JOHN PHILLIP LAW : INTERVIEW CARRIÈRE D'UN ACTEUR « PULP »

MAD MOVIES

MAD MOVIES

E PLUS FORT DU CINÉMA

COLLECTOR
FREDDY
CONTRE JASON
2 COUVERTURES
AU CHOIX

TERRIFIANT
THE TEXAS CHAINSAW MASSACRE

BOULEVERSANT
MYSTIC RIVER

TRAUMATISANT
MAY

DÉLIRANT
BAD BOYS 2

ÉPOUSTOUFLANT
INFERNAL AFFAIRS

IL ÉTAIT UNE FOIS DEUX CROQUEMITAINES...

FREDDY CONTRE JASON

RÈGLEMENT DE COMPTES À CRYSTAL LAKE

LE DVD NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT
BELGIQUE : 12 € - SUISSE : 20FS

BERNARD WERBER

présente

LA REINE DE NACRE

- le 1er film de Bernard WERBER (les fourmis, l'ultime secret)
Plongez dans une aventure surréaliste et trépidante menée par "Isidore et Lucrèce" le célèbre duo de détectives déjantés !
- inclus : "Nos amis les humains" 1er episode inédit de la serie fantastique adaptée de son tout nouveau livre !
- 5 autres histoires courtes et 2H de Bonus !

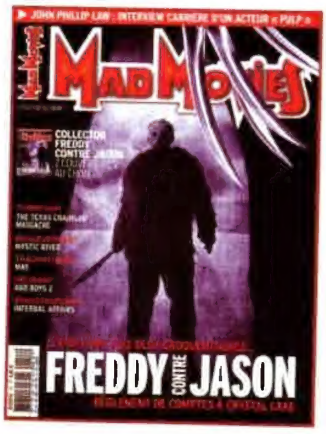
DISPONIBLE EN DVD LE 8 OCTOBRE

MAD MOVIES

Cine-Courts.com

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

LES GRANDS DUELS



Vous avez déjà vu **Dracula contre Frankenstein**, ce film mythiquement nul d'Al Adamson datant de 1971 ? Un authentique Z, fauché et complètement bancal, limite inachevé, comme bon nombre des films de son auteur, mais qui a toutefois réussi à se tailler la réputation d'œuvre culte à travers les âges (ses recettes au box-office de l'époque, dans la catégorie drive-in, ainsi que sa sortie en Laserdisc édition spéciale puis en DVD en sont une preuve). Un film où la créature de Frankenstein ne ressemble à rien, tout comme le fameux Comte Dracula d'ailleurs (l'acteur Zandor Vorkov est aussi pathétique que son homologue Andréas Voustinas dans notre mythiquement nul – mais pour d'autres raisons – **Les Charlots contre Dracula**). Mais alors pourquoi ? Qu'est-ce qui peut bien séduire le spectateur dans **Dracula contre Frankenstein** ? Tout simplement le fait de voir deux monstres sacrés issus du bestiaire du cinéma fantastique s'affronter à l'écran. Un véritable trip de fan, hautement enthousiasmant et jouissif. Il en va de même pour cette autre ringardise qu'est **King Kong contre Godzilla**, réalisé en 1962 par Inoshiro Honda. Ce concept du « versus » vient avant tout du cinéma populaire, voire même d'exploitation. Un cinéma qui « exploite », donc, les grandes figures du cinéma de genre. Dans le même registre, on peut également citer – en faisant exception des films avec Santo et des autres Godzilla, qui sont presque tous des « versus », mais pour la plupart avec des créatures anonymes – l'Allemand **Scotland Yard Vs. Dr Mabuse** (1963, avec Klaus Kinski), **Billy the Kid Vs. Dracula** et **Jesse James Meets Frankenstein's Daughter**, tous deux dirigés par William Beaudine en 1966, l'espagnol **Dr Jekyll Vs. the Wolfman** (1972, avec Paul Naschy), ou encore le **Dracula prisonnier de Frankenstein** de Jess Franco, pour ne prendre que ces quelques exemples. Car la liste, sans être pour autant très longue, compte encore plusieurs titres du même accabit.

Annoncé il y a maintenant une quinzaine d'années, **Freddy contre Jason** voit enfin le jour, pour la plus grande joie de tous les fans des deux croquemitaines. Et ses chiffres faramineux au box-office américain (84 millions de dollars engrangés à ce jour) viennent prouver que la recette fonctionne toujours (à tel point que la Fox s'est même décidée à relancer **Alien Vs. Predator**, que réalisera très prochainement Paul **Resident Evil** Anderson). Même si le film de Ronny Yu n'est pas forcément à la hauteur des espérances, l'attrait de la confrontation subsiste malgré tout. Ici, nous nous sommes tous empressés de penser la même chose tout haut : « *Lequel des deux va l'emporter ? Pourvu que ce soit Jason !* ». En bons défenseurs du tueur au masque de hockey, on a même été à plusieurs reprises sur le site officiel du film afin de voter pour lui. Et pour célébrer cet événement cinématographique en bonne et due forme, on vous propose carrément deux couvertures alternatives au choix ce mois-ci. C'est un trip de fan, on vous dit...

Damien « Vive Jason ! » Granger

MAD MOVIES

Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634 **Fondateur** : Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction** : Gérard Cohen **Rédacteur en chef** : Damien Granger **Secrétaire de rédaction :** Arnaud Bordas **Rédacteurs pour ce numéro :** Fathi Beddiar, Arnaud Bordas, Alexandre Bustillo, Manuel Colombier, Yannick Dahan, Cédric Delelée, Julien Dupuy, Cyrille Giraud, Stéphane Moïssakis, Jean-Pierre Putters, Bertrand Rougier, Julien Sévéon, Marc Toullec **Correspondant aux Etats-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique :** I. Ferreira/Atipik **Photogravure :** Unipag **Impression :** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.

Abonnements et anciens numéros : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29

Publicité : Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements :** Yves Barast, Maude Beaumont, Marie Anne Benardais, Sandra Boixel, Florence de Bourgues, Daniel Bouteiller, Sacha Brasseur, Eric Bufkens, Isabelle Buron, Agence Cat's, Carole Chomand, Sandy Collora, Françoise Dessaigne, L'Étrange Festival (et toute son équipe), François Frey, Benjamin Gaessler, Sophie Giraud, François Guerrar, Christophe L., Anne Lara, Anaïs Lelong, Sébastien Lemonnier, Hugues Leroyer, Lions Gate Films, Metropolitan Filmexport, Olivia Maika, Sophie Martins, Agence Mercredi, Karine Mestrejean, Elizabeth Meunier, Jean-Claude Michel, Michael Msihid, Thien Nguyen, Nathalie Proth, Laurent Renard, Stéphanie Renaud, Alexis Rubinowicz, Laurent Sénoglio, Sabine Thellier, Jean-Pierre Vasseur, Delphine Vuaillat, Akinhola Wazi.

Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Directeur de la publication :** Benjamin Cohen **Editeur : Custom Publishing France** SAS au capital de 40 000 € - RCS Paris : B 394 412 928. **Principal actionnaire :** Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film **Le Retour de la créature du lagon** en DVD au prix de 9,90 € pour le pack dont 2,00 € pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité. Un encart 4 pages **Freddy contre Jason** est jeté de façon aléatoire dans le magazine.

Fabrication couvertures : Maison Design.

Imprimé en France/Printed in France

SOMMAIRE 157

18 HOMMAGE À CHARLES BRONSON

Décédé le 30 août dernier, Charles Bronson n'a pas eu, selon nous, l'hommage qu'il méritait dans les médias français, probablement à cause de l'image faf qui lui colle à la peau depuis **Un justicier dans la ville**. Braunessone Bordas, bien décidé à ne pas suivre la voie de ses honteux confrères, nous a donc concocté 4 pages d'hommage au « Sacré Monstre ». Armez-vous de kleenex...

28 THE TEXAS CHAINSAW MASSACRE

Refaire **Massacre à la tronçonneuse,** c'est comme revisiter **Citizen Kane**. Au-delà de ce qu'on peut considérer comme sacré, on se demande surtout quel est l'intérêt. La petite Bustille nous enchaîne donc un texte emprunt de doute, d'attente mitigé et de constipation sur ce remake mis en boîte par une bande de clippeurs, parmi lesquels leur chef suprême : Michael Bay !

32 MAY

Alexandre Bustillo again, cette fois-ci sur un film plus que prometteur : **May**. Une petite bombe d'émotion dérangeante qu'on a pu découvrir dans certains festivals et qu'on pensait voir s'échouer dans les rayons des vidéo-clubs. Ce ne sera pas le cas, puisque la sortie est prévue pour janvier. En attendant, laissez la Bustille vous mettre l'eau à la bouche...

36 THRU THE MOEBIUS STRIP

Encore une preview, avec ce projet de Mœbius particulièrement bien parti pour voir le jour, contrairement au maudit **Starwatcher**. Cyrille Giraud, toujours dans les bons coups, nous rapporte de quoi nous exciter un peu plus en attendant la sortie...

40 INFERNAL AFFAIRS

« Hong Kong pas mort ! » : c'est ce que nous hurle ce bon vieux Julien Sévéon, qui se balade désormais torse nu avec un bandana sur la tête, **Ong Bak** style ! Et c'est vrai que le polar **Infernal Affairs**, starring Tony Leung Chiu Wai, Andy Lau et Anthony Wong, est précédé d'une sacrée réputation. Allez hop, preview !

42 FREDDY CONTRE JASON

Deux icônes emblématiques du genre, ça nous suffisait pour faire la couv', mais peut-être pas pour faire un film... En effet, on avait beau l'attendre la bave aux lèvres, **Freddy contre Jason** nous a clairement déçu. De Ronny Yu, on attendait tout sauf un **Freddy 8** et la Bustille, décidément bien productive, le proclame haut et fort. Pendant ce temps, le Padre Allouch nous rapporte les propos des responsables.

The Texas Chainsaw Massacre

May

Mystic River

Interview carrière John Phillip Law

52 MYSTIC RIVER

Le chef d'œuvre total du mois, c'est le dernier film de Clint Eastwood, reparti bredouille de Cannes au mois de mai. Mais ne vous fiez pas aux pingouins cannois, **Mystic River** tient toutes les promesses de son intrigue et de son casting. Il s'agit d'une œuvre vénéneuse que le petit Moïssakis, pas encore remis, défendra jusqu'à la mort ! Pendant ce temps, Cyrille Giraud tape la causette avec une partie de l'équipe du film.

58 BAD BOYS II

Putain, on a trouvé un mec assez beauf pour adorer **Bad Boys II**. Vous savez qui c'est, non ? Mo... Mo... Moïssakis bien sûr ! Face à enthousiasme très persuasif, nous avons été suffisamment ébloui pour lui accorder 4 pages afin qu'il puisse épancher ses besoins bourrino-michaelbayesque. Oui, on sait... On devrait pas...

62 INTERVIEW CARRIÈRE JOHN PHILLIP LAW

Il s'agit ici de la première partie de l'interview carrière de l'acteur John Phillip Law car, figurez-vous, le monsieur a beaucoup de choses à dire. De **Danger Diabolik** à **CQ**, en passant par **Barbarella**, **Docteur Justice** et **Alienator**, il se confie à Fathi Beddiar en attendant la suite dans le prochain numéro...

96 FILM DÉCRYPTÉ : L'HOMME AU MASQUE DE CIRE

Arnaud Bordas a toujours aimé Vincent Price, les films de vengeance, les meurtriers masqués et les musées lugubres. Donc, logiquement, il nous entretient de **L'Homme au masque de cire**. Et en plus, y'a Bronson dedans ! Ah ben ça alors...

RUBRIQUES

3 Édito / **6** Courrier des lecteurs / **8** Notules lunaires / **14** Notules asiatiques / **16** Festival / **22** Dans les griffes du cinéphage / **24** Avis chiffrés / **25** Abonnement / **69** Mad'Gazine / **78** Mad DVD / **86** Anciens numéros / **88** Terra Incognita / **91** Fantastic Guide / **98** Petites annonces

HUNTER THE RECKONING

WAYWARD sur PlayStation2 ™ & REDEEMER sur Xbox ™

5 exterminateurs de monstres, une cité,
Que la chasse commence !

Disponible octobre 2003

[écran PS2]

Incarnez 5 exterminateurs de monstres dont un chasseur exclusif sur PlayStation 2 et un sur Xbox

[écran PS2]

25 niveaux à découvrir dans deux scénarios originaux et inédits

[écran Xbox]

Plus de 20 types d'ennemis à affronter dans des combats ultra réalistes

[écran Xbox]

Un mode multijoueurs en coopératif pour s'éclater à plusieurs

Disponible novembre 2003

SIERRA PlayStation.2 DANGER HIGH VOLTAGE SOFTWARE XBOX LIVE XBOX 16+ www.pegi.info

© Vivendi Universal Games, Inc. Tous droits réservés. Développé pour Vivendi Universal Games, Inc. par High Voltage Software, Inc. sous licence de White Wolf Publishing, Inc. White Wolf et Hunter : the Reckoning sont des marques déposées de White Wolf Publishing, Inc. High Voltage et le logo High Voltage sont des marques déposées de High Voltage Software, Inc. Vivendi Universal Games et le logo Vivendi Universal Games sont des marques déposées de Vivendi Universal Games, Inc. Tous droits réservés. "PlayStation" et le logo "PS" sont des marques déposées de Sony Computer Entertainment Inc. Microsoft, Xbox et le logo Xbox sont des marques ou des marques déposées de Microsoft Corporation aux États-Unis et/ou dans d'autres pays et sont utilisés sous licence de Microsoft.

COURRIER DES LECTEURS

CE MOIS-CI, NOUS AVONS DROIT À UN HOMMAGE À L'AMI BRONSON, ET DEUX PETITES CRITIQUES SUR INDENTITY ET HERO QUI, À L'HEURE DE NOTRE BOUCLAGE, VIENNENT JUSTE DE SORTIR. DEUX CRITIQUES DE NOS CRITIQUES ÉGALEMENT, PUISQUE LES SIEURS RICARDO ET JUSTIN NE SEMBLENT PAS D'ACCORD AVEC NOUS ET DISENT POURQUOI. ON ATTEND TOUJOURS VOS LETTRES CONCERNANT CES DEUX FILMS-LÀ, AINSI QUE CELLES SUR MYSTIC RIVER OU BAD BOYS II (HISTOIRE DE TAPER SUR MOÏSSAKIS, IL LE MÉRITE). ON VOUS RAPPÈLE QU'ON LIT LES MAILS AUSSI, ALORS N'HÉSITEZ PAS...

HOMMAGE

Le 31 août 2003, Charles Bronson s'en est allé rejoindre le pays des chimères. Le justicier a jeté les flingues. Enfermé dans son personnage de vigilante depuis le succès de l'excellent **Justicier dans la ville** de Michael Winner, Bronson était bien plus que cela, c'était une figure et une référence incontournable du cinéma, un grand. Comme en témoignent son rôle culte de l'homme à l'harmonica dans le mythique **Il était une fois dans l'Ouest** de Leone, de boxer clandestin qui essaye de survivre dans l'Amérique de la dépression des années 30 dans **Le Bagarreur** de Walter Hill ou encore comme l'illustre sa composition de tueur nihiliste dans le polar italien de Sergio Sollima, **La Cité de la violence**. Des films comme **Mitraillette Kelly**, **Les 7 mercenaires**, **12 salopards**, **Adieu l'ami**, **Le Passager de la pluie**, **Un espion de trop** jusqu'au bouleversant **Indian Runner** de Sean Penn, ont aussi participé à forger la légende dans le roc (Comment ça, j'aurais pu citer **Kinjite** et **Le Messager de la mort** ? On va les oublier ceux-là, hein...).

Mais avec cette disparition, j'ai l'impression que c'est tout un monde qui s'écroule. Celui des acteurs « tough guys » et bruts de décoffrage, des « gueules » charismatiques qu'il valait mieux ne pas faire chier. C'étaient des acteurs comme Bronson bien sûr, mais aussi comme Lee Marvin, Steve McQueen ou James Coburn, et des réalisateurs comme Robert Aldrich, Don Siegel ou Sam Peckinpah. Comme dans **La Horde sauvage** de « Bloody Sam » et **Impitoyable** du grand Clint, il me semble que c'est la fin d'une époque. D'ailleurs, Eastwood est l'un des rares à perpétuer aujourd'hui cette tradition « Hard Boiled », notamment lorsqu'on le voit sortir le fusil à pompe pour régler sa **Créance de sang** comme au bon vieux temps de **L'Épreuve de force**.

Après ça, comment ai-je fait pour me consoler l'âme ? Tout d'abord en tombant raide dingue de Lena Olin dans ce début de saison 2 d'***Alias***. Déjà hallucinante en femme fatale déglinguée dans **Romeo is Bleeding**, elle devient, dans cette série, envoûtante et sensuelle en ex-espionne dangereuse et ambigüe. Du fond de sa cellule, Olin acquiert la même aura fascinante et maléfique qu'Hannibal Lecter. Une actrice discrète mais immense, de la même trempe que Barbara Hershey (mémorable dans **L'Emprise** de Sydney J. Furie). Et puis vint le Mad Movies n° 156. En le potassant, j'ai remarqué une lueur d'espoir dans les yeux de Kate Beckinsale dans **Underworld** et dans ceux de Maggie Cheung et de Zhang Ziyi dans **Hero**. De quoi reprendre du poil de la bête en attendant de prendre sa baffe devant **Kill Bill**, **Matrix Révolution**, **Le Retour du Roi** et **Hellboy**.

Michel Maximino (Riom)

Rien à rajouter, d'autant que le père Bordas pleure toutes les larmes de son corps page 18. En tout cas, ça fait plaisir de constater, avec ce bien bel hommage, que nos lecteurs n'ont pas oublié un acteur de la trempe de Charles...

DÉÇU

Il y a des jours où il ne faut pas regretter de pousser la porte de son multiplexe favori (sauf pour voir une énième bouse de Jean-Claude « aware » Van Damme et Steven « Bibendum » Seagal). C'est encouragé par votre article introductif que j'ai visionné **Identity**. Mon avis est à la fin, assez mitigé. La première partie du film, la meilleure, est un formidable portrait de groupe. Les réactions de chaque personnage sont dépeintes avec beaucoup de finesse et de réalisme. Il est vrai que l'endroit où se déroule l'action est propice à la promiscuité.

La seconde partie, qui commence pour moi après le twist, est assez décevante. Si celui-ci m'a un tout petit peu étonné, ses suites m'ont laissé un goût d'inachevé, le combat entre les différentes personnalités se bornant à un vulgaire jeu de massacre laissant la psychologie des personnages au vestiaire. Mais j'imagine que c'est le prix à payer pour voir en action Ray « Henry Hill » Liotta, Amanda Peet, Alfred Molina, Pruitt Taylor Vince ou John C. McGinley.

Ricardo Anton (Bruxelles)

Eh Ricardo ! Va p't'être falloir arrêter de nous écrire tous les jours hein... Tes missives sont très intéressantes, mais bon, faut laisser de la place aux autres un peu... Cela dit, la seconde partie dont tu parles remet en cause beaucoup de choses, certes, mais elle n'intervient qu'à un petit quart d'heure de la fin. De plus, ce twist nous semble bien plus justifiée que celui d'un **Fight Club**, *dans le sens ou il ne nie pas tant ce qui a précédé, mais au contraire nourri les personnages bien plus qu'il ne leur enlève leur personnalité. En tout cas, une seconde vision s'impose. Nous, on y retourne pour la troisième fois !*

DÉÇU AUSSI

Je vous écris pour vous causer de **Hero**, le chef d'œuvre de Zhang Yimou. Après une bande-annonce délicieusement épique, j'attendais le film la bave aux lèvres en espérant un frisson aussi grand que **Tigre et Dragon**, voire – on peut rêver – du niveau des chefs d'œuvres de King Hu. Le casting laissait également présager du meilleur. Malheureusement, c'est une déception car, avant de penser à livrer un bon film, Yimou s'est mis en tête de révolutionner les films d'arts martiaux. Si le parti pris de livrer des scènes de combats complètement éthérées et abstraites (notamment le combat entre Zhang Ziyi et Maggie Cheung et le combat sur l'eau entre Jet Li et Tony Leung) peut se justifier dans la première partie du film (le premier récit de Sans Nom est faux, le second est imaginé par le roi), le conserver même quand on relate des faits véridiques (le récit de la première tentative d'assassinat du roi par Lance Brisée) s'avère assez frustrante pour les amateurs de spectaculaire. Avant de vouloir briser les règles d'un genre, il faut en maîtriser les figures imposées (comme le fait Leone avec le western). Ce n'est pas le cas de Yimou qui, entre deux scènes d'action style art déco (au fait, j'ai pas trop saisi le concept du combat par l'esprit), mène pépère un récit évoquant **Rashomon**. On ne retrouve pas la psychologie et le souffle épique de **Tigre et Dragon** et encore moins la magie du King Hu de **A Touch of Zen** (une des références du film) qui, lui, savait ménager de vrais moments spectaculaires avec de la réflexion pour livrer un message moins douteux que ce **Hero** : en gros, tout projet ou ambition personnelle doivent être abandonnés au profit du bien collectif. Moi qui espérais le retour de Jet li dans un vrai bon film... Peut-être dans la prochaine production Besson (non je déconne...). Salut et continuez comme ça...

Justin (Romainville)

P.S. : Et en plus, mais c'est purement personnel, on ne voit pas assez Zhang Ziyi ! Grrr...

Devant l'unanimité critique sur **Hero**, *y'en a certains à la rédac qui se sont insurgés, hurlant à l'esthétique « pub pour parfums » ou encore à la grosse prod' friquée mais sans âme. Enfin, suffit de jeter un oeil dans le tableau de cotation pour constater que ceux-ci sont d'accord avec toi...*

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav, et parfois, Bolo...) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau. Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur le site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com/news.php3?223 Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

L'éditeur de la publication n'est pas responsable du contenu des opinions exprimées sur le forum qui reste sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?
Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
6 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail : info@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

FREDDY
CONTRE
JASON
29
OCTOBRE
NEW LINE CINEMA PRÉSENTE UNE PRODUCTION SEAN S. CUNNINGHAM
MONICA KEENA KELLY ROWLAND JASON RITTER CHRISTOPHER GEORGE MARQUETTE
DISTRIBUTION DES RÔLES MATTHEW BARRY, C.S.A. ET NANCY GREEN-KEYES, C.S.A.
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE FRED MURPHY, A.S.C. PRODUCTEUR EXÉCUTIF DOUGLAS CURTIS
PRODUIT PAR SEAN S. CUNNINGHAM D'APRÈS LES PERSONNAGES CRÉÉS PAR WES CRAVEN ET VICTOR MILLER
UN FILM DE RONNY YU "FREDDY CONTRE JASON" (FREDDY VS JASON)
LOCHLYN MUNRO ET ROBERT ENGLUND DANS LE RÔLE DE FREDDY KRUEGER
MUSIQUE GRAEME REVELL MONTAGE MARK STEVENS DÉCORS JOHN WILLETT
PRODUCTEURS EXÉCUTIFS ROBERT SHAYE STOKELY CHAFFIN RENEE WITT
ÉCRIT PAR DAMIAN SHANNON & MARK SWIFT RÉALISÉ PAR RONNY YU
METROPOLITAN FILMEXPORT
ROADRUNNER RECORDS
SDDS
dts
www.metrofilms.com
NEW LINE CINEMA
13ème RUE
CHAINE ACTION ET SUSPENSE
LYCOS
MAD MOVIES
fnac.com
funradio
www.funradio.fr

HARRY POTTER ET LE PRISONNIER D'AZKABAN
HARRY EST LA DERNIÈRE CIBLE

Chris Columbus ayant déclaré forfait (il reste cependant producteur exécutif), le troisième volet des aventures du sorcier binoclard a donc été confié à Alfonso Cuarón, connu pour avoir réalisé un petit classique du film pour nains (**La Petite princesse**) et une navrante adaptation bobo des *Grandes espérances* de Dickens. Une déception, quand on sait qu'avaient été pressentis Steven Spielberg et Kenneth Branagh. Steve Kloves, scénariste attitré de la franchise, adapte donc ici *Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban*, annoncé comme bien plus sombre que les précédents, après un deuxième épisode qui n'incitait déjà pas vraiment à la franche rigolade. Potter et ses amis sont cette fois menacés par Sirius Black, un sorcier malveillant tout juste échappé d'une prison où sont gardés captifs ceux qui se sont adonnés à la magie noire. Et s'il s'est évadé, c'est dans le seul et unique but de supprimer Harry. Un inquiétant personnage campé par le notoirement sobre Gary Oldman (**Dracula**, **Hannibal**), prestigieux membre d'un casting où débarquent également David Thewlis (**Cœur de dragon**) dans le rôle de Remus Lupin et Timothy Spall (**Vanilla Sky** et bientôt **Le Dernier samouraï**). Côté troisième âge, Michael Gambon (**Sleepy Hollow**) remplace feu Richard Harris et endosse la défroque du Professeur Dumbledore, tandis que Julie Christie est Madame Rusmerta. Oui, la Julie Christie du **Docteur Jivago**, qui poursuit un come-back amorcé dans **Belphégor** et qui se poursuivra dans **Neverland** et **Troy**. Moins gothique et plus cauchemardesque que ce à quoi nous sommes habitués, et ce malgré une lumière signée Emmanuel Lubezki (**Sleepy Hollow**), **Harry Potter 3** pourrait convaincre les derniers réticents à l'univers de J.K. Rowling. Sortie mondiale le 9 juin 2004, alors que l'on sait déjà que **Harry Potter and the Goblet of Fire** sera mis en scène par Mike Newell (**Le Cheval venu de la mer**, **Quatres mariages et un enterrement**) et que des rumeurs commencent à circuler quant à l'éventuel remplacement des jeunes comédiens actuels (qui grandissent trop vite) par de nouvelles têtes à l'occasion de ce prochain opus. Enfin, Emma Watson (la peste Hermione) pourra toujours se reconvertir dans ***Charmed***...

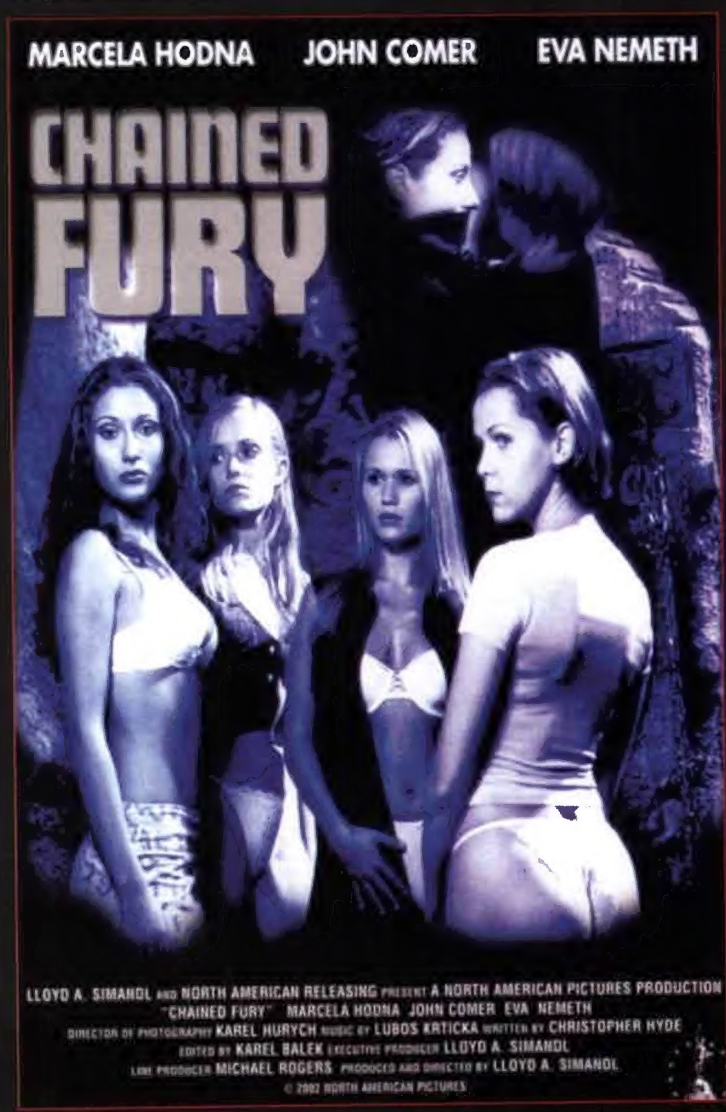
Cédric DELELÉE

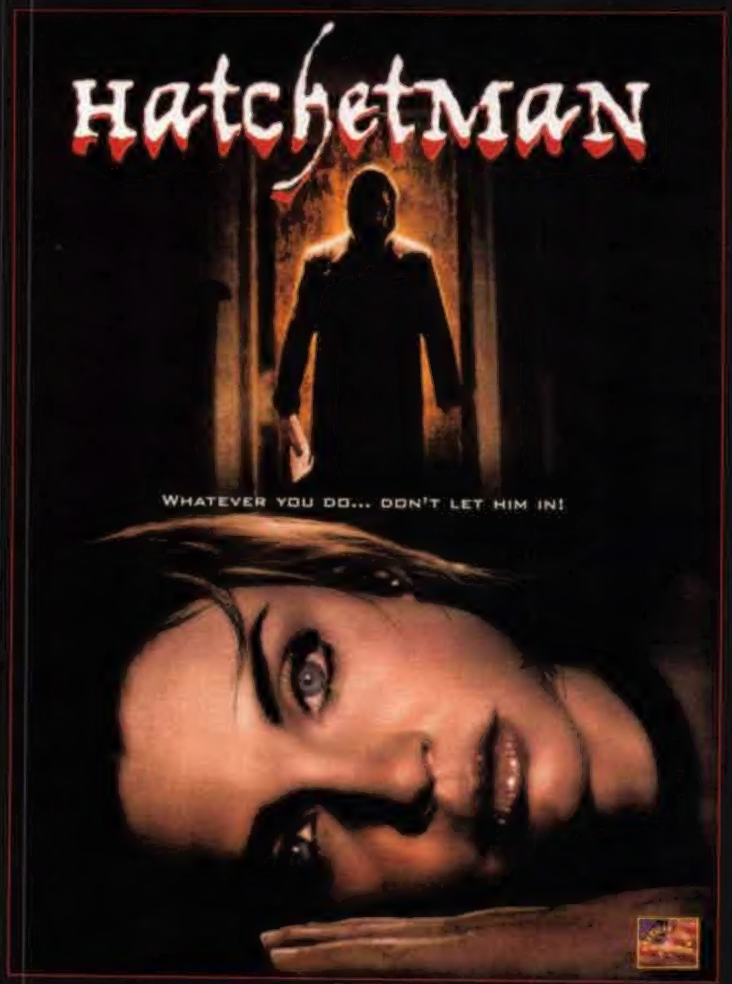
NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.

■ Cette vieille fripouille de Lloyd A. Simandl, toujours prêt à flatter nos plus bas instincts, nous revient plus obsédé que jamais avec **Chained Fury**, dont l'histoire ressemble à s'y méprendre à celle de ses trois ou quatre derniers films. Internée dans un institut psychiatrique pour avoir écharpé son boyfriend et sa maîtresse, Cassandra Black se débarrasse de ses geôliers et endosse l'identité d'une infirmière. Ayant trouvé l'adresse d'un haras sur une carte dans la poche de sa blouse, elle s'y rend et découvre que les lieux abritent en fait une organisation criminelle qui kidnappe des jeunes filles et les réduit en esclavage (d'ici à ce qu'elles forniquent avec les chevaux !). Cassandra devient rabatteuse pour la secte, mais ses compétences éveillent l'attention du FBI. Tortures, viols, domination, meurtres craspecs et lesbiennes sadiques... Simandl, quoi ! Faut dire qu'on lui enlèverait bien sa culotte, à la petite sur la droite, là...

■ Produit par S.O.T.A FX/Digital (maquillages et images de synthèse sur **Gods & Monsters**, **Black Mask 2**, **Ed Wood**, **La Maison de l'horreur**) et réalisé par son président Roy Knyrim (maquilleur sur **Wishmaster 3**, **Amityville Dollhouse**, **Toxic 2** et **3**),


MARCELA HODNA
JOHN COMER
EVA NEMETH
CHAINED FURY
LLOYD A. SIMANDL AND NORTH AMERICAN RELEASING PRESENT A NORTH AMERICAN PICTURES PRODUCTION
"CHAINED FURY" MARCELA HODNA JOHN COMER EVA NEMETH
DIRECTOR OF PHOTOGRAPHY KAREL HURYCH MUSIC BY LUBOS KRTICKA WRITTEN BY CHRISTOPHER HYDE
EDITED BY KAREL BALEK EXECUTIVE PRODUCER LLOYD A. SIMANDL
LINE PRODUCER MICHAEL ROGERS PRODUCED AND DIRECTED BY LLOYD A. SIMANDL
© 2002 NORTH AMERICAN PICTURES



Demons at the Door est notre traduction mot-à-mot rigolote du mois: « *L'équipe de S.O.T.A a fait de son premier film une histoire avec de l'action qui va vous renverser de votre siège* (= mal au cul), *vous faire peur, vous faire trembler, vous distraire avec des moments drôles jetés dedans. Une belle archéologue* (en short, à tous les coups), *un vieux professeur qui tousse, deux commandos entraînés à se battre* (ça peut servir, dans leur métier), *des dizaines de démons, des barils de sang, des armes fumantes, une tronçonneuse, une hache, un archange et le Diable lui-même!* ». Et comme le dit l'un des troufions du film: « *Quand les démons sont derrière la porte, des fois, faut les laisser entrer. Et pis les buter!* ». Terminons en disant que ce croisement entre **Stargate** et **L'Exorciste** bénéficie de maquillages signés Joe Castro (**Terror Toons**).

■ Réalisé par Robert Tiffi (**Dead End**, **Sword of Honor**), **Hatchet Man** s'intéresse à Claudia (Cheryl Burns), étudiante le jour et strip-teaseuse la nuit. Elle rêve de devenir Ally McBeal et va avoir l'occasion d'exercer ses talents juridiques lorsque ses camarades et ses collègues seront décimés par un tueur en série. Mais d'ailleurs, elle serait pas devenue un peu schizo, la Claudia, à force de poser son derrière sur les bancs de la fac puis de le trémousser toute la nuit sous les regards torves de gros porcs suintants? Cochonne! Mais soyons tolérants: Bertrand Rougier a bien été go-go girl dans un bar de Pigalle sous le pseudonyme de Tatiana, alors...

■ On ne présente plus Jess Franco, 67 ans, avec plus de 180 films au compteur (**Jack l'Éventreur**, **Justine**, etc.) sous plusieurs dizaines de pseudos différents, et qui fut désigné en 92 pour terminer le **Don Quichotte** entamé par Orson Welles (pas sûr qu'il aurait apprécié, d'ailleurs). Son dernier-né, **Killer Barbys Vs. Dracula**, fait suite au **Killer Barbys** tourné en 96. Filmé en DV, le film se déroule dans un parc d'attractions espagnol

où le groupe Killer Barbys s'apprête à donner un concert, et où l'office du tourisme transylvanien a ramené le cadavre de Dracula pour se faire un coup de pub. Réveillé par la voix de la chanteuse du groupe, le Comte part à la chasse, poursuivi par le docteur Seward, appelé en renfort. Baroque, fauché, plus proche de Jodorowsky que de la Hammer, bref définitivement autre, avec un Dracula chauve comme un œuf!

■ Acteur dans **Warpath**, **Phobic** et **Talisman** de David De Coteau, Billy Parish passe à la mise en scène avec **Lich**, dont il tient par ailleurs le rôle principal. Une tueuse se donne la mort en se baignant dans le sang de ses victimes. Sa sœur tente de persuader son entourage qu'il s'agit là d'un rituel satanique destiné à la faire revenir, mais on la pense folle et hop, direction l'asile. Les années passent, la maison où a eu lieu le drame est rachetée, et en effet, l'esprit de la baigneuse sadique revit, possédant les nouveaux proprios et dévorant ses victimes. Une histoire classique de maison hantée en somme, ce qui est toujours bon à prendre... Mais y'a pas d'otarie. Y en a marre de ces films où il n'y a pas d'otaries!

DARK GUNS
VALETTE À L'OUEST

Après le succès public et surtout critique de **Maléfique**, Éric Valette est en passe de concrétiser un rêve fou en ces temps de morosité cinématographique: tourner non pas un, mais deux films en 2004. Si le premier, un thriller économique produit par Fidélité, pourrait être sensiblement plus long à monter, le second a de grandes chances de se tourner au cours du premier semestre de l'année prochaine. Le nom: **Dark Guns**. Le genre: un western européen, un vrai, un dur, un tatoué. Nous sommes au Nouveau-Mexique, en 1889. Riche à millions, le propriétaire d'une région minière recrute deux chasseurs de primes que tout oppose, pour éradiquer une secte de ses terres. Adeptes du sacrifice humain et de cultes sataniques, ces tueurs sadiques déciment ses ouvriers au cours de cérémonies d'une rare violence. Non seulement la mission est loin d'être une partie de plaisir, mais de plus, la résolution de l'affaire réserve son lot de chausse-trappes. Écrit par le duo de scénaristes de **Maléfique**, Alexandre Charlot et Franck Magnier, le film sera produit par la société Glaski Productions (**Chasing Sleep**, la curiosité onirique avec Jeff Daniels) pour un budget compris entre 6 et 7 millions d'euros (soit dix fois moins que **Blueberry**!). Comme au bon vieux temps des Sergio Sollima et autres Corbucci, le film sera tourné en langue anglaise, avec une distribution internationale et au milieu des plaines pelées d'Espagne. Et pour ceux qui ne sont pas encore chauds bouillants, on vous laisse avec le credo du film tel que l'énonce Valette: « *Ce sera teigneux et hargneux, avec des tronches...* ». Yipiii!

Julien DUPUY

DUEL AU SOMMET. À PROPOS DE BATMAN DEAD END DE SANDY COLLORA

Vous en avez rêvé? Sandy Collora l'a fait. Ce qui n'était qu'un fantasme de fan ou, au mieux, un délire de comic book, devient réalité devant la caméra de ce jeune réalisateur. Pour une poignée de dollars, ce designer/maquilleur d'effets spéciaux/réalisateur de pub donne vie à un vrai délire de gamin, un cross-over utlra jouissif du style: « *Et si le Terminator se bat contre Robocop, qui l'emporte?* ». Pas de monstre d'acier dans **Batman Dead End**, mais le Dark Knight dans toute sa splendeur, directement sorti d'une planche d'Alex Ross. On le découvre dans une impasse pluvieuse, talonnant un Joker version *Souriez!*, mâtiné d'un rien du Bob Kane des origines. Après un bref échange d'amabilité que ne renierait pas le Grant Morrison des *Fous d'Arkham*, le Joker s'apprête à s'enfuir, lorsqu'il est gobé par un Alien. Batman, et le spectateur, peinent à se remettre du choc, lorsque la bestiole est rétamée par un blast provenant d'un toit voisin. Batman lève les yeux: un Predator le domine, son canon d'épaule encore fumant. Gasp! S'ensuit une baston homérique, conclue par un plan de folie, dont on se ferait volontiers un t-shirt. Rythmé par les BOF d'Elliott Goldenthal et de Trevor Jones (car en plus le garçon a bon goût), **Batman Dead End** surprend surtout par son incroyable direction artistique. Reste ce mystère insoluble: comment expliquer que Collora, avec trois fois rien, parvienne à nous offrir le Batman et le Joker live définitifs, là où Burton et surtout Schumacher ont échoué, malgré des dizaines de millions de dollars. Mais après le cas David Sarrio (**Daredevil**, **Projet Gamma**), il semble être devenu fréquent que les super héros soient mieux servis par les fans sans le sou, que par les majors fortunées.

Devant votre CV, j'ai du mal à définir quel est votre véritable métier...

Au jour d'aujourd'hui, mon métier officiel est réalisateur de publicités. Mais j'ai aussi pas mal travaillé dans les effets spéciaux de maquillage et j'ai aussi fait un peu de storyboard et du design. J'ai collaboré avec des gens comme Rick Baker, Steve Johnson ou encore Steve Wang. Comme beaucoup de sculpteurs, j'ai aussi participé à la conception de figurines et de model kit...

Parlez-nous de vos débuts en tant que réalisateur...

J'ai réalisé mon tout premier court-métrage en 1999. Il s'appelle **Solomon Bernstein's Bathroom**. Je n'en suis pas spécialement fier aujourd'hui, même si le projet était assez intéressant. C'était une sorte de relecture gothique de *A Christmas Carol* de Dickens. J'ai ensuite mis en scène un autre court-métrage intitulé **Archangel**, dont je suis beaucoup plus satisfait. J'ai été très influencé par Jean-Pierre Jeunet sur ce petit film. D'ailleurs, je ne sais pas ce qu'en pensent les gens chez vous, mais ici on n'arrête pas de me dire que j'ai une sensibilité très européenne.

***Venons-en à* Batman Dead End...**

La pré-production a débuté en novembre 2002. J'ai d'abord travaillé sur la conception des différentes créatures, comme les Aliens, les Predators, mais aussi et surtout le maquillage du Joker et le costume de Batman. Nous avons quand même construit trois costumes de Predator, un costume d'Alien, sans compter Batman et le Joker. On a surtout utilisé de la mousse de latex. Le maquillage du Joker était composé d'un menton, d'un faux nez et de sourcils. Le masque de Batman était réalisé en mousse de latex, d'après une sculpture réalisée par Henri Alvarez, qui est l'un de mes mentors (Henry Alvarez fut le sculpteur attitré de Rob Bottin, de **The Thing** à **Robocop 3** - ndlr). Nous avions deux capes pour le personnage: une très grande, pour les scènes où il est statique, l'autre plus courte pour les combats.

Quel était votre budget?

30 000 dollars, ce qui est évidemment ridicule. Le pire, c'est que nous avons tout tourné en quatre jours. C'était très juste. Il fallait avancer très vite et c'est là qu'une préparation extrêmement précise et stricte devient salutaire. Mon secret, c'est que j'ai beaucoup d'amis qui travaillent dans le cinéma, et ils étaient tous très enthousiastes à l'idée de participer à un Batman. Je crois que, comme tous les vrais fans, nous sommes frustrés des adaptations cinéma. Ils se sont donc débrouillés pour apporter autant de matériel gratuit que possible. Par exemple, mon directeur de la photo,

Vince Toto, a eu les caméras, le matériel d'éclairage et la machinerie pour presque rien. C'est ce qui nous a permis de tourner en 35 mm, et pas en super 16. J'ai pas mal travaillé dans la photographie et il était primordial que mon film possède une classe visuelle impressionnante.

Il y a des pointures au générique.

Vous parliez probablement de Greg Nicotero, l'un des trois fondateurs de KNB. Greg est un très bon ami à moi. Il nous a passé pas mal d'accessoires, un peu de matériel, et surtout il nous a fourni une grande partie de la mousse de latex utilisée pour le film. On a aussi reçu de l'aide de Shannon Shea, que j'avais rencontré il y a plusieurs années au Stan Winston Studio, pendant la fabrication du monstre de **Leviathan** et des extra-terrestres de **Futur immédiat**. J'étais très jeune à l'époque, je n'avais que dix-sept ans et c'était mon premier boulot professionnel. Au cours des années, Shannon est aussi devenu l'un de mes meilleurs amis, et il est également venu nous donner des conseils pour la construction des costumes de l'Alien et des Predators (1).

Où avez-vous tourné ?

Au nord d'Hollywood, près de mon atelier, entre une usine d'aluminium et un parking. Si vous observez bien le court, vous noterez qu'il n'y a presque pas de décor, on a juste construit un mur, une gargouille et ajouté quelques détritus. En ce qui concerne le plan aérien qui ouvre le film, un des copains des producteurs possède une compagnie d'hélicoptère, et il nous a offert gratuitement un petit tour en hélico. Ce plan n'a subi aucune altération numérique en post-production. Par contre, le film est bourré d'effets numériques, des plus évidents, comme le bat-signal, aux plus discrets, comme l'ajout de pluie sur une bonne dizaine de plans.

Votre Batman est incroyable, c'est le Bruce Wayne d'Alex Ross qui prend vie...

Ci-dessus, de gauche à droite :
Les différents protagonistes de Batman Dead End : le Joker (Andrew Koenig), Batman (Clark Bartram) et le Predator (Kurt Carley).

Je suis un grand fan d'Alex Ross, et cette parenté était tout à fait volontaire. On a auditionné plein de personnes pour le rôle de Batman et celui du Joker. J'avais pas mal de références concernant les comics. Je pense que les fans ont remarqué des emprunts assez évidents à *Souriez !*, mais aussi à certaines planches de Simon Bisley, et bien entendu au *Dark Knight* de Frank Miller.

Est-ce que les ayants droits cinéma de ces personnages, comme Warner ou Fox, vous sont tombés dessus après la diffusion de votre court-métrage ?

Non, mais ils ont contacté mon agent. Il ne s'agissait pas du département juridique cependant, mais des personnes chargées du développement, et elles veulent me rencontrer. Mais j'ai déjà eu des rendez-vous très importants avec d'autres studios, et en particulier avec Revolution, Universal et Marvel, qui m'ont tous proposé plusieurs projets. Il y a de très grandes chances que je commence la réalisation de mon premier long-métrage avant la fin de l'année.

Ci-contre :
Sandy Collora au travail. Dans son atelier d'abord, apportant méticuleusement bon nombre de détails aux différents masques du Predator, puis sur le tournage, dirigeant un Alien qui ne demande qu'à rentrer dans l'action !

Qui sera...

Il y a plusieurs titres qui circulent. Mais celui qui me semble aujourd'hui le plus avancé est le remake de **La Créature du lac noir**. Vous saviez peut-être que Guillermo Del Toro devait réaliser le film, et je voulais savoir où il en était avant de m'avancer. Mais j'ai aujourd'hui sa parole qu'il ne fera pas le film, et il m'a encouragé à avancer.

(1) Shannon Shea a travaillé sur les deux **Predator** et sur **Aliens, le retour**. Ça aide...

Special Thanks to Sandy Collora

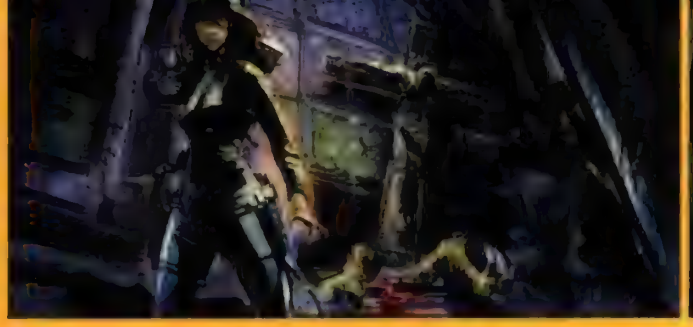
Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY

Vous pouvez télécharger **Batman Dead End** un peu partout sur le Net, et notamment à http://www.theforce.net/theater/shortfilms/batman_deadend/index.shtml, où vous pourrez également découvrir un making-of très complet (et très suffisant).
Nous ne saurions trop vous conseiller également d'aller faire un tour sur le site officiel de Sandy Collora, http://www.collorastudios.com, où vous pourrez télécharger ses deux premiers courts-métrages, dont **Archangel**, un conte onirique branché SM qui vaut le détour.

■ Dans **Lost Things**, quatre ados défient l'autorité parentale (ah, les sales petits cons!) et partent faire la teuf sur la plage. Deux garçons en pleine crise hormonale, deux filles adeptes du topless, bref tout ce qu'il faut pour exciter la fibre sadique du bonhomme étrange qui rôde sur le rivage. Son nom: Zippo, et il va coller le feu au derche de ces bruyants djeun's qui laissent traîner canettes vides et capotes usagées. Du slasher estival écrit par Stephen Sewell (**Isabelle Eberhardt**) et réalisé par Martin Murphy (**The Adventures of Handyman**, **Nightride**), avec plein d'acteurs qu'ont rien fait avant. N'empêche que c'était une des bonnes surprises du dernier Marché du Film de Cannes!

■ Avec à son actif **Romper Stomper** (Russell Crowe en skinhead) et **Cherry Falls** (avec Britanny Murphy et Michael Biehn), Geoffrey Wright n'est pas n'importe qui. Sur un script de Evan Spiliotopoulos (**Les Nouvelles aventures de Mowgli**.), il signe pour Fries Film Group **The Nightmare Man**, à l'argument plutôt sympa. Ancien commando, Adams se réveille amnésique dans un labo où on lui fait subir un traitement de choc. Il parvient à s'échapper et se retrouve dans une ville dirigée par un mystérieux "Général" où tout le monde, de la police aux citoyens, tente de l'abattre. Il est recruté par un groupe de rebelles, ceux-là mêmes qu'il fut autrefois chargé de supprimer. Ces terroristes qui tentent de contrôler les esprits dans le but de renverser le fameux Général confient cette mission à Adams, lui promettant que s'il l'accomplit, il lui rendront mémoire et famille. Tout ça renifle un peu le **Matrix** mais aussi et surtout **Le Prisonnier**.

■ Réalisé l'an passé par notre camarade Emmanuel Itier, **Scarecrow** bénéficie d'une séquelle qu'il coproduit, cette fois confiée à son pote David Michael Latt (**Killers**) et intitulée **Scarecrow Slayer**. Descendu par un fermier l'ayant pris pour son épouvantail revenu à la vie, un jeune homme voit son âme absorbée par l'épouvantail en question, qui n'est



RESIDENT EVIL: APOCALYPSE
NE VOUS RETOURNEZ PAS !

C'était inévitable. Même s'il n'a pas pulvérisé des records en nombre d'entrées, le **Resident Evil** de Paul Anderson en a fait suffisamment pour connaître les honneurs d'une séquelle, ravissant du coup ceux qui avaient aimé le film et les autres, ceux qui ne désiraient qu'une seule chose après l'incroyable plan final: voir la suite. Titrée **Resident Evil: Apocalypse**

HELLBOY - LE FEUILLETON
4E PARTIE

Guillermo Del Toro n'est pas un être humain normal. En pleine post-production de son **Hellboy**, alors qu'il est en train de travailler sur les effets spéciaux, le montage et tous les autres détails afférents (rappelons que, sur ses films, Guillermo s'occupe de TOUT), le Mexicain trouve encore le temps de fréquenter les forums Internet pour tailler le bout de gras avec les fans et les tenir au courant des avancées du projet. Petit florilège des infos dévoilées au cours de ces discussions:

« Vous vous rappelez que dans l'album Almost Colossus, *Hellboy flippe lorsque Liz est laissée pour morte. J'adore ce passage parce qu'il révèle un grand contraste entre le gars capable de tabasser un monstre et celui qui est bouleversé par la fragilité d'une*

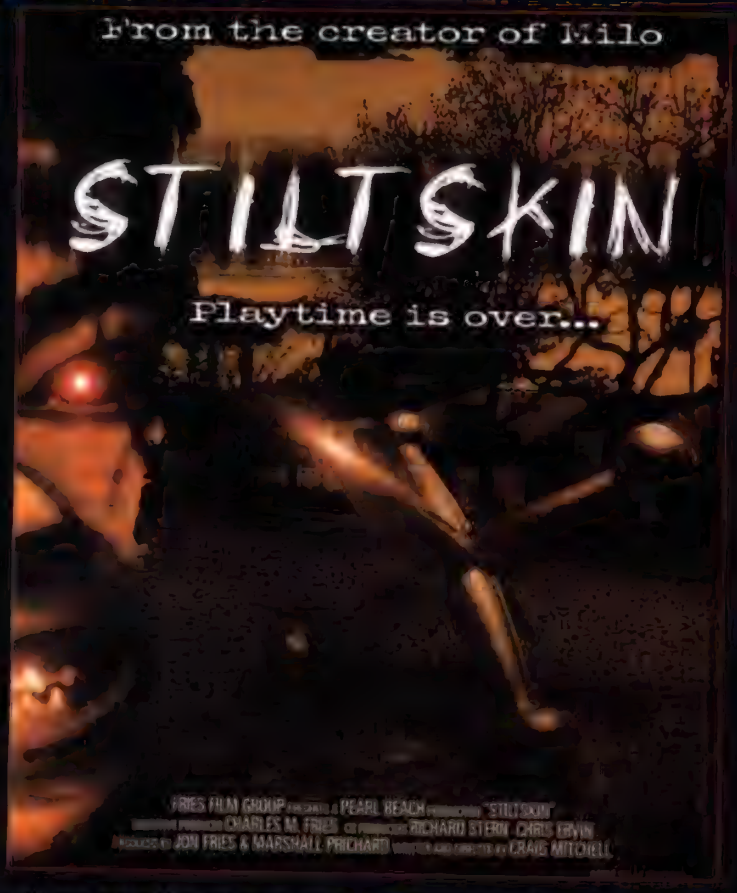
Ci-contre, de gauche à droite : Deux story-boards de Resident Evil : Apocalypse.

Jill Valentine (Sienna Guillory) et Carlos Olivera (Oded Fehr), les deux nouveaux partenaires d'Alice dans Resident Evil : Apocalypse.

(**Nemesis**, le titre d'origine avant été finalement abandonné suite à la sortie de **Star Trek : Nemesis**), la suite des aventures d'Alice (Milla Jovovich rempile) au pays des zombies sera toujours orchestrée par Paul Anderson (producteur exécutif et scénariste) mais réalisé par le jeune débutant Alexander Witt, un directeur de photographie de seconde équipe de talent au palmarès impressionnant (**Pirates des Caraïbes**, **La Chute du faucon noir**, **Gladiator**). La belle Alice, on la retrouve à l'endroit exact où on l'avait laissée : un shotgun à la main, dans les ruines fumantes de Raccoon City, ville désormais aux mains de zombies affamés. Sur sa route, elle s'alliera à un groupe de survivants conduit par Jill Valentine (Sienna Guillory remplace Natasha Henstridge, initialement prévue) et Carlos Olivera (Oded Fehr, vu dans **La Momie**). Un petit groupe poursuivi par une créature monstrueuse : Némésis. Un monstre confié aux bons soins de Paul Jones (**Dracula 2001**, **Ginger Snaps**) et d'Allan Cooke (**Rats**, **Détour mortel**) et interprété par Matthew G. Taylor (**The Skulls**). Reste plus qu'à croiser les doigts pour que l'élève Witt surpasse le maître Anderson en ce qui concerne le gore, le chaînon manquant entre le jeu et le premier opus. Nous, on veut que ça charcle !

Alexandre BUSTILLO

autre que le très méchant Scarecrow. Il part alors en chasse pour labourer la trouche des gens qu'il n'aime pas et retrouver la jeune fille objet de ses désirs lubriques, qu'il capture afin de la sacrifier, pour qu'elle soit réincarnée dans un épouvantail femelle qu'il a fabriqué. Du délire champêtre inspiré aussi bien par **Toxic** que par **La Fiancée de Frankenstein**, où l'on retrouve Tony Todd (**Candyman**). Todd Rex revêtant une nouvelle fois les oripeaux de la terreur des corbeaux, avec en bonus les maquillages bien crades de Tony Ferrante.



■ Scénariste de **Komodo**, **Milo** (un slasher en hommage à Freddy et Jason) et bientôt de **Highwaymen** (le nouveau Robert Harmon), réalisateur de **Revenge of the Sun Demon** et de **Jim the World's Greatest** (co-filmé par Don Coscarelli), Craig Mitchell s'est mis lui aussi au service de Fries Film Group avec **Stiltskin**. En tentant de localiser la maison de ce qu'elle croit être un sale pédophile, une jeune femme enceinte se retrouve captive d'une créature abjecte : un homme d'âge mûr, emprisonné dans le corps d'un enfant après que sa mère lui ait brisé les os pour qu'ils se ressoudent ensemble en lui injectant des hormones anti-croissance (sous forme de suppositoires à fragmentation). De loin ou dans l'obscurité, la chose ressemble à un gosse. De près, c'est un monstre au faciès hideux, qui compte bien garder sa victime jusqu'à son accouchement pour avoir sa petite famille à lui. **Stiltskin** se réclame de **Chucky** et de **Rosemary's Baby**, mais on pense aussi à l'être dégénéré de **Phenomena** qui, personnellement, me fout les jetons à chaque vision du film !

■ Sacré putain de casting pour **13th Child : Legend of the Jersey Devil**, réalisé par Steven Stockage pour Artist View : Cliff Robertson (Oncle Ben dans **Spider-Man**), également co-auteur du script avec Michael Maryk (**Spasms**), Lesley Anne Down (**Nomads**), Robert Guillaume (**Mort ou vif**), Wesley Duncan (**Harsh Realm**), Christopher Atkins (le blondinet qui se tripote au bord de l'eau dans **Le Lagon bleu**)... Tout ce petit monde se partage l'affiche de ce croisement entre **Signes** et **La Prophétie des ombres**. Pourtant, à la lecture du synopsis, on pense plutôt au sinistre **Projet Blair Witch** puisque **13th Child** tente de nous convaincre de la véracité d'une légende indienne relative à un homme-bête sévissant dans les forêts du New Jersey depuis deux siècles (non, pas le Bigfoot, bande de truffes !). Son nom : le Bordas, qui terrifia jadis les troupes britanniques avec son énorme moustache et ses grognements gutturaux. Eh bien nous on l'a capturé, et on le garde !

San HELVING

fille l'instant d'après. Ce contraste et cette histoire d'amour, à peine effleurés dans le comics, constitueront l'un des axes narratifs du film. »

« *Nous avons actuellement mis en boîte seulement 5 % des effets numériques, mais nous avons bouclé la plupart des effets de modélisations et de peintures.* »

« *Il y aura beaucoup d'humour et beaucoup de moments terrifiants dans* **Hellboy**. »

« *Santiago Segura* (qui interprétait déjà un petit rôle dans le prologue et l'épilogue de **Blade II** – ndlr) *figurera dans une scène cruciale avec Hellboy, et son apparition sera très, très drôle.* »

« *Le film explorera beaucoup plus la relation filiale entre Hellboy et le Professeur Broom (John Hurt) que ne le faisait le comics.* »

« *Le générique sera constitué de photos floues et de coupures de presse.* »

« *Mike Mignola faisait une apparition dans le film, mais elle a été coupée. Elle sera sur le DVD.* »

« *Mignola va incorporer certaines idées ou images du film dans les scénarios des prochains épisodes du comics.* »

« *Le premier poster sera dans les salles en octobre et la bande-annonce débarquera en novembre, certainement en première partie d'un gros film* (**Matrix Révolution** ? – ndlr). »

Voilà, voilà... On se demande quand même si notre homme trouve parfois le temps de dormir une heure ou deux. En tout cas, une chose est sûre : une fois la bande-annonce dévoilée, on risque nous aussi de passer quelques nuits agitées.

Arnaud BORDAS

De gauche à droite : la lunch-box Hellboy (le merchandising est lancé) / La superbe sculpture du Hellboy par l'équipe de Rick Baker / Ron Perlman et Selma Blair dans le film : yeah !

NOTULES ASIATIQUES

→ par Julien Sévéon

Beaucoup de news provenant de Thaïlande dans ces N.A., un petit crochet par le Japon (où Ultra Man est réapparu sur les écrans) et on passe à HK avec les différents projets de Michelle Yeoh et Andrew Lau. Pour conclure, un papier sur l'enchanteur film fantastique indien The Power of Jajantaram Mamantaram.

■ Le Japon a Godzilla, la Corée du Sud Yongary, la Corée du Nord Pulgasari, HK le Mighty Peking Man... Et la Thaïlande? Le pays a déjà vu de nombreux gnomes, mais pour la plupart de légendes et de contes locaux, apparaissant dans des productions locales. Et c'est de nouveau dans la religion nationale que le film **Garuda** se plonge. Garuda est en effet le nom du dieu bouddhiste des oiseaux, mi-homme (le corps et les jambes d'un homme) mi-oiseau (la tête, le queue et les ailes d'un aigle). Lors de la construction d'une tour de métro à Bangkok, les restes d'un être étrange, similaire à l'image que l'on se fait de Garuda, sont découverts. Sans le vouloir, c'est bel et bien lesdits dieux que les chercheurs vont carrément réveiller. Un être gigantesque et en colère qui va se mettre à semer la panique dans la capitale... Combinant aux effets numériques, **Garuda** semble, via le teaser, une production respectable qui est bien partie pour enchanter les fans de kaijus(es).

■ **MahaAss** est un nouveau film horrifique thaï. Réalisé par KomSorn Boonyarong, **MahaAss** est le nom d'un symbole que trois hommes se font graver sur le corps. Ils se mettent dès lors à vivre des expériences surnaturelles. L'un d'eux, un soldat, peut soudainement devenir invisible au combat...

■ On l'attendait depuis un an. **Pom Pi Mam**, basé sur une histoire vraie, vient enfin de sortir en Thaïlande. Deux policiers enquêtent sur la mort apparemment accidentelle d'une jeune femme. Mais en poussant un peu leurs recherches, ils découvrent qu'elle a été la victime d'un crime. Les coupables : les trente habitants d'un petit village reculé !

■ Je pensais et je signe : **Ong Bak** est une bombe. Lors de sa projection au Midnight Madness du Festival du Film de Toronto, quelques 900 spectateurs lui ont accordé une standing ovation. Cela n'empêche pas que la compagnie française responsable des droits internationaux semble actuellement sérieusement se gratter la tête sur ce film. Il serait question de retourner certaines scènes et de refaire la musique en vue de le sortir en France. Le syndrome Mission s'épargne personne... Ce qui n'a rien de même pas empêché la nouvelle prod de Prachya Pinkaew, **Tom Yum Goong** (Spicy Hot Soup), mettant en scène son protégé Tony Jaa, d'être déjà vendue à plusieurs pays occidentaux.

■ Pour en finir avec la Thaïlande (si l'effet du tourisme local ne me paie pas des vacances sous leurs cieux après tout ça !), Chatchai Pong Nieni de boucler sa nouvelle production solo, **The Tunnel**. Le film est quasi achevé – un dérapage

THE POWER OF JAJANTARAM MAMANTARAM

VOUS AIMEZ LE CINÉMA INDIEN ET L'ÉMERVEILLEMENT QU'IL PRODUIT ? VOUS AIMEZ LES BELLES FABLES FANTASTIQUES ? NE CHERCHEZ PLUS, VOICI THE POWER OF JAJANTARAM MAMANTARAM !

J2M2, comme le film est plus simplement appelé, est une délicieuse production fantastique indienne pour les petits et les grands. Mélange entre une vieille légende gujarati (dans laquelle un géant passe son temps à dormir et ne se réveille que pour manger de pauvres humaines) et *Les Voyages de Gulliver*, **J2M2** démarre par l'arrivée de Aditya, après une tempête, sur une île mystérieuse. Il se réveille sur la plage, attaché au sol par... une population de lilliputiens ! Quelque peu surpris, Aditya se relève sans grand problème tout en effrayant bien évidemment au passage tous ceux qui l'entourent. Petit à petit, il réussit à prouver qu'il n'est pas une menace pour qui que ce soit et se lie même d'amitié avec certains habitants. L'arrivée de Aditya n'est cependant pas bien vu par tous, particulièrement Chattan Singh, chef de guerre du village, qui possède des pouvoirs magiques. Ce dernier est notamment capable de créer un geant nommé Jhamunda, qui a pour sale habitude de se nourrir de chair humaine. Une façon pour Singh de créer le chaos, de prendre la direction de la communauté et de marier la belle fille du Roi. Mais Aditya, qui se sent de plus en plus concerné par le bien être du petit village, va se battre contre les forces du Mal...

Les couleurs vives et chatoyantes des productions de Bombay prennent dans l'univers féerique de **J2M2** tout leur sens. Costumes flamboyants, village semblant sortir tout droit d'un album des Schtroumfs, personnages plus grands que nature - dans tous les sens du terme ! - tout ce que l'on peut apprécier dans les productions mainstreams indiennes se retrouve décuplé dans ce film. Question effets spéciaux, **J2M2** surprend aussi beaucoup. Avec 63 minutes d'effets numériques (pour un

un lugubre, une tueuse et un psychopathe – que le destin va rapprocher. Amen...

■ Un peu d'action commence à voir du monde à mener la carrière de Ryuhei Kitamura. Après **Azumi** et le projet avorté de **Blade of the Immortal** (voir NA 150), le voilà en train de tourner **Sky High** qui devrait sortir d'ici la fin de l'année au Japon. Alors bien, on le fait quand cet article un tes derniers films de Kitamura ?

■ Vous aimez les superhéros et autres êtres qui défendent la terre contre l'attaque de méchants extra-terrestres belliqueux (plus rapidement, vous aimez les super sentai ?) ? Alors deux news pour vous : Ultra Man fait son énième comeback au cinéma dans **Ultra Man Cosmos Vs. Ultra Man Justice : The Final Battle**, un film où Ultra Man combat... un autre Ultra Man ! Pour les fans purs et durs uniquement.

■ Après son hopueux (contraction

de flop et de fabuleux – soit « incroyable bide ») **Talisman**, Michelle Yeoh ne compte pas lâcher l'affaire. Cette charmante dame déborde en effet de projets. Il y a d'abord son adaptation de **Hua Mulan** dans laquelle jouera Chow Yun Fat. Ce qui est par contre un peu moins marrant, c'est que c'est elle-même qui interprétera la jeune demoiselle du film, alors qu'elle est... comment dire... quelque peu plus âgée que le rôle ne le prévoit. On retrouvera aux commandes Peter Pau et aux combats Corey Yuen. D'un autre côté Yeoh tourne actuellement **Silver Hawk**, dont l'affiche est certes marrante mais dont on n'attend, honnêtement, pas grand chose. Enfin, on n'attend pas non plus avec une quelconque impatience **Hua Mulan**, dont le scénario (tout, oui, on l'a lu) n'a rien de bien excitant...

■ Comme on parle du **Infernal Affairs** de Andrew Lau dans ce numéro, on en profite pour revenir sur trois de ses projets. **Stormriders 2**, qui ne cesse d'être repoussé depuis des années, est annoncé pour l'année prochaine. Cette fois-ci, l'intrigue tourne autour d'une épée si puissante que de nombreux guerriers cherchent à posséder... Autre production en attente : **Black Panther**, film de super-hommes dans lequel un ancien membre des Black Panther, groupe – une armée secrète dotée de super-pouvoirs – se retrouve opposé à deux autres soldats surhumains qui ont kidnappé le président chinois. Ces deux films n'ont produits pas la compagnie de Andy Lau mais on ne sait pas au final s'ils verront vraiment le jour...

On est aussi sans nouvelle de **The Park**, coproduction thaï/HK d'horreur que Lau devait tourner lui même. Le réalisateur était bel et bien en début d'année au Festival du Siam, ainsi que l'équipe technique et les acteurs (hormis pour Leon Lai semble-t-il), mais on n'a pas reçu le moindre écho depuis... Peut-être sont-ils pourchassés ? Le futur nous le dira bien.

film de tout juste deux heures »), **J2M2** marque véritablement une première dans le monde du cinéma indien. Jamais aucun film n'avait auparavant fait un tel usage de SFX – surtout si l'on considère leur qualité. Même s'ils ne sont pas toujours parfaits et parfois un peu trop voyants, force est de reconnaître que, dans leur ensemble, ils fonctionnent parfaitement et aident grandement à donner tout son style au film. Le réalisateur ne cherche donc jamais à éviter de montrer le géant et les lilliputiens côte à côte et offre de surcroît de nombreuses autres scènes efficaces du même acabit (Aditya rencontrant un dragon volant, le géant Jhamunda écrasant le village...). Entre le début du tournage et la première présentation du film, pas moins de deux années se seront écoulées, durant lesquelles le plus gros du travail consista à incruster ces scènes numériques.

Comme toute production indienne qui se respecte, **J2M2** a aussi son lot de chansons et de danses. Là aussi, le réalisateur Soumitra Ranade marque un sans faute. Les six titres sont un petit régal pour les oreilles et les yeux, et leur environnement fantastique ne fait que renforcer la délicieuse démesure du cinéma made in Bollywood.

J2M2 est un film qui se veut indubitablement grand public. Mais cela ne le transforme pas pour autant en production aseptisée. Preuve en est cette scène où le mauvais géant dévore en toute évidence quelques habitants du village ! On est décidément bien loin du conservatisme régnant dans les productions hollywoodiennes pour enfants... Amusant, énergique, parfois même touchant – une romance se cache bien entendu dans le film, **J2M2** nous reconnecte avec notre âme d'enfant. Un film familial dans le sens noble du terme, plein de rêveries et de panache.

Il est possible que la version originale sortie en Inde soit cependant plus longue.

L'ÉTRANGE FESTIVAL 2003

Tels le Capitaine Kirk et son équipage, l'Étrange Festival continue *« to bodly go where no one has gone before »*, en cherchant des petites perles oubliées et en nous offrant des rétrospectives lorgnant bien loin de « Rohmer et le conceptualisme du quotidien ». Concrètement : du cinéma pop bariolé, du trash décapant, de l'érotisme stimulant et de l'inclassable bizarroïde.

Pour sa onzième édition, l'Étrange Festival consacrait deux de ses rétros à deux grosses têtes du cinéma nippon. L'un, Sonny Chiba, connu plutôt pour utiliser sa tête comme une arme, l'autre, Masato Harada, parce qu'il l'utilise pour accoucher d'œuvres engagées touchant à des sujets tabous de la société japonaise.

Sonny Chiba reste en Occident (surtout aux States en fait) le Streetfighter (1974), personnage bastonneur qui vaudra à son film homonyme la toute première interdiction X pour cause de violence aux USA. Il était donc inévitable que ce film culte soit présenté. Moins courant, **Shaolin Karate** (1975, qui n'est pas, comme il a été dit, la traduction littérale du titre – **Shorinji Kenpo** – que l'on pourrait en fait traduire par « Shaolin Kung Fu » – mais ceci est une autre histoire, d'ordre martiale) suit la vie bien réelle du fondateur de ce style nippon. Si le film est certes romancé, on ne peut qu'apprécier les délires représentatifs d'un certain Japon autour de l'ordre et de la force. Riche en action – bien évidemment – et en philosophie plus ou moins douteuse (parler de non-violence tout en prônant la force, voilà bien un concept détonnant), **Shaolin Karate** nous offre un Sonny Chiba en pleine forme, qui n'hésite pas à castrer un de ses ennemis avant de donner son sexe à manger à un chien… Ah, la non-violence sauce Chiba, tout un programme !

Harada œuvre donc quant à lui dans un contexte plus politique (même si ses premiers films, notamment **Gunhed** – non présenté – n'avaient pas grand chose de brûlots engagés). Ses **Kamikaze Taxi** (1995), **Bounce Go Kals** (1997) et **Face à son destin** (2002) s'attaquent à différents vices de la société nippone, allant de la prostitution adolescente, le révisionnisme, le racisme, aux pesanteurs d'un système dans lequel il ne faut froisser personne et respecter de (trop) nombreux codes de conduite. Très conscient de la réalité de son pays – because vie

Page ci-contre :
Sonny Chiba, le légendaire Streetfighter, qui sera bientôt à l'affiche de Kill Bill, dans Shaolin Karate.

Deux protagonistes du Kamikaze Taxi de Masato Harada.

Ci-dessous :
Un autre film de yakuzas signé Masato Harada, le bien nommé Mélodie pour un yakuza.

L'ÉTRANGE FESTIVAL DE STRASBOURG

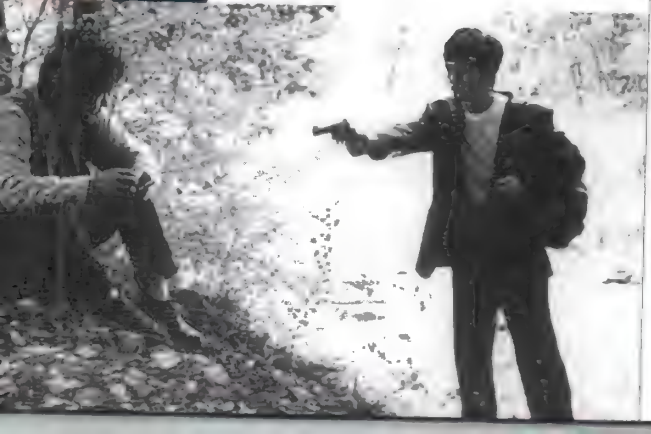
L'Étrange Festival n'est pas qu'une manifestation parisienne. Les Alsaciens ont aussi le droit à leur propre édition, prévoyant, bien entendu, la plupart sélections. Ceux qui apprécient la bière servie dans des pichets de 5 litres, les chanteurs et les danseurs qui font la fête sur les cuisses ainsi que les bons films savent donc qu'il faut aller du 8 au 12 octobre à Strasbourg.

Au programme de cette neuvième édition, rien que ça inintéressant films, dont l'excellent **Dead or Alive** de notre cher Miike qui ouvrira les hostilités. Une journée animation japonaise avec trois perles : **Chie la petite peste** du grand sage Takahata (**Mes voisins les Yamada**), la révélation **La Voix des étoiles** de Makoto Shinkai et le très attendu **Nokojiru Se** de Tatsuo Sato. Il faudra également compter avec le très trash et dérangeant **Living Hell** de Fuji Sougo (si vous passez avec des problèmes familiaux, attendez de voir ce film). Le très bon **May**, **Beyond Re-Animator** et **Kiki la petite sorcière** viendront boucler ce tour d'horizon accompagnés de nombreux courts. Du tout bon, quoi. Par contre, les bières ne sont pas comprises à l'achat du ticket…

à l'étranger – Harada est un réalisateur unique, de par son engagement qui n'étouffe de surcroît jamais une mise en scène léchée et dynamique. Cette rétrospective était d'ailleurs la toute première consacrée à son œuvre. Le bonhomme le mérite bien. Surtout si l'on considère que son méconnu **Mélodie pour un yakuza** (1987, d'ailleurs présenté) servit d'inspiration à John Woo pour son **The Killer** ! Oui, tout de même…

Troisième grosse thématique, celle consacrée à Eloy de la Iglesia, un réalisateur basque à qui l'équipe de l'Étrange Festival cherchait à rendre hommage depuis longtemps. Parmi les différents films présentés (sept au total), on retiendra entre autres **Le Bal du vaudou**, l'une de ces œuvres les plus Mad. Croisement surprenant entre **Orange mécanique**, *1984* et un film de serial killer, cette production de 1973 suit une infirmière qui a la fâcheuse habitude de tuer ses amants. Sombre (comme la plupart des films de cet auteur), **Le Bal du vaudou** étonne par le choc des genres, les différents thèmes qu'il aborde (l'homosexualité, thème récurrent dans la carrière de De la Iglesia, le fascisme, la violence…) et le ton mi-pop 70's/mi-œuvre engagée. La preuve évidente qu'il fallait effectivement redécouvrir ce réalisateur. Que nous réserve l'Étrange Festival l'année prochaine ? Les paris sont ouverts : ici on mise sur une rétrospective consacrée au cinéma fantastique allemand, démarrant par une présentation du sérial de 1916, **Homonculus**, racontant l'arrivée d'un super-homme rêvant de conquérir la planète. Comment ça, il n'existe plus de copies ? !

Julien SÉVÉON



FEAR X DE NICOLAS WINDING REFN, 2002

Film d'ouverture, **Fear X** est un thriller qui tire clairement son inspiration du travail de Lynch – une référence qui est loin d'être la pire… Depuis que sa femme a été assassinée, Harry Cain (John Turturro), un agent de sécurité, cherche désespérément à retrouver le coupable. Il visionne des centaines d'heures de bandes vidéo, regarde fixement les clients du grand magasin où il travaille… Et un jour, la police trouve une piste : un homme que Harry pense reconnaître. Riche en suspense, **Fear X** offre à Turturro un rôle difficile, qui le place quasiment tout seul face à la caméra durant toute la durée de l'intrigue. Du très bon travail devant et derrière la caméra pour un film qui, même si la conclusion est peut-être trop marquée Lynch, reste à part.

ENCHAÎNÉES, DE EDDIE ROMERO, 1973

Coproduction entre les States et les Philippines, **Enchaînées** (alias **Black Mama, White Mama**) est un délicieux WIP (Women In Prison) mettant en scène la mammaire Pamela Grier et la blonde Margaret Markow. Suivant l'intrigue de base de **The Defiant Ones**, le film conte la fuite de deux prisonnières enchaînées l'une à l'autre, qui cherchent désormais à échapper aux flics… Du pur et vrai cinéma populaire, superbement mis en scène par le grand Eddie Romero (tout sur le bonhomme très bientôt). Blaxploitation, WIP, survival… que demander de plus ?

DANGER DIABOLIK DE MARIO BAVA, 1968

Oui, le film est connu, mais l'admirer sur grand écran, ce n'est pas une chance qui arrive tous les jours (le public ne s'y était d'ailleurs pas trompé : la salle était remplie à craquer). Œuvre phare de la rétrospective consacrée à ce grand acteur qu'est John Phillip Law, **Danger Diabolik** est une magnifique adaptation du fumetti (comics italien) *Diabolik*, l'histoire d'un voleur sans foi ni loi qui pique tout ce qu'il peut. On ne va pas réécrire tout ce qui a pu être dit sur ce classique (mettons de côté les analyses intello-foireuses de certains, servant à justifier leur goût pour des films de pur entertainment). **Danger Diabolik** reste la quintessence du cinéma pop dans toute sa splendeur, dans tous ses excès (ah, la scène d'amour sous des amas de dollars, le tout sur un lit tournant !) et dans toute sa jouissance. Un régal immortel.

MAX DE MENNO MEYJES, 2002

Menno Meyjes fut scénariste de **La Couleur pourpre**, co-scénariste sur **Empire du soleil** et **Indiana Jones et la dernière croisade**. Il a ensuite écrit le **Mad Monkey** de l'Espagnol Fernando Trueba, puis le nanar **Ricochet** de Russell Mulcahy et le belliciste **Couvre-feu** d'Edward Zwick. C'est ce qu'on appelle une carrière en decrescendo. Le revoilà avec son premier film, **Max**, une fiction historique à tendances uchroniques, qui nous emmène dans le Munich de 1918, où le jeune Adolf Hitler (Noah Taylor, tout en roulements d'yeux et mâchoires crispées), alors peintre maudit en mal de reconnaissance, rencontre Max Rothman (John Cusack, sobre), un marchand d'art manchot qui va essayer de lui faire préférer l'art à la politique. Sous sa dégaine de sujet couillu, **Max** cache en fait une petite réflexion sur l'art et la politique prétentieuse et terriblement ennuyeuse, qui tergiverse pendant 1h45 sur les hésitations d'Adolf avant de nous livrer un très beau plan final, hélas gâché par ce qui précède. Présenté en avant-première, le film est depuis sorti en salles le 17 septembre.

Ci-dessus, de haut en bas :
John Turturro dans le thriller Fear X.

L'affiche originale du film d'exploitation Phillipin Enchainées, alias Black Mama White Mama.

John Phillip Law (voir interview carrière page 62) et Marisa Mel prennent la pose pour les besoins de Danger Diabolik.

Ci-contre :
Noah Taylor et John Cusack dans le drame Max.

UN HOMME EST

Deux minutes à la radio, trois dans le JT et pas d'hommage télé digne de ce nom : celui qui fut une légende de son vivant, un acteur essentiel avec lequel nous avons tous grandi, n'est plus et les divers médias de notre beau pays s'en contrefoutent royalement ! À Mad, nous sommes tous fans de Bronson et nous tenions ici à rétablir la balance, à rappeler à quel point, malgré sa gueule burinée et son regard dur et perçant, Charles était peut-être bien le plus bel acteur au monde. Et nous sommes certains que si l'homme ne répond plus à l'appel, le mythe restera à jamais vivace... Sur ce, laissons Arnaud convaincre les détracteurs, il le fait mieux que quiconque.

(Stéphane MOISSAKIS)

Quand on lui demandait pourquoi il avait percé si tard dans la profession, Charles Bronson répondait : *« Les cinéastes directeurs de casting répondent à des images idéalisées et peut-être que je ne ressemble à l'idéal de personne. En fait, je ressemble à une carrière de rochers que quelqu'un aurait dynamitée. »* Tout l'homme se ramassait dans cette déclaration : conscient de renvoyer aux gens une image de lui-même dure et âpre, Bronson souffrait en même temps de n'être réduit qu'à cela. Pourtant, il a toujours essayé de transcender ce physique de brute pour mettre à jour l'être profondément humain qu'il était.

Né en 1921 en Pennsylvanie, dans une famille d'immigrés lituaniens, Charles Dennis Buchinsky rentre dans la vie par la petite porte. Onzième d'une fratrie de quatorze enfants, il grandit dans une famille de mineurs et dès ses 16 ans, il descend rejoindre les siens dans les puits de charbon. Puis vient le

PASSÉ

service militaire, qu'il effectue dans le Pacifique, en pleine Seconde Guerre Mondiale. Débarrassé de ses obligations, il revient au pays et commence à prendre des cours de théâtre.

L'ASCENSION

En égard à son physique impressionnant et ses traits de kalmouk, ses premiers rôles le cantonnent dans les emplois de méchants, d'immigrés européens ou d'Indiens. Néanmoins, on le voit de plus en plus, et les rôles épisodiques dans des séries TV prestigieuses s'accumulent : ***Alfred Hitchcock présente***, ***La Quatrième dimension***, ***Les Incorruptibles***, ***Bonanza***, ***Rawhide***, ***Le Fugitif***... A cette époque, s'il ne s'est pas encore fait un nom (il est crédité en tant que Charles Buchinsky), Bronson est donc en train de se faire une gueule. Cependant, si certains réalisateurs lui sont fidèles, il continue d'enquiller des seconds rôles peu sympathiques ou fortement typés qui lui interdisent dans l'immédiat l'accès au haut de l'affiche. Ses prestations de ce type semblent l'enfermer dans un registre bien précis, mais il continue malgré tout de répondre présent quand des réalisateurs de la trempe de Robert Aldrich (**Bronco Apache**, **Vera Cruz**), André de Toth (**L'Homme au masque de cire**, **Chasse au gang**) ou Samuel Fuller (**Le Jugement des flèches**) font appel à lui.

Le premier grand tournant, c'est la fin des années 50. Le malin Roger Corman n'est pas resté insensible au charisme de l'acteur et lui offre donc le rôle-titre de **Mitraillette Kelly**, un « quickie » tourné en quinze jours. Mais cette fois-ci, il va profiter de sa position d'acteur principal pour faire exploser toute la gamme de ses talents et livrer une performance anthologique : le regard plein de haine et la sulfateuse bien en main, il campe un magnifique personnage de gangster bestial et superstitieux, manipulé par une femme machiavélique. Dans un second temps, John Sturges, qui l'avait employé à ses débuts, dans **Le Peuple accuse O'Hara**, et qui venait de lui donner un rôle dans le film de guerre **La Proie des vautours**, semble bien être le premier à avoir pris conscience de la capacité qu'avait Bronson à interpréter des durs au cœur tendre, des hommes bons marqués par le destin. Et ainsi, il lui permettra de livrer deux magnifiques compositions dans **Les 7 mercenaires**, en 1960, puis dans **La Grande évasion**, trois ans

Double page précédente : Bronson se la donne dans **Le Bagarreur.**

Sur cette page, de gauche à droite et de haut en bas : Charles Bronson, sa sulfateuse et Susan Cabot dans **Mitraillette Kelly.**

Photo-promo de **Tonnerre Apache**, en 1961.

Les 7 mercenaires au complet (à l'extrême droite : Bronson !)

Avec Lee Marvin dans **12 salopards.**

Charlie et ses muscles dans **Les Collines de la terreur.**

Avec Alain Delon dans **Soleil rouge.**

En train de mettre en joue Henry Fonda dans **Il était une fois dans l'Ouest.**

Page de droite, de haut en bas et de gauche à droite : Marlène Jobert dans les bras de l'Homme pour **Le Passager de la pluie.**

Bronson dans le rôle qui a marqué sa carrière, celui du justicier Paul Kersey dans **Un justicier dans la ville 2.**

Paul Kersey again, équipé de son gros gun dans **Le Justicier de New York.**

Une belle photo pour un grand rôle : la dernière image authentique que l'on gardera du grand Charles, celle de sa prestation dans **Indian Runner.**

plus tard. Ces deux films vont constituer pour Charlie une bonne occasion de s'extirper du domaine de l'exploitation afin d'accéder au film de studio prestigieux. Que ce soit dans le rôle de Bernardo, le mercenaire désabusé qui deviendra le héros des enfants mexicains qu'il doit protéger, ou celui de Danny « le roi du tunnel », perceur de galerie claustrophobe, Bronson affine peu à peu son image et s'impose, au milieu de deux castings chargés en personnalités, comme un acteur au jeu à la fois minéral et subtil, qui impose une présence physique et un univers intérieur.

L'EUROPE BUISSONNIÈRE

Cependant, si les studios hollywoodiens tiennent compte de ce changement d'image, ils ne parviennent pas à imaginer un gros film tenant sur les seules épaules de Bronson. L'intéressé dira d'ailleurs : « *Je n'avais ni l'allure ni la voix du gars qui emballe la fille.* ». Robert Aldrich reviendra donc vers lui pour le superbe **12 salopards**, référence écrasante du film de commando, où Bronson interprètera à nouveau un « outcast » parmi ses semblables, en l'occurrence un militaire renégat (et ancien mineur de fond !) obligé d'accomplir une mission-suicide pour pouvoir gagner sa grâce. Encore une fois, il crève l'écran en homme dangereux finalement attachant, mais la lassitude le gagne. Il désespère de trouver un jour un vrai premier rôle intéressant et il décide, comme Clint Eastwood, de partir tenter sa chance en Europe.

Après un rôle de Mexicain dans la co-production internationale **La Bataille de San-Sebastian**, dirigée par Henri Verneuil, et un rôle d'ancien légionnaire dans **Adieu l'ami**, au côté d'Alain Delon et sous la direction de l'écrivain Jean Herman, arrive enfin LE film que Bronson attendait depuis des années : **Il était une fois dans l'Ouest**. Sergio Leone était déjà venu chercher l'acteur pour le rôle de l'Homme sans nom dans sa « trilogie des dollars ». À chaque fois, Bronson avait décliné l'offre, permettant ainsi à Eastwood de lancer sa carrière. Harmonica est un dur peu loquace, mais aussi un être mystérieux, presque mystique, parce qu'investi d'une mission vengeresse qui le détermine. Bronson traverse le film de manière insidieuse, quasi-spectrale, totalement habité par son personnage et transfiguré par la caméra amoureuse de Leone. D'un gros plan extrême sur ses yeux, jusqu'à la scène finale, encore plus bouleversante aujourd'hui, où Harmonica regarde Claudia Cardinale et lui dit « *Je dois partir maintenant...* », Bronson bouffe littéralement l'image et Leone l'installe définitivement dans l'Olympe des icônes cinématographiques. Sa carrière de star européenne est lancée, et les bons scénarios pleuvent. Il interprète un écrivain pornographe qui tombe amoureux d'une Lolita de 16 ans dans le méconnu **L'Ange et le démon**, du débutant Richard Donner, puis incarne à nouveau un personnage ambiguë dans le magnifique **Le Passager de la pluie**, de René Clément (**Plein soleil**), où il joue le jeu du chat et de la souris avec Marlène Jobert. Celle-ci se souvient du tournage : « *Sur le plateau, je me rappelle d'un acteur d'une incroyable présence par sa manière de bouger devant les caméras, et qui possédait un magnétisme extraordinaire. Mais il n'abusait pas de son statut de star et n'était pas du tout quelqu'un d'antipathique.* ». Tous les gens qui ont travaillé avec Bronson parlent de cet être silencieux, toujours à l'écart, mais sachant rester aimable et professionnel avec ses collègues.

LA GLOIRE

En 1970, Sergio Sollima le dirige dans le superbe **La Cité de la violence**, aux côtés de sa femme Jill Ireland et de Telly Savalas. Là encore, Bronson est bluffant dans la peau d'un tueur professionnel trahi par les gens qui l'emploient. Désespéré mais tenace, il flingue la femme qu'il aimait dans un climax aussi mélancolique que techniquement virtuose. Après trois films assez moyens avec Terence Young, le polar **De la part des copains**, le western **Soleil rouge** (où il partage la vedette avec Alain Delon, Ursula Andress et Toshiro Mifune) et le film de gangsters **Cosa Nostra** (avec Lino Ventura), il devient une véritable star internationale et reçoit, en 1972, le Golden Globe de l'acteur mondial le plus populaire. Il vient de faire une rencontre essentielle en la personne de Michael Winner, cinéaste anglais avec qui il a tourné **Les Collines de la terreur**, western pro-indien où il interprète un Apache vengeur. Winner est sans doute, avec Leone, le réalisateur qui a le mieux compris le potentiel de Bronson. Comme il le disait, « *Le secret de Bronson est cette fureur contenue, l'impression constante qui si vous ne*

regardez pas l'écran à chaque minute, vous allez manquer l'explosion. Mais associé à ce dynamisme viril, il y a aussi en lui une tendresse infinie. ». Winner et Bronson vont tourner trois films en trois ans. **Le Flingueur** offre à l'acteur un rôle de tueur mutique qui accepte de passer le flambeau à un jeunot ingrat et carriériste. Le film suivant, **Le Cercle noir**, sera un polar ultra-violent sur un flic aux prises avec la Mafia, et enfin, en 1974, arrivera le point d'orgue de cette collaboration fertile : **Un justicier dans la ville**. Carton international au box-office puis en vidéo, le film de Winner est à la fois une bénédiction et une malédiction pour Charles. D'une part, parce que l'atmosphère de polar urbain et la noirceur ambiguë du rôle lui vont à merveille, mais d'autre part, hélas, parce que le film marque l'ouverture d'une franchise qui ira en déclinant et qui générera dans les années 80 une tripotée d'avatars peu glorieux. Dernier grand film de cette période faste, **Le Bagarreur** marque les débuts derrière la caméra de Walter Hill et prend pour décor l'Amérique de la Grande dépression. Bronson y interprète, aux côtés de James Coburn, un vagabond taciturne qui vit de ses poings en livrant des combats de rue clandestins. À 54 ans, le corps noueux et le visage glabre, entre le félin sauvage et le bloc de granit, il confère à son rôle une grâce, une dureté physique et une agressivité rentrée inouïes.

ULTIMES SALVES

Dans la deuxième partie des années 70, Bronson tourne encore quelques films importants sous la direction de grands réalisateurs, comme notamment **Mr. Majestyck** de Richard Fleischer, **Un espion de trop**, film mineur et bizarre du grand Don Siegel, où il incarne un agent du KGB en mission aux USA, ou encore **Le Bison blanc** de Jack Lee Thompson, relecture westernienne de *Moby Dick*. Mais le début de la fin est proche et la décennie suivante va le cantonner presque exclusivement aux rôles de justiciers ridicules qui vont le transformer en une pâle caricature de lui-même. Pour un **Chasse à mort** intéressant (survival très violent avec Lee Marvin), combien de **Protection rapprochée** ou de **Kinjite**, qui viendront ternir son aura ? (1) En fait, il faudra attendre 1991, pour contempler le grand Charles dans son dernier rôle majeur : celui que lui confie Sean Penn dans **Indian Runner**. Bronson y campe un pater familias brisé par la mort de sa femme et la dérive auto-destructrice de son second fils. Muré dans un silence tragique, ce personnage donne l'occasion à Bronson de livrer une performance crépusculaire et déchirante, et de prouver par là même à une génération de cinéphiles amnésiques qu'il était autant capable de leur tirer les larmes que de sortir les flingues.

Il terminera sa carrière avec quelques pantalonnades téléfilmesques puis s'arrêtera de tourner en 1999. Les vingt dernières années de sa carrière auront été marquées par un gros malentendu (Bronson fut étiqueté « star de vidéo-club pour beauf moyen ») et par des rendez-vous manqués qui l'empêchèrent de corriger cette image ringarde. Le téléfilm **Act of Vengeance** (où il incarnait un mineur syndicaliste), finalement réalisé par le falot John Mckenzie, avait été écrit pour Brian De Palma, puis réécrit pour William Friedkin. Oliver Stone écrivit un rôle pour Bronson dans les années 80, qui allait plus tard échoir à Al Pacino et donner **L'Enfer du dimanche**. (2) Brian Helgeland lui avait même proposé le rôle de Kris Kristofferson dans **Payback**, en vain, car le vieil acteur ne voulait plus tourner de films violents. Quant à Quentin Tarantino, qui lui rendait déjà hommage dans **Reservoir Dogs** ou **Pulp Fiction**, nul doute qu'il aurait adoré faire tourner Bronson dans l'un de ses films…

LE DERNIER DES DURS

Jamais vraiment remis de la double perte de sa femme Jill Ireland et de son fils drogué, malade au point de ne plus se souvenir, dans ses dernières semaines, de la star qu'il avait été, oublié des amateurs de cinéma qui ne voyaient plus en lui qu'une vieille ganache réac, Charles Bronson est mort dans une indifférence honteuse. Il nous reste une flopée de films et de rôles inoubliables, qui auront balisé le chemin de nos action-stars actuelles et qui sont la preuve tangible qu'un gars comme Charles Bronson, avec la gueule et les origines qu'il avait, a réussi, à force de volonté, à s'imposer comme un grand acteur populaire. Le règne actuel des belles gueules hollywoodiennes nous porte à penser que l'on ne reverra pas de sitôt de telles natures triompher sur grand écran, donnant ainsi raison au personnage interprété par Bronson dans le **Chino** de John Sturges, qui disait à la fin du film : « *Bientôt, il n'y aura plus d'hommes comme moi.* ». Tout juste Charlie, mais espérons quand même que les cinéphiles qui ont grandi avec toi continueront de célébrer tes films, à l'instar des petits Mexicains qui venaient fleurir la tombe de Bernardo à la fin des **7 mercenaires**. Repose en paix Charles Buchinsky, ta carrière parle pour toi.

Arnaud BORDAS

(1) Pour plus de détails sur les films de cette période funeste, se reporter au Mad Movies 152, pages 84-85.

(2) Notre roi de l'anecdote, Fathi Berdidar, me signale que Stone avait également écrit pour Bronson un western sadiste baptisé **The Ungodly**.

FILMOGRAPHIE

LA MARINE EST DANS LE LAC - 1951
LE PEUPLE ACCUSE D'HARA - 1951
THE MOB - 1951
DUEL DANS LA FORÊT - 1952
THE MARRYING KIND - 1952
MY SIX CONVICTS - 1952
MADEMOISELLE CAGNE-TOUT - 1952
DIPLOMATIC COURIER - 1952
BATTLE ZONE - 1952
BLOODHOUNDS OF BROADWAY - 1952
THE CLOWN - 1953
TORPEDO ALLEY - 1953
L'HOMME AU MASQUE DE CIRE - 1953
MISS SADIE THOMPSON - 1953
CHASSE AU GANG - 1954
TENNESSEE CHAMP - 1954
LE CAVALIER TRAQUE - 1954
BRONCO APACHE - 1954
L'AIGLE SOLITAIRE - 1954
VERA CRUZ - 1954
BIG HOUSE, USA - 1955
L'HOMME VENU DE NULLE PART - 1956
LE JUGEMENT DES FLÈCHES - 1957
SHOWDOWN AT BOOT HILL - 1958
TEN NORTH FREDERICK - 1958
WHEN HELL BROKE LOOSE - 1958
MITRAILLETTE KELLY - 1959
GANG WAR - 1959
LA PRISE DES WATUSIS - 1959
LES 7 MERCENAIRES - 1960
LE MAÎTRE DU MONDE - 1961
TONNERRE APACHE - 1961
X-15 - 1961
UN DIRECT AU CŒUR - 1962
THIS RUGGED LAND - 1962
LA GRANDE ÉVASION - 1963
QUARTIER DU TEXAS - 1963
LE CALIFORNIEN (TV) - 1964
LE CHEVALIER DES SABLES - 1965
LA BATAILLE DES ARDENNES - 1965
PROPRIÉTÉ INTERDITE - 1966
12 SALOPARDS - 1967
THE MEANEST MEN IN THE WEST (TV) - 1967
LA BATAILLE DE SAN SEBASTIAN - 1968
PANCHO VILLA - 1968
ADIEU L'AMI - 1968
IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'OUEST - 1968
L'ANGE ET LE DÉMON - 1969
LE PASSAGER DE LA PLUIE - 1969
LES BARBOUZEURS - 1970
LA CITÉ DE LA VIOLENCE - 1970
DE LA PART DES COPAINS - 1970
SOLEIL ROUGE - 1971
QUELQU'UN DERRIÈRE LA PORTE - 1971
LES COLLINES DE LA TERREUR - 1971
LE SANGUINAIRE DE L'OUEST (TV) - 1971
COSA NOSTRA - 1972
LE FLINGUEUR - 1972
LE CERCLE NOIR - 1973
CHINO - 1973
MR. MAJESTYCK - 1974
UN JUSTICIER DANS LA VILLE / DEATH WISH - 1974
L'ÉVADÉ - 1975
LE BAGARREUR - 1975
LE SOLITAIRE DE FORT HUMBOLT - 1975
C'EST ARRIVÉ… ENTRE MIDI ET TROIS HEURES - 1976
MONSIEUR ST. IVES - 1976
RAID SUR ENTEBBE (TV) - 1977
LE BISON BLANC - 1977
UN ESPION DE TROP - 1977
AVEC LES COMPLIMENTS DE CHARLIE - 1979
CABOBLANCO - 1980
CHICANOS, CHASSEUR DE TÊTES - 1980
CHASSE À MORT - 1981
UN JUSTICIER DANS LA VILLE 2 / DEATH WISH II - 1982
LE JUSTICIER DE MINUIT - 1983
L'ENFER DE LA VIOLENCE - 1984
LE JUSTICIER DE NEW YORK / DEATH WISH III - 1985
LA LOI DE MURPHY - 1986
ACT OF VENGEANCE (TV) - 1986
PROTECTION RAPPROCHÉE - 1987
LE JUSTICIER BRAQUE LES DEALERS / DEATH WISH IV - 1987
LE MESSAGER DE LA MORT - 1988
KINJITE : SUJET TABOU - 1989
INDIAN RUNNER - 1991
LE MESSAGER DE L'ESPOIR (TV) - 1991
LE LOUP DES MERS (TV) - 1993
DONATO, PÈRE ET FILLE (TV) - 1993
LE JUSTICIER : L'ULTIME COMBAT / DEATH WISH V - 1994
DE PÈRE EN FLICS / FAMILY OF COPS (TV) - 1995
LE JUSTICIER REPREND LES ARMES / DEATH WISH VI : LE JUSTICIER RÉGNERA ENCORE / LA REVEUR / BREAKER OF TASTER / FAMILY OF COPS II (TV) - 1997
FAMILY OF COPS III (TV) - 1999

IL ÉTAIT UNE FOIS AU MEXIQUE : DESPERADO 2

IL ÉTAIT UNE FOIS... QUE DALLE !

Pas besoin de montrer Robert Rodriguez en train de glander sur son plateau en jouant de la guitare ou en se faisant des parties de PS2 pour en tirer les conclusions qui s'imposent. Ses films parlent d'eux-mêmes. Entre deux **Spy Kids** à l'intelligence pré-spermatozoïdale, le voilà revenu à son premier héros, le Mariachi, qui joue plus de la pétoire que de la guitare, dans le but de lui offrir une dernière aventure en fanfare. Après que Tarantino lui ait mis en tête que sa saga du Desperado mélomane était le pendant mexicain de la trilogie des Dollars de Sergio Leone (trop bavard le Tarantino, parfois), voilà que Rodriguez se décide donc à citer le maestro italien à tout va. Comme prétexte scénaristique à peu près aussi tenu que celui du précédent opus, on retrouve le Mariachi (toujours Banderas), désormais veuf, au milieu d'une révolution qui frappe son pays. Celle-ci est orchestrée par un agent de la CIA cynique et corrompu (Johnny Depp, excellent) et un baron de la drogue (Willem Dafoe) qui souhaite renverser le régime de l'actuel président. On voit bien ici la volonté du cinéaste d'offrir un aspect plus épique à son film, de la même manière que **Le Bon, la brute et le truand** dépassait les ambitions de **Et pour quelques dollars de plus**. Pour cela, il recourt même au scope pour la première fois de sa carrière, à la caméra HD, mais aussi au contexte socio-politique cher à Leone. Le problème, c'est que **Desperado 2** reste un film de Rodriguez, donc un film mal branlé !

Tourné en 30 jours avec un matériel exigeant une précision chirurgicale, **Desperado 2** ne compte plus les plans qui chient dans le pâté, faute d'éclairage adéquat, les faux raccords dans l'axe et, par extension, les scènes d'action qui frisent l'amateurisme. On pense notamment à une poursuite en moto dont le filmage et les points de montage renvoient à ceux, pas fameux, d'**El Mariachi** au budget cent fois inférieur. Niveau plaisirs périphériques, on retrouve bien sûr la clique habituelle de bonnes trognes alambiquées (Danny Trejo, Cheech Marin) qui, cette fois, ne sont que de passage tandis que les nouveaux venus sont relégués au rang de faire valoir poussifs (Mickey Rourke en homme de main fielleux, avec chihuahua intégré, non merci...) quand ils ne sont pas tout simplement inexistants (Enrique Iglésias, tout est dit). Notons quelques belles idées bis mal exploitées (les yeux crevés de Depp, les rotules d'un malfrat désintégrées) et surtout, un contexte socio-politique absolument pas exploré (en guise de révolution, on a le droit à trois badauds pétés à la tequila dans une ruelle : épique !) trahissant le manque de travail d'un cinéaste pourtant présent sur tous les fronts (il signe le scénar, la musique, la photo et le montage). Et on veut nous faire passer ça pour du Sergio Leone ? Du Sergio Peone tu veux dire, oui !

Stéphane MOÏSSAKIS

ONCE UPON A TIME IN MEXICO. USA. 2001. RÉAL. SCÉN. DIR. PHOT. ET MUS. : ROBERT RODRIGUEZ. PROD. : ELIZABETH AVELLAN, CARLOS GALLARDO ET ROBERT RODRIGUEZ POUR TROUBLEMAKER STUDIOS/DIMENSION FILMS/COLUMBIA PICTURES. INT. : ANTONIO BANDERAS, JOHNNY DEPP, WILLEM DAFOE, SALMA HAYEK, RUBEN BLADES, MICKEY ROURKE, DANNY TREJO, ENRIQUE IGLESIAS, EVA MENDES... DUR. : 1H42. DIST. : GBVI. SORTIE LE 22 OCTOBRE 2003.

La nouvelle œuvre de Kojima.

PlayStation 2

Carrément magnifique !
Consoles MAX
Septembre 2003

Kojima explose les tripes de la PS2 pour un jeu pharaonique !
JeuxVidéo
Mai 2003

Ce jeu nous offre un spectacle sans précédent !
PSM2
Octobre 2003

ZONE OF THE ENDERS
THE 2nd RUNNER

Hot Line
08 92 68 16 15*
3615 KONAMI*

12+

www.konami-europe.com
www.konamistyle-europe.com

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.

	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	Cédric Delelée	Julien Dupuy	Damien Granger	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier
BAD BOYS II	0 La lie du film d'action. Bêtement violent, mis en scène avec les pieds. Beurk...							4 Irresponsable, immature et bordélique J'A-DO-RE !!!	
COWBOY BEBOP						5 Sans son léger problème de rythme, le film serait mieux que la série. C'est dire si c'est bien.	4 Bourré de références jouissives et plus intéressant qu'il n'y paraît.	3 Toujours plus agréable qu'une partouze chez Rougier.	5 C'est sans doute le film d'animation qui ressemble le plus à un film de cinéma. Excellent !
FREDDY CONTRE JASON	2 Un choc des titans trop gentil. Médiocre.	2 Titre mensonger + concept pas exploité + une bande de djeun's à la con = j'en veux pas !	4 Toutes les promesses ne sont pas tenues malgré quelques scènes d'anthologie.				3 Déçu. Mais on l'attendait tellement qu'on ne va pas non plus cracher dessus ! Surtout que Didier déchire...	1 15 ans de Developement Hell pour ça... Ça fait mal !	
HERO	3 C'est beau, dit-il en bâillant.		2 Qu'est-ce que c'est beau... qu'est-ce que je m'emmerde...	5 Un film réac à la gloire des puissants, mais d'une beauté visuelle rare.	6 Chaque image vibre d'une passion épique et romantique digne de Braveheart.	2 Ça a dû coûter très cher, et la lumière est drôlement jolie.	3 De jolies couleurs, de jolis combats, mais elle est où l'histoire ?	3 Du King Hu avec un balai dans le cul : faut arrêter de hurler au chef d'œuvre.	4 Narrativement très inférieur à L'Empereur et l'assassin. Mais visuellement, c'est imparable.
IDENTITY	5 Impeccable scénar, mise en scène au couteau et acteurs d'enfer. Une excellente surprise.	5 On frôle le 6 de justesse. LE film de la rentrée.	5 Le plus beau thriller de l'année. Et ce twist, bordel...		5 Deuxième petit classique pour James Mangold après Copland.		6 Un chef-d'œuvre instantané, à tous les niveaux.	5 Nerveux, méchant et doté d'un twist qui en a une grosse : que du bonheur !	5 Va falloir se remettre à surveiller les polars américains. Drôlement méchant.
IL ÉTAIT UNE FOIS AU MEXIQUE : DESPERADO II	3 Rodriguez a du talent mais pas vraiment d'originalité. Depp est vraiment bien.		1 Johnny Depp est excellent, le film est pathétique.					1 Rodriguez vient de finir sa trilogie des mollards, on l'applaudit !	
LA LIGUE DES GENTLEMEN EXTRAORDINAIRES	2 Énorme gâchis. Un film tout mou, mou, si mou...	2 Ça part dans tous les sens mais ça n'arrive nulle part. Vraiment dommage.	2 Le film choral foiré par excellence. Reste Jason Flemyng, impérial comme d'hab'.	1 Pour les décors et le fight final de Hyde. Le reste est une capilotade sans nom.		2 Un gâchis écœurant.		2 À croire que le film a été fait à l'époque où il se déroule !	2 Un film de personnages où ces derniers ne sont jamais mis en valeur.
MYSTIC RIVER	6 L'enfance meurtrie au cœur de la nouvelle merveille d'Eastwood. Peut-être son plus beau film.	6 Épuisant de noirceur, confondant de beauté : C'est ça vous essorer le cœur.		5 Une marche funèbre d'une intensité rare.			6 Impossible d'oublier une seule image de ce film riche en émotions. J'en suis encore tout retourné.	6 Un perpétuel viol de l'âme : traumatisant.	
PIRATES DES CARAÏBES	4 Johnny Depp hilarant en corsaire gay-branchos et des pirates-zombies à la Fog. Trop long néanmoins.	3 Trop long et pas très soigné, mais la légèreté du tout fait passer la pilule.	3 Trop long, trop répétitif : le film ne vaut que pour le boulot d'ILM. Le reste...	3 Con comme la lune, trop long et policé, mais par instants plutôt fun.	4 Raté mais sympa. Et si je ne mets pas 3, c'est bien parce que j'adore le swashbuckler !	3 Longuet et bâclé, mais fort sympathique. Un bon film de plage.	3 Deux longues heures d'ennui pour ce film où seuls Johnny Depp et les rares stx d'ILM sont à sauver.	1 Ouh la le sale film de fonctionnaire tout pourri... Allez va, pour Johnny Depp...	3 Tout est là pour bien démarrer une franchise à succès (restez pendant le générique).
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX LES DEUX TOURS	6 Meilleur que le premier. Trois heures de bonheur total.	6 La grâce, l'émotion, le tumulte... Un idéal de pur cinéma.	6 À en chialer tellement c'est beau. Peter Jackson est le maître du monde !	6 À quand un pèlerinage en Nouvelle-Zélande ?	6 Une sublime chanson de geste, un poème épique exaltant, un cadeau des Dieux.	5 Les mêmes scories que le premier épisode, noyées dans un film tout simplement énorme.	6 Y'a rien à ajouter.	6 Aussi éprouvant qu'un million de coups de boules !	6 J'ai pleuré... Deux fois !
SYMPATHY FOR MR VENGEANCE		3 Malgré quelques bonnes scènes, un « grand film qui pense » assez chiant.				6 Le rollercoaster des émotions, d'une inventivité totalement renversante.	5 Un film extrêmement dur, mais jamais gratuit. À voir sans se poser de questions.		4 La première heure (crescendo dramatique) est géniale. La suite anodine.
UNDERWORLD	3 Pour la bombe Kate Beckinsale. Sinon, y'en a marre des films où ils courent au ralenti.	0 Je n'oublierai jamais le regard noir de Julien Dupuy à la sortie de projection.	2 L'enfant bâtard de La Reine des damnés et du Loup-garou de Paris. Ça fait rêver.		1 Iron Maiden affronte Marylin Manson ! Pathétique...	1 Len Wiseman aime les mêmes choses que nous, mais pas pour les mêmes raisons.	5 Des vampires qui se bastonnent avec des loups-garous. Vous avez jamais eu envie de voir ça ?!?	0 Le parfait petit manuel du gothique pour les nuls.	4 Enfin un film gothique et grand public assumé. Ce n'est pas Dark City, mais c'est un bon substitut.
WILLARD	4 Un vrai film d'horreur à l'ancienne, très respectueux du genre et tellement meilleur que l'original.	4 Un thriller psychologique honnête et éminemment sympathique.	4 Crispin Glover est définitivement un très grand acteur à suivre de près.	5 Une pure série B tragi-comique. Crispin Glover était né pour ce rôle !	3 Un script qui manque d'audace. Restent Glover et une photo très réussie.	3 Un Crispin Glover show, qui manque de rigueur.	4 Un tout petit film, soit, mais sacrément bien emballé.		

« Putain, tu fais chier Martin ! Je t'avais dit de t'abonner. On serait pas obligé de faire le siège du buraliste chaque mois pour avoir notre Mad Movies... »

Choisissez la durée de votre abonnement

OFFRE DÉCOUVERTE 6 NUMÉROS
20 % D'ÉCONOMIE
SOIT 20 € AU LIEU DE 25,80 €
Je recevrai en cadeau 1 ancien numéro au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE FIDÉLITÉ 11 NUMÉROS
33 % D'ÉCONOMIE
SOIT 31 € AU LIEU DE 47,30 €
Je recevrai en cadeau 2 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE PASSION 22 NUMÉROS
45 % D'ÉCONOMIE
SOIT 52 € AU LIEU DE 94,60 €
Je recevrai en cadeau 3 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

❑ **Oui,** je m'abonne à **Mad Movies** et je choisis l'offre
❑ DÉCOUVERTE ❑ FIDÉLITÉ ❑ PASSION

Ci-joint mon règlement à l'ordre de CPF/Mad Movies par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés)
❑ carte bancaire

_ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _
Date d'expiration _ _ _ _ Mois/Année

Date/Signature obligatoire

Je choisis le(s) n° de **Mad Movies**
Je choisis le(s) n° d'**Impact**

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :
• Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
• Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :
6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

❑ «Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 Janvier 1978 vous disposez d'un droit d'acces et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

SAMEDI 15 NOVEMBRE 2003
SÉANCE DE DÉDICACE CHEZ TOYSTAR*

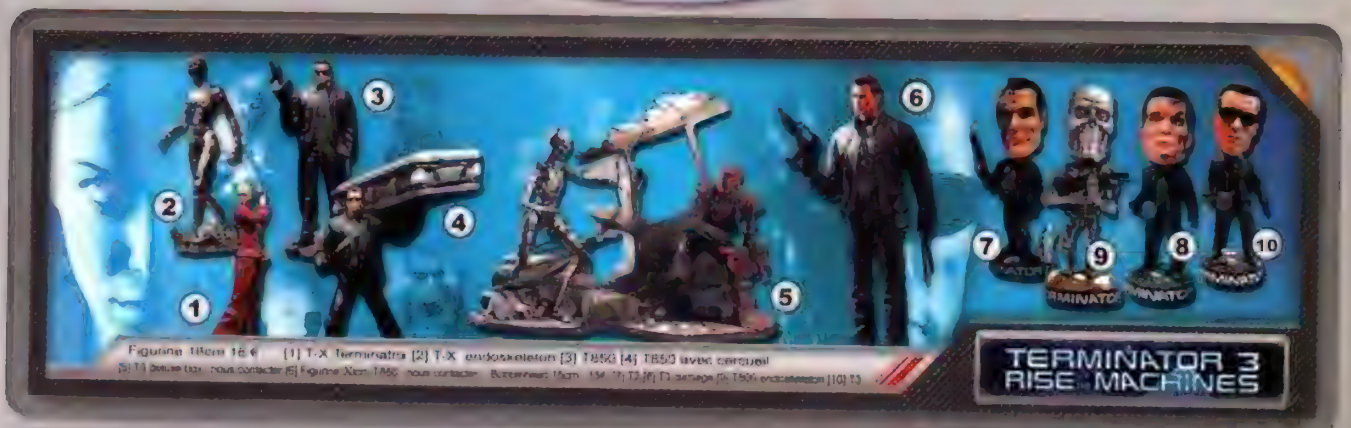
* Dédicaces payantes acteurs sous réserves. contactez-nous

Le plus grand magasin de produits dérivés de France
Ouvert du lundi au samedi de 10h à 19h
C. Cial 38,rue des Ormeaux 75020 Paris
À 400 mètres de la Place de la Nation
Accès Métro & RER : > M° Buzenval - Ligne 9
> M° Nation - Ligne 6 | Nation - RER A

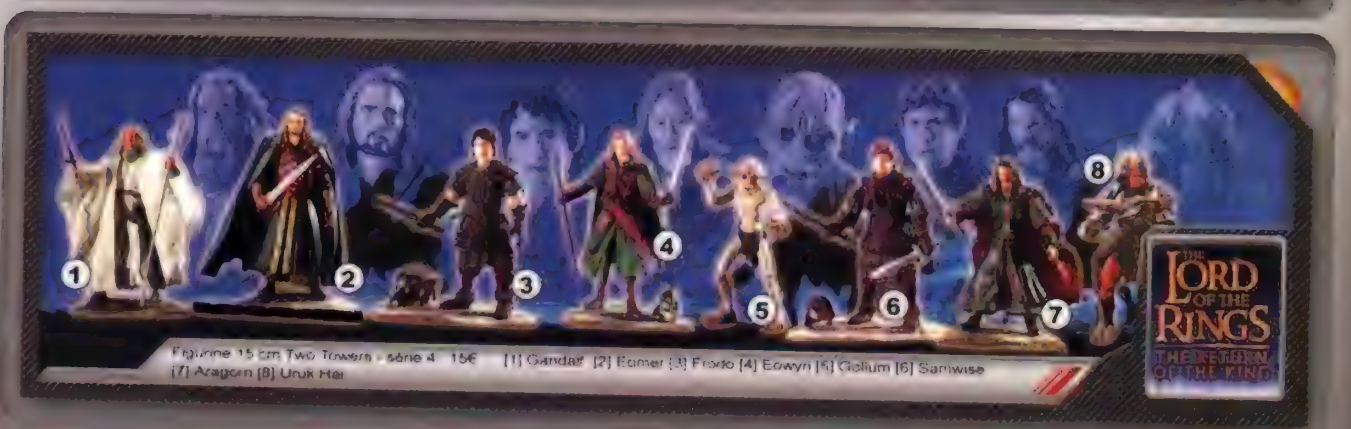
www.toystar.fr
Plus de 2000 références
Paiement sécurisé 24h|24 - 7j|7

01 43 72 06 66
Pour recevoir notre catalogue gratuit
se renseigner ou commander

TOYSTAR



Figurine 18cm 16 € [1] T-X Terminatrix [2] T-X endoskeleton [3] T850 [4] T850 lavec carquois
[5] T3 Deluxe (ex : nous contacter [6] Figurine Xbox T850 : nous contacter Buste resin 15cm 15€ [7] T3 [8] T3 damage [9] T800 endoskeleton [10] T3



Figurine 15 cm Two Towers - série 4 - 15€ [1] Gandalf [2] Eomer [3] Frodo [4] Eowyn [5] Gollum [6] Samwise
[7] Aragorn [8] Uruk Hai

Figurine 18 cm Matrix Reloaded - 18€
[1] Twin1 [2] Twin2 [3] Trinity [4] Neo [5] Morpheus

Figurine 18 cm Marvel Legends série 4- 15€
[1] The Punisher [2] Gambit [3] The Beast [4] Elektra

Frais de port 5€ - A partir de 50€ les frais de ports sont offerts

DESIGNATION	P.U.	QTE	TOTAL

SOUS TOTAL

FRAIS DE PORT

TOTAL A REGLER

NOM

PRENOM

ADRESSE

CODE POSTAL

VILLE

TELEPHONE

NUMERO C.B.

DATE VALIDITE CRYPT.

Toystar - C. Cial des Dromeaux 38, rue des Dromeaux 75020 Paris

Toystar vous livre en collection sous 3 à 5 semaines à réception de votre commande dans la limite des stocks disponibles dans votre pays de résidence.

Michael Myers qui n'arrête plus de ressusciter, Freddy et Jason qui se bastonnent dans un film qui cartonne en salles... Il n'en fallait pas plus pour légitimer le retour d'une autre des plus grandes figures du cinéma fantastique : Leatherface, toujours prêt à transformer son voisin en chili. La machette ? Obsolète. Les griffes ? Daté. L'idéal ? Un grand coup de tronçonneuse dans la gueule ! Faites chauffer le moteur !

THE TEXAS CHAINSAW MASSACRE
DE MARCUS NISPEL

GARÇON BOUCHER

« Si vous faites regarder **Massacre à la tronçonneuse** *à un gamin de six ans et à un adulte temporairement incapable de distinguer l'illusion des "choses réelles" – admettons par exemple que l'adulte ait pris une dose de L.S.D. deux heures avant le début du film – alors je vous parie que le gosse en fera des cauchemars pendant une bonne semaine. L'adulte, lui, risque de passer un an dans une cellule capitonnée où l'on ne lui donnera que des crayons de couleurs pour écrire à sa famille. »* Voilà comment Stephen King aime à définir le classique de l'horreur de Tobe Hooper, qui, près de 30 ans plus tard, fait de nouveau parler de lui à travers un remake produit par Michael Bay. Rapide retour en arrière sur l'un des plus gros électrochocs cinématographiques de l'histoire.

« LES FILMS QUE VOUS NE VERREZ JAMAIS À LA TÉLÉVISION »

Aujourd'hui encore, **Massacre à la tronçonneuse** reste dans l'inconscient collectif comme l'un des films les plus gore de la création, si ce n'est LE plus gore. Tourné en 1974, en 16 mm cradingue et pour moins de 300 000 dollars, cet authentique film de garage narrant les déboires d'une bande de hippies traquée par une famille de cannibales texans, doit plus sa réputation sulfureuse à un titre sans équivoque qu'à une violence démonstrative, remplacée ici par une atmosphère poisseuse et étouffante. Présenté dans l'effervescence du festival de Cannes cuvée 75, le premier film de Tobe Hooper est ensuite récompensé par le prix de la critique à Avoriaz, mais se voit interdit d'exploitation en salles par tous les ministres de l'ère giscardienne, pour qui le film n'était que « *succession de longues scènes de terreur pure, dont l'intensité et la dureté atteignent l'insoutenable* » et dont « *chaque scène apporte sa charge de violence insensée, puisque produite par des moyens simples et quotidiens qui renforcent sa crédibilité* ».

Il faudra attendre 1982 et l'arrivée des socialistes au pouvoir pour enfin découvrir l'indicible, le mythe **Massacre à la tronçonneuse**. Et donc de constater à quel point le film n'est en rien le monument d'ultra violence qu'il était censé être. Pour voir une tronçonneuse découper une tête horizontalement dans une gerbe de sang, il faudra attendre l'année 1986. Toujours signé Tobe Hooper, **Massacre à la tronçonneuse 2** comble de joie les avides de gore aigris par le premier opus avec un film « faster and louder » aux débordements grand-guignolesques restés depuis dans les annales. Suivront **Leatherface** en 1990, aimable série B réalisée par Jeff Burr, où l'inconnu d'alors Viggo Mortensen terrorisait un jeune couple avant de finir méchamment empalé sur une herse, et **Texas Chainsaw**, étrange relecture bancale de l'œuvre d'origine, réalisé en 1994 par un Kim Henkel (scénariste du film de Hooper) rongé par la mégalomanie et la soif de reconnaissance.

Envisagé en 1999 pour le vingt-cinquième anniversaire du film, le projet-remake **TX 25**, que devait réaliser Tobe Hooper, ne verra jamais le jour, forçant le texan barbu à se cantonner à la série Z et Leatherface à prolonger son hibernation. Jusqu'au jour où...

LA BLAGUE DE L'ANNÉE

Lorsqu'elle est apparue sur Internet l'année dernière, cette fameuse blague de l'année n'a pas fait rire grand monde : Michael Bay s'apprête à réaliser un remake de **Massacre à la tronçonneuse**. Le choc. Michael Bay. Le réalisateur de **Bad Boys**, où le soleil californien prenait la pose alors que celui du Texas putréfiait les charognes. Bref, l'antithèse du film de Hooper. Le réalisateur de **Pearl Harbor**, un loukoum pelliculé qui bombait le torse devant le drapeau pendant que Chop-top, vétéran du Viêt-Nam, se grattait sa plaque crânienne en acier tout en maudissant sa patrie dans **Massacre à la tronçonneuse**

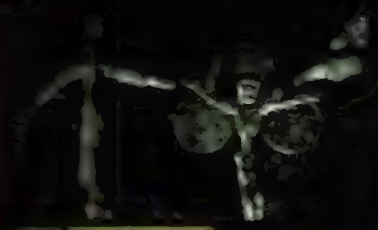
2. Rapidement, la présence de Michael Bay aux manettes de ce remake apparaît comme l'une des plus grosses erreurs de casting du nouveau millénaire. On essaye vainement de se détendre en extrapolant sur le résultat, en imaginant des bimbos siliconées en train de tirer au lance-roquettes sur un Leatherface interprété par un Ben Affleck au brushing impeccable mais rien n'y fait : l'offense suprême semble être consommée. **The Texas Chainsaw Massacre**, le remake : une comédie ? Une option qui ne déplait pas à Tobe Hooper : « *Lorsque mon film est sorti, il a provoqué un tel choc qu'il a fallu bien des années pour que le public comprenne enfin qu'il ne s'agissait que d'une comédie, que* **Massacre à la tronçonneuse** *était un film comique teinté d'humour noir. Le coup du grand-père qui n'arrive pas à assommer Marilyn Burns avec son marteau, franchement, ce n'est pas à mourir de rire ? Si ce nouveau remake emprunte cette voie-là, le résultat pourrait être très intéressant. De toute façon, ce film ne pourra être que meilleur que le quatrième épisode, où j'attends toujours qu'on m'explique la fin.* »

Petite lueur d'espoir : Michael Bay décide finalement de rester producteur exécutif et de confier son fauteuil de réalisateur au jeune Marcus Nispel, qui avait effectué son entrée fracassante dans le milieu du cinéma en se faisant sortir du plateau de **La Fin des temps**. D'origine allemande, Marcus Nispel fait ses armes dans le clip, remporte un MTV Award pour celui de George Michael en 1993 (« Killer, papa was a rolling stone ») et se fait un nom en dirigeant la mythique « vidéo croissant » des incontournables Faith No More. Passer au long-métrage avec le remake d'un classique du film d'horreur est un gage de confiance que le jeune réalisateur compte honorer : « *Ce remake est une chance pour moi. Comme beaucoup de personnes, j'ai un respect immense pour le film de Tobe Hooper. On a rarement fait plus oppressant que* **Massacre à la tronçonneuse**. *Je ne dis pas ici que je vais supplanter le travail de Hooper. Mais je veux m'en rapprocher au maximum, avec l'apport des nouvelles technologies. Mon* **The Texas Chainsaw Massacre** *sera, je l'espère, aussi étouffant que l'original mais aussi beaucoup plus violent à l'écran.* »

Une nouvelle version plutôt orientée gore à l'évidence, histoire de ne pas s'embourber dans de lourds problèmes, comme Paul Schrader par exemple, récemment viré de la post-production de **L'Exorciste IV** pour avoir refusé d'ajouter des effets spéciaux sanglants dans son film.

Une nouvelle version scénarisée par un autre nouveau venu : Scott Kosar. Ce diplômé de l'USC Film School rédige ici son premier script pour le cinéma. L'avenir nous dira s'il a réussi à faire du neuf avec du vieux, tout en évitant l'écueil du remake obsolète façon Gus Van Sant et sa photocopie de **Psychose**. Mais Kosar semble avoir fait ses preuves avec ce premier essai : il vient de finir **The Machinist** (prévu pour Christian Bale et Jennifer Jason Leigh) et se voit confier l'écriture de **Salem** pour le compte de la Columbia.

Épaulé par la New Line, Michael Bay balance pas moins de 15 millions de dollars dans ce premier film, qui aura l'insigne honneur d'être éclairé par Daniel Pearl, déjà directeur de la photo sur le film de Hooper. Reste plus qu'à boucler le casting et à trouver un interprète au véritable héros de l'histoire, l'effroyable Leatherface…



LA SCIE, C'EST MA FAMILLE !

Le coup d'envoi est donné le 22 juillet 2002 près d'Austin, au Texas. Sous l'œil attentif de la caméra de Nispel, Jessica Biel (**Les Lois de l'attraction** et bientôt dans **Blade Trinity**, le 3e opus des aventures du vampire black) endosse la défroque d'Erin Hardesty (alors que le personnage joué par Marilyn Burns dans l'original s'appelait Sally Hardesty), seule future survivante d'une bande de jeunes composée d'acteurs presque inconnus (Eric Balfour, vu dans la série ***Six Feet Under***, et Jonathan Tucker, vu dans **Virgin Suicides**) et de la charmante Erica Leerhsen (la sorcière à oilpé dans **Blair Witch 2**). Partis pour Mexico afin d'acheter de la drogue, Erin Hardesty et ses amis ne tardent pas à faire connaissance avec Leatherface et sa famille de dégénérés mentaux, planqués dans un coin perdu du Texas. Un Leatherface au nouveau look impressionnant, joué par le colosse Andrew Bryniarski (Zanghief dans **Streetfighter**… le Van Damme hein, pas le Sonny Chiba !), bien décidé à faire oublier Gunnar Hansen, Bill Johnson, R. A. Mihailoff et Robert Jacks, interprètes respectifs du boucher au masque de peau morte dans les quatre premiers épisodes. Après le puceau amoureux de **Massacre à la tronçonneuse 2**, le bûcheron aux cheveux longs de **Leatherface** et le travelo hystérique et peureux de **Texas Chainsaw**, le Leatherface nouvelle cuvée semble bien parti pour redevenir le psychopathe terrifiant qu'il était à l'origine. À voir maintenant si les débordements de tripailles promis par Marcus Nispel et orchestrés par Rocky Gehr (déjà responsable des quelques effets gore de **Pearl Harbor**) ne viendront pas nuire à la crédibilité d'un personnage dont la seule évocation physique suffit à impressionner. Et tout en sachant que Nispel et Kosar ont pris quelques libertés par rapport au matériau d'origine, on est en droit d'être pour l'instant dans l'expectative quant à la bonne tenue du projet.

Ci-dessus, de gauche à droite : Erin Hardesty (Jessica Biel), Andy (Mike Vogel), Pepper (Erica Leerhsen), Morgan (Jonathan Tucker) et Kemper (Eric Balfour), cinq jeunes partis pour une virée qui va tourner au cauchemar suite à leur rencontre avec une auto-stoppeuse énigmatique.

En Haut : Henrietta Sawyer (Heather Kafka), nouveau membre de la famille des texans dégénérés.

INNOVATIONS… RÉVÉLATIONS

Prévue initialement pour le 16 janvier 2004, la sortie de **The Texas Chainsaw Massacre** est rapidement avancée par la New

Line et Michael Bay pour Halloween puis pour le 17 octobre prochain, afin d'être en avance sur la concurrence. Invisible pour le moment, le film de Nispel s'est récemment dévoilé quelque peu dans une bande-annonce, prometteuse pour certains, inquiétante pour d'autres et ce, pour les mêmes raisons. Alors qu'on s'attendait à une photo crade et granuleuse, Daniel Pearl semble avoir opté pour des tons oscillant entre l'ocre et le sépia, un parti pris esthétique donnant une couleur terreuse à des images trop orientées « néo-slasher » pour convaincre aujourd'hui. Ayant annoncé de vive voix que la rock-star Marilyn Manson allait s'occuper de la bande originale, voire même de l'intégralité du traitement sonore du film, on était en droit d'écouter un échantillon plutôt que de se taper un morceau pop atmosphérique planant ponctué des crépitements de flashes, caractéristiques du film de Hooper. Assez déroutant sur un plan strictement formel, les premières images de ce remake tendent à prouver que l'intérêt, et donc la légitimation du film, est ailleurs et serait à mettre au compte de Scott Kosar. L'innovation la plus flagrante concerne le patriarche de la famille tronçonneuse. Flétri et décati dans le premier épisode puis momifié par la suite, il retrouve ici une seconde jeunesse. Toujours cloué sur un fauteuil roulant, il semble participer activement à la traque de ces petits capitalistes bien gras perdus dans son antre. À noter, toujours au rayon paraplégique, que le frère de l'héroïne marche désormais sur ses deux pieds. Autre personnage clé du film de Hooper, l'auto-stoppeur (Edwin Neal) change de sexe et se voit donc interprété par une femme. De plus, Leatherface devrait être appelé par les membres de sa famille par son vrai nom (Bubba Sawyer) et secondé par Jedidiah Sawyer, un gamin (comme dans le troisième épisode) joué par la nouvelle mini-star montante David Dorfman (l'inquiétant mioche du **Cercle** de Verbinski). Pour finir, il serait question que le mythique Gunnar Hansen fasse un caméo dans le rôle du camionneur qui vient sauver Erin à la fin du film et que John Henry Faulk (le narrateur du premier épisode) reprenne du service. Il ne reste plus qu'à patienter jusqu'à la fin de l'année pour voir si Marcus Nispel et Michael Bay ont réussi leur pari. Laissons le mot de la fin à Jessica Biel, convaincue que le film sera une réussite : « *Nous avons travaillé très dur pour que ce film soit réaliste. Nous voulions que le public imagine que ce que l'on voit à l'écran puisse arriver à chacun. En ce qui concerne le gore, vous verrez, il y en a quand même pas mal. Tout ce qui faisait la force du film de Tobe Hooper était ce côté documentaire, comme si quelqu'un avait tout filmé au caméscope. Nous avons bien sûr beaucoup plus d'argent et de moyens technologiques qu'à l'époque, mais le résultat va être terrifiant.* » Personnellement, on ne demande que ça.

Ci-dessus : La décoration intérieure selon la famille Sawyer : des animaux dépecés, des poupées démembrées et des cadavres humains en guise de papier peint et de tableaux !

Alexandre BUSTILLO

PREVIEW ● SORTIE JANVIER 2004

MAY
DE LUCKY MCKEE

À LA VIE, À LA MORT

Il était une fois l'histoire de May, une jeune fille seule et rejetée de tous, avec pour unique amie une poupée de porcelaine. Jusqu'au jour où elle décide de créer de toutes pièces le confident parfait... au sens propre du terme. Un film qui s'annonce mélancolique, poétique, dérangeant et furieusement gore. Préparez-vous à la rencontre de votre vie.

Ci-contre, de haut en bas : Terriblement seule et à la recherche du parfait amour, la jeune May Canady (Angela Bettis) se fait belle et succombe aux avances de son amie Polly (Anna Faris), une lesbienne nymphomane, qui finit par la délaisser pour une bimbo siliconée. Résultat, May pète littéralement les plombs !

Ci-dessus, de haut en bas : Seule véritable amie de May, la poupée de porcelaine que sa mère lui a offert lorsqu'elle était enfant. Un jouet qui va lui donner l'idée de se construire le compagnon idéal. Littéralement !

« C'est un film d'amour et de mort, un film sur la quête de la perfection, sur la déception aussi, celle que nous procure notre entourage quotidiennement. » Voilà comment en une seule phrase, Lucky McKee résume **May**, dont la sortie en salles est enfin prévue en France pour le début de l'année prochaine. Non, **May** n'ira pas rejoindre **Ginger Snaps** (la honte d'être passé à côté d'un tel film) et **House of 1000 Corpses** (prévu lui aussi directement à la location, le film de Rob Zombie n'est pas très réussi certes, mais l'est beaucoup plus que des bouses comme **Le Peuple des ténèbres** et **Terreurpointcom**) dans le régiment des bons films appelés à croupir dans la plus grande indifférence générale sur les étagères de nos vidéos-clubs. Non, **May** ne sera pas sacrifié à une vulgaire sortie technique, comme ce fut le cas pour **Abîmes**. **May** mérite tous les honneurs et ne sera pas victime de cette injustice dégueulasse qui est de disséquer et d'analyser la carrière d'un film au sacro-saint box-office ricain plutôt que de s'apercevoir de son évidente qualité intrinsèque. **May** vaut de l'or. Tous ceux qu'ils l'ont vu vous le diront, vous le confirmeront. Bête de festivals, de Sitges (prix du meilleur scénario, prix de la meilleure actrice) à Gérardmer (prix Première du public) en passant par Sundance (tout le monde applaudit les comédiens) et le marché du film de Cannes, **May** s'est rapidement taillé une réputation sulfureuse, énormément due à un bouche à oreille proche de l'hystérie. Un véritable phénomène. Tout le monde succombe à ce film vénéneux et bouleversant, emprunt d'une noirceur nihiliste belle à en crever et de plus en plus rare dans une production actuelle beaucoup trop standardisée. Sorti il y a plus d'une année et demie aux États-Unis, **May** s'apprête à conquérir la France. À vous conquérir. Préparez-vous au choc. Préparez-vous à prendre en pleine gueule ce qui sera assurément l'un des plus beaux films de l'année prochaine. Et si votre corps n'est toujours pas rongé par l'attente après ces quelques lignes, dites-vous que ce sentiment n'est que provisoire. May vous aime et vous allez l'aimer à votre tour. Et c'est la bave aux lèvres que vous allez vous ruer en salles.

Mais qui est donc cette mystérieuse May qui fait couler tant d'encre en déchaînant les passions ? Et bien May est une fille. Une fille bien seule…

FAIS CE QU'IL TE PLAÎT…

L'histoire de May Canady n'a rien d'un conte de fée. Complexée par un strabisme depuis sa plus tendre enfance et surprotégée par sa mère, elle est la risée de tous ses camarades de classe et ne trouve refuge et compassion qu'auprès d'une seule personne : Suzy. Problème : Suzy n'est qu'une vulgaire poupée de porcelaine que sa mère lui a offerte. Inadaptée socialement, May accuse sa poupée de tous ses malheurs et décide de quitter le foyer protecteur pour Los Angeles, dans l'espoir de décrocher un job mais surtout dans celui d'y trouver l'essentiel : l'amour.

Le job, elle le trouve rapidement : un poste d'assistanat dans un cabinet vétérinaire. Ce n'est pas encore Hollywood, mais cela lui permet de rencontrer Adam, un jeune mécano féru de films d'horreurs. Mais rien ne se passe comme prévu, leur premier rendez-vous est un fiasco et plonge May dans une insondable mélancolie. Elle se laisse alors courtiser par Polly, lesbienne enflammée et nymphomane, pour un résultat aussi catastrophique. Déçue, de plus en plus frustrée, de plus en plus incontrôlable, May plonge dans la folie et l'horreur en décidant de créer de toutes pièces l'ami parfait, en prélevant les matières premières sur son entourage…

Une histoire simple, une histoire forte. L'ingrédient principal pour réussir un film. Le réalisateur Lucky McKee l'a bien compris. Originaire de Caroline du Nord, il étudie le cinéma à la prestigieuse USC avant de faire ses premières armes derrière une caméra il y a trois ans en co-réalisant (avec Chris Sivertson) **All Cheerleaders Die**, aimable petite série Z, quasi-invisible aujourd'hui. **May** est son vrai baptême du feu, sa première véritable occasion de se faire un nom. Pour y parvenir, le bonhomme ne laisse rien au hasard et s'attèle lui-même à l'écriture du scénario. Un scénario à forte consonance autobiographique : *« Oui, il est indéniable que* **May** *a un côté autobiographique. J'étais moi-même un enfant très solitaire. Je vivais à la campagne, dans un trou paumé. Je jouais seul, je dessinais seul, j'étudiais seul et j'étais aussi atteint d'un léger strabisme. On peut dire que j'étais réellement inadapté socialement à cette époque. C'est l'Université qui m'a sauvé, mes études de cinéma. Quand je suis arrivé en Californie du Sud pour étudier, j'ai rencontré des gens passionnés comme moi, passionnés par le cinéma, par l'art en général. Mais cette délivrance était pour moi à double tranchant. Plus je fréquentais ces gens, plus j'éprouvais des regrets. Je les imaginais meilleurs, améliorés puis fusionnés en une seule personne parfaite. L'histoire de* **May** *est directement issue de cette réflexion. Sauf que dans le film, elle découpe carrément tous ses potes ! »*. Un film exutoire, magnifiée par son actrice principale : Angela Bettis.

À TOUS MES AMIS…

« May n'aurait pas pu être un homme. Prendre une femme est beaucoup plus fascinant, plus dérangeant dans un contexte cinématographique très masculin. Je trouve les femmes beaucoup plus douées que les hommes lorsqu'il s'agit d'exprimer des émotions très puissantes, très profondes. De plus, ça brouille un peu les pistes et le parallèle avec moi est moins évident. En revanche, lorsque j'écrivais le scénario, je n'avais pas d'actrice particulière en tête. » Très exigeant lors de castings qui ne débouchent sur rien, Lucky McKee commence à sérieusement déprimer. Jusqu'au jour où sa directrice de casting, conquise par le scénario, contacte Angela Bettis. Ils se rencontrent, elle est amoureuse du script et lui a enfin trouvé son héroïne. Très maigre et plutôt pâlotte, Angela Bettis n'a rien des critères habituels de beautés. Pourtant, cette actrice de 28 ans arrive à se faire remarquer dans le nanar **L'Élue**, en jouant le rôle de la sœur de Kim Basinger. Étrange silhouette déglinguée et diaphane, Angela Bettis intrigue et effraie à la fois, se taille la part du lion et bouffe littéralement ses partenaires à l'écran. Son physique à part lui per-

mettra de décrocher le rôle-titre dans la série télé ***Carrie*** (toujours inédite en France), nouvelle adaptation d'un classique du King, à la thématique très proche de **May**. **May**, justement. Une occasion en or, le rôle d'une vie. L'ayant senti, Angela Bettis s'investit au maximum dans le projet : « *C'est un rôle magnifique, un rôle très complexe. J'en ai beaucoup parlé avec Lucky McKee. Il était ma première inspiration. Ce personnage de May, c'est lui. C'est toute une partie de sa personnalité, depuis son enfance. Je l'ai beaucoup étudiée, observée, pour comprendre ses réactions avec son entourage, afin de les anticiper pour entrer entièrement dans la peau de May, afin de donner une âme à ce personnage, l'âme qu'elle méritait.* ». Et pour ne pas s'écarter de cette ligne directrice réaliste, McKee n'hésite pas à devenir cruel avec ses comédiens, dans un souci permanent d'authenticité. « *Le tournage était dur... Vraiment très dur, très éprouvant moralement. Mais ce n'était finalement rien d'autre qu'un mauvais moment à passer... Cependant, je ne cache pas avoir fait la fête avec une bonne partie de l'équipe, surtout avec mes compagnons de jeux.* »

Appelés à être sacrifié sur l'autel de l'amitié éternelle, ces « compagnons de jeux » sont interprétés par une belle brochette d'acteurs prometteurs. Jeremy Sisto (excellent dans **Détour mortel**) endosse le bleu de travail d'Adam, James Duvall (**Doom Generation**) celui de Blank, le punk de service et Anna Faris (la délicieuse gogol de **Scary Movie 1** et **2**) les jupons de Polly, la petite allumeuse. Du beau monde, prêt à fusionner pour le plus grand plaisir de May.

DE L'AMOUR ET DU SANG

Ce qui n'aurait pu qu'être une bluette fadasse chez un autre devient un conte noir et vénéneux chez McKee. Cruel, le réalisateur l'est peut-être avec ses comédiens mais sûrement moins qu'avec leurs personnages. Après une ouverture choc (l'héroïne hurle devant sa glace, l'œil pissant le sang), **May** dérive crescendo vers l'horreur absolue (à la manière de **Jeepers Creepers**), le gore craspec et nauséeux, bien loin des standards javellisés et faussement répugnant façon Dark Castle (**13 fantômes** et **Le Vaisseau de l'angoisse** tout particulièrement). Chats disséqués, peaux découpées au scalpel, énucléation aux ciseaux, cadavres découpés et éparpillés... Un palmarès impressionnant pour un film définitivement sans concessions. « *Le gore était essentiel pour* **May**. *Il ne faut pas en abuser, c'est vrai, mais lorsqu'il est justifié, il ne faut pas se priver. Les spectateurs qui seront dégoûtés par ce qui se passe à l'écran seront des spectateurs acquis à mon film. Ils se sont attachés à May, ils ne veulent pas voir l'insoutenable vérité en face. Ils ne peuvent pas imaginer un seul instant que cette jeune fille pour qui ils avaient de l'affection se transforme en monstre. Cependant, il n'y a pas de gore, ou très peu, dans la première heure du film, mais l'horreur finale vient compenser cette absence.* **May** *est aussi empreint d'un humour très noir. La plupart de mes films cultes sont sur ce modèle.* **Carrie** *par exemple,* **Sœurs de sang** *aussi et même* **Taxi Driver**. » De prestigieuses références auxquelles viennent s'ajouter les incontestables influences de James Whale (**La Fiancée de Frankenstein**), de Brian Yuzna (**Re-Animator II**), de Cronenberg, d'Hitchcock, d'Argento et de Fulci. Tout comme **Ginger Snaps**, avec qui May entretient d'étroites similitudes, surtout au niveau du traitement de la féminité, de la période post-adolescente. McKee s'explique : « *Il m'est primordial de reconnaître mes influences, je ne peux pas les nier. Tout le monde en a. Mon film n'aurait pas été ainsi sans tous ces réalisateurs. Et mes influences ne se résument pas seulement qu'au cinéma. Le scénariste Dardano Sachetti m'a beaucoup influencé, des peintures de Raphaël m'ont inspiré, des photographies de Julia Margaret Cameron m'ont guidé, la romancière Mary Shelley m'a montré le chemin.* ».

Aujourd'hui, Lucky McKee est plus serein, a fait la paix avec son passé grâce à ce film et peut regarder l'avenir en toute confiance. Et l'avenir a plutôt belle gueule pour le coincé bigleux de Caroline du Nord. Ayant tout juste fini de jouer le rôle du tueur dans le remake de **Tool Box Murders** que prépare Tobe Hooper, McKee vient d'enchaîner sur son deuxième long-métrage (depuis le 16 septembre) avec **The Woods** (à ne pas confondre avec le projet homonyme de Shyamalan), l'aventure de jeunes pensionnaires d'une école privée se perdant dans les bois, dans les années 60. Quant à Angela Bettis, elle a tout simplement repris un peu de rabe de McKee en venant jouer les victimes dans le même **Tool Box Murders**. Pour un jour, pour toujours...

Alexandre BUSTILLO

Photos, © 2003 Lions Gate Films.

Ci-dessus :
Devenue complètement psychopathe, May commence son jeu de massacre. Âmes sensibles, s'abstenir !

Ci-contre :
May Canady au naturel : le visage cadavérique et le tein blafard. On la croirait revenue d'entre les morts...

Prochainement à l'honneur d'un Blueberry par Jan Kounen, Mœbius, alias Jean Giraud, supervise parallèlement un film d'animation qui porte son pseudonyme, THRU THE MŒBIUS STRIP, voyage sur une planète hérissée de champignons hauts de plusieurs centaines de mètres et habitée par des géants bleus...

Mœbius, alias Jean Giraud, et le cinéma, c'est déjà une longue histoire. Elle remonte à la tentative d'un **Dune** par Alejandro Jodorowsky à la fin des années 70. Puis sont venus la conception de décors, storyboards, costumes et divers accessoires pour **Alien**, **Tron**, **Blade Runner**, **Les Maîtres de l'univers**, **Willow**, **Abyss**, **Le Cinquième élément**... Et encore les scénarios des **Maîtres du temps** et d'un **Little Nemo** japonais de 1992 sur lequel bossent aussi à différents stades de développements Ray Bradbury et Chris Columbus. Le début des années 2000 marque un réel engouement du cinéma et de la télévision pour les mondes plus ou moins imaginaires de Mœbius. Jan Kounen s'empare de son Lieutenant Blueberry à l'occasion d'un western annoncé très « shamanique », tandis que l'artiste réalise lui-même la série TV d'animation ***Arzak Rhapsody***, mystérieusement disparue dans les limbes, bien qu'elle soit prête depuis un an. Parallèlement se développe un projet lourd à porter, une production entre les États-Unis et Hong Kong, **Thru the Mœbius Strip**. Mœbius, non pas pour Jean Giraud, mais pour le ruban de Mœbius, figure mathématique au diapason musical du *Boléro* de Ravel. Lorsqu'on s'y engage, c'est pour éternellement emprunter la même autoroute plane... *En vérité, l'idée de Mœbius dans le titre revient au producteur Raymond Nesh* – intervient Mœbius Jean Giraud en personne – *Il pensait que ce serait accrocheur. J'ai émis quelques réserves. Puis, j'ai pensé que, tant qu'à employer Mœbius, autant que ce soit pour le ruban de Mœbius, qui renvoie à l'espace, à une autre dimension. Des thèmes récurrents dans la science-fiction, y compris celle que je lisais à 16 ou 17 ans et qui m'a justement poussé à prendre le pseudonyme de Mœbius.* Ce qui s'appelle rendre à César ce qui appartient à César.

HALLUCINOGÈNE

THRU THE MŒBIUS STRIP

DE FRANK FOSTER

DES HAUTS ET DES BAS

Thru the Mœbius Strip tombe à un moment où le cinéma d'animation en images de synthèse connaît des fortunes diverses. Si les productions Pixar diffusées par Disney (**Toy Story**, **1001 pattes**, **Monstres & Cie**), le **Dinosaure** de Disney et le tandem **Shrek**/**Fourmiz** de DreamWorks tirent commercialement leur épingle du jeu, le très ambitieux **Final Fantasy** peine à rentrer dans ses frais. Quant au français **Kaena**, après une production aussi longue que semée d'obstacles, il connaît une carrière calamiteuse. Paysage contrasté donc, plus propice à de gros cartoons délirants qu'aux fresques fantastiques ou de science-fiction.

Dans le créneau, le projet **Thru the Mœbius Strip** fait un peu office de pionnier en dépit de son arrivée tardive sur le marché. Sa genèse remonte en 1981, à **Tron**, sur lequel Mœbius officie comme concepteur graphique. Quand celui-ci évoque avec le producteur Arne Wong une association pour ce qui sera plus tard taxé de « *croisement entre* **Le Seigneur des anneaux** *et* **Le Cinquième élément** », à savoir un mélange de science-fiction et d'héroïc fantasy. Les deux hommes voient grand. Trop grand même pour qu'une entreprise pareille, même en fiction d'animation, voit immédiatement le jour. C'est presque le cas au début des années 90 pour ce qui aurait pu être le premier long-métrage en images de synthèse de l'histoire du cinéma, **Starwatcher**, que Mœbius imagine d'après sa bande dessinée *Le Garage hermétique*. Mais la faillite de la production laisse le projet inachevé, réduit à quelques beaux tableaux numériques de vols de gros oiseaux extraterrestres chevauchés par des guerriers armés.

En fait, **Starwatcher**, ce n'est pas **Thru the Mœbius Strip**, même si ça y ressemble. À la même époque, un autre projet de l'artiste se casse la figure. Association directe de Mœbius et de Arne Wong, il s'agit de **Internal Transfert**, qui ne s'émancipe pas au-delà du simple story-board.

BIENVENUE SUR RAPHICAA

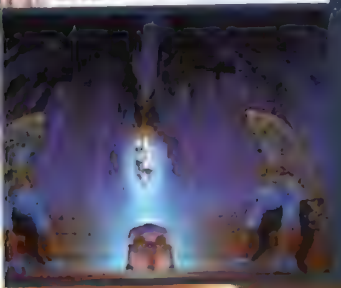
Que raconte **Thru the Mœbius Strip** ? Une histoire de science-fiction certes, mais dont l'aspect conte évoque également *Le Magicien d'Oz*, *Jack et le haricot magique* et *Little Nemo*. L'aventure fantastique de Jac Weir, un gamin de 14 ans qui, 7 ans plus tôt, voit son père disparaître, au-delà du dôme d'une ferme spatiale. Mort ? Plutôt évaporé dans un autre monde. Sur Raphicaa, une planète située à 27 années lumière de la Terre et sur laquelle Simon Weir arrive par l'intermédiaire d'une invention de son cru, une sorte de porte ouverte sur d'autres mondes, capable de compresser et de dilater l'espace et le temps. Une petite erreur de manipulation et le scientifique passe de la Terre à Raphicaa sans espoir immédiat de retour. En dépit d'une si longue absence, son fils Jac refuse cependant de se résigner à sa mort. À son tour, il empruntera la fameuse porte sur les étoiles après que son père l'ait contacté. Dans l'autre monde, il se lie d'amitié avec l'alien Ragis, géant bleu parmi les géants bleus, prince héritier, orphelin et sommité en philosophie, arts martiaux et science. Et le tandem d'affronter le grand méchant de service, le Roi Tor, assassin de son propre frère, le père de Ragis, dans le but de le chasser du trône et de plier toute la planète à sa volonté. « *Le roi Tor tient à la fois de Dark Vador, du personnage de Gary Oldman dans* **Léon** *et de Scarr dans* **Le Roi Lion** », précise la plaquette de présentation de Thru the Mœbius Strip. « *Du premier, il possède l'incroyable puissance et la volonté. Du second, un sens de l'humour morbide, et du troisième, le mental.* » Un vilain qui possède visiblement toutes les bonnes caractéristiques de l'emploi, quoi que Mœbius tient à éviter toute surcharge outrancièrement manichéenne.

SAVOIR-FAIRE

« *Tandis que le scénariste voyait Tor tout d'un bloc, vilain à 100 %, Mœbius envisageait un personnage plus mesuré.* » explique le réalisateur Frank Foster. « *Il tenait évidemment à qu'il demeure méchant, mais à ce que le spectateur sache pourquoi il en est arrivé là.* » Un zeste de sensibilité européenne dans la psychologie de protagonistes confiés aux bons soins de Jim Cox, scénariste formé à l'animation traditionnelle. Officiellement, sur son curriculum vitae : **Bernard et Bianca au pays des kangourous**, **Les Aventures de Zak et Crysta dans la forêt de FernGully** et **Oliver & Cie**. Des gamineries, quoi. « *Si nous avons engagé Jim Cox, c'est parce qu'il apporte une discipline hollywoodienne à la narration. Aussi immense que soit le talent de Mœbius, il ne structure pas un récit de la même manière. Son imaginaire pétille à travers des images incroyables, il se passe toujours quelque chose dans ses récits, mais ceux-ci ne se répartissent pas en chapitres comme un scénario de cinéma le nécessite.* » En clair, entre les lignes, Frank Foster souligne que Jim Cox possède le coup de main pour rendre abordable par le plus grand nombre une quête qui ne l'est guère dans un premier temps. Et en exploiter toutes les multiples ressources. C'est-à-dire un site aussi fastueux qu'une titanesque forêt de champignons géants, survolée par des ptérodactyles servant de montures à des belligérants dont certains portent des armures de samouraïs sensiblement modifiés… Une influence nipponne parmi quelques autres. Dans **Thru the Mœbius Strip**, plus graphique que la pétoire laser, on use encore du sabre et le vaisseau aérien, tenu en l'air par des cristaux anti-gravité, évoque bien plus la jonque asiatique que le chasseur à la **Star Wars**. Une forme de rétro-futur donc, riche de personnages secondaires.

Autour du tenguex King Tor, on trouve d'abord Vela, une sorcière diablement sexy et toute une kyrielle de serviteurs zélés. Dans le camp des bons, Shepway, la grande prêtresse des Cristaux, si vieille qu'elle ne se souvient plus de son âge. Puis Bodkus, chef des rebelles et ennemi juré de Tor. Et aussi Allana, fille de Shepway et guerrière, ainsi que trois rois, Oda, Moreph et Espar, dans le collimateur de Tor. Quelques humains également, Jac en premier lieu, entouré de son père Simon, de sa mère Caroline, de son beau-père Wirrel et du cousin Deeter.

« *L'histoire du film s'est construite d'une façon un peu inhabituelle,* témoigne Frank Foster. « *Si Mœbius en avait certains éléments en tête depuis longtemps déjà, d'autres sont purement spontanés, intuitifs. Nous avons fonctionné tout mis en place en six jours de réunion, fin octobre 1999. Il y a donc Mœbius, Arne Wong, le producteur chargé du financement Raymond Nesh et moi-même. Et, tous les jours, je prenais des notes d'après nos discussions et échanges. J'ai ensuite abouti à un traitement de neuf pages que j'ai confié à Jim Cox. L'histoire est vraiment*



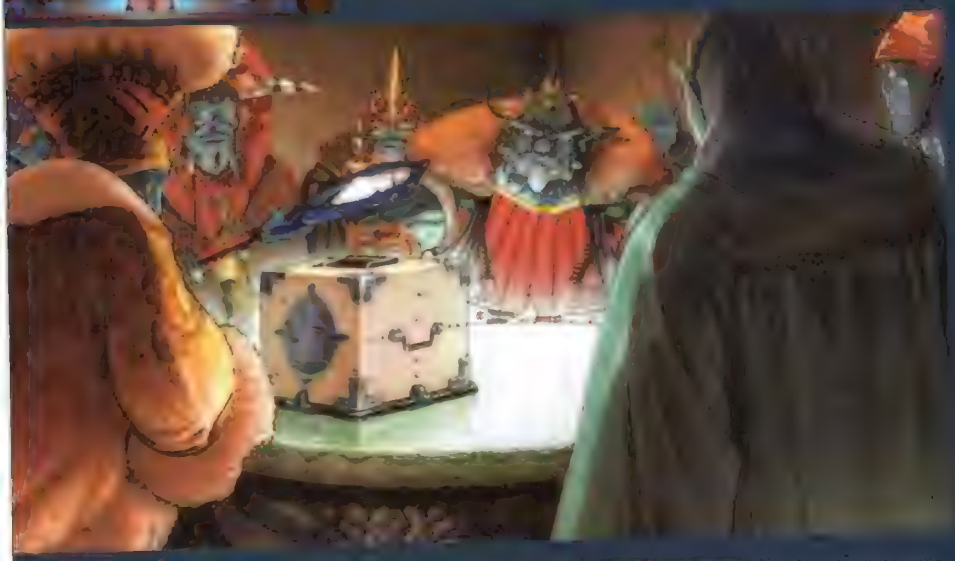
de Mœbius, même si Jim s'est chargé de la structure. - Et ce à travers le prisme d'un classique de la littérature enfantine, *Jack et le haricot magique*. Loin, très loin, de la bande dessinée à l'origine du film, publiée par Mœbius dans Métal Hurlant, il y a de longues années. Une bédé courte, sans rapport direct avec le film (si ce ne sont quelques idées).

- *Mœbius gardait toujours un œil sur la réduction du scénario. Si Jim s'écartait de sa vision des choses, il l'y ramenait.* - Rien de très anormal en somme et finalement, au stade de l'écriture et de la conception graphique du projet, tout roule. - *A la lecture du scénario, je n'ai pas modifié grand chose.* - souligne Mœbius. - *Seulement quelques détails. Il y a eu quelques petites bagarres, chacun défendant ses idées.* -

UNE SACRÉE ÉQUIPE

Au-delà des storyboards et des croquis, pour prêter vie au monde de **Thru the Mœbius Strip**, la production ne lésine pas sur la qualité de ses collaborateurs. Kelvin Lee, chargé directement de l'animation, provient de Sony Pictures, où il travaille notamment à **La Cité des anges**, **Anaconda**, **Contact** et **Stuart Little**. Passé dans le giron de Centropolis, la boîte de Roland Emmerich, il ajoute à son CV **The Patriot** et **Arac Attack**. Superviseur de l'animation, Bob Koch ne démérite pas en œuvrant sur **Toy Story 2** et **1001 pattes** chez Pixar. En charge des maquettes et modèles réduits à digitaliser, Wayne Kennedy touche, chez Industrial Light & Magic, à **Cœur de dragon**, **Men In Black**, **Twister**, **La Momie** et **Star Wars Épisode I : La Menace fantôme**. Quant à Manny Wong, outre des prestations de designers pour Toyota, Motorola et Nissan, il met ses compétences de directeur technique et d'animateur au service, entre autres, de **Stuart Little** et de **Starship Troopers**. Rien que des cadors sous la responsabilité d'un maître d'œuvre, Frank Foster. Presque un novice au poste de réalisateur puisque sa filmographie ne présente qu'un seul titre à ce poste, le documentaire **The Story of Computer Graphics** en 1900, histoire de l'évolution technique des ordinateurs à travers le développement de leur potentiel graphique. Un connaisseur donc, qui passe de la théorie à la pratique sur notamment **Johnny Mnemonic** et **Dangereuse alliance**. - *J'ai été vice-président de Sony ImageWorks pendant quelques années.* - ajoute l'intéressé. - *Une expérience frustrante car là, je devais davantage m'occuper de business que de technologie.* -

Dans la technologie, Frank Foster y baigne avec **Thru the Mœbius Strip**. Technologie au service de la vision d'un artiste internationalement reconnu, d'un rêveur de mondes dont les storyboards sur le projet constituent une bible, la référence ultime ensuite scannée, modélisée en 3D, épaissie de multiples couches d'enduits numériques. Le processus classique à tout film d'animation, à la différence que celui-ci s'est fait dans des conditions particulières. Pour un budget relativement bas.



- *L'animation numérique nécessitera dans les six millions de dollars.* - reconnaissaient divers responsables à l'aube du passage des storyboards à l'état d'images animées. - *C'est peu d'argent.* - annonçait alors Mœbius. - *Nous n'avons ni le temps ni les moyens de Pixar et Disney. J'ai dû abattre en deux mois le travail d'un an. Ailleurs, une telle entreprise aurait mobilisé 120 millions de dollars.* - Le **Dinosaure** de chez Disney par exemple…

L'ŒIL DU MAÎTRE

Comment réduire à ce point les coûts sans grignoter sur la qualité ? En travaillant à Hong Kong bien sûr, où la main d'œuvre, même qualifiée, fonctionne nettement moins dans la caisse que des américains syndiqués et bardés de succès. Une période de préparation aux États-Unis, puis **Thru the Mœbius Strip** s'installe dans l'ancienne enclave britannique. - *Dans certaines réunions, on parlait à la fois anglais, chinois et français, car Mœbius amenait ses propres collaborateurs.* - se souvient Frank Foster. Une équipe un chouïlla trop cosmopolite, nuisible à la cohésion d'un film, à son unité esthétique. Mais Mœbius, vigilant, veille au grain. - *Ses dessins étaient parfois extrêmement difficiles à traduire en images 3D.* - commente un réalisateur conscient que l'intérêt du projet réside justement dans sa capacité à relever le plus fidèlement, le plus intimement possible la 2D par une 3D sourcilleuse, attentive aux détails du dessin. D'où la nécessité de construire d'abord sous forme de maquettes tout ce qui peut être construit. Un château notamment, des personnages, la douzaine de variétés de champignons géants que compte Raphicaa… Ce sont ensuite 115 opérateurs 3D qui prennent le relais, une équipe renforcée en juillet 2002 de 100 nouvelles recrues formées sur place et réparties en trois départements. Le staff personnage, le staff décor et le staff accessoire, des équipes elles-mêmes divisées en spécialités allant des effets spéciaux complémentaires à la texture des matières. Belle organisation qui n'empêche toutefois pas **Thru the Mœbius Strip** de prendre du retard, à tel point que l'avant-première prévue à Paris durant l'été 2003 ne tient pas très longtemps sur les calendriers. Le film progresse néanmoins, lentement mais sûrement, fort de quelques innovations techniques. Notamment une technologie qui permet, sur le modèle d'une fiction tournée en prises de vues réelles, de visionner quotidiennement les rushes dans une petite salle de projection. - *Très avantageux, comme système. Grâce à lui, nous pouvons détecter les erreurs dès les premières étapes de la production, puis les corriger.* - précise un responsable technique. Un gain considérable de temps.

Au stade de la finition, **Thru the Mœbius Strip** affiche sa confiance dans un avenir radieux. Tout est prêt pour donner au film l'envergure commerciale qu'il mérite. Y compris, en première ligne, des produits dérivés presque aussi abondants qu'une ligne **Star Wars**. Figurines, casquettes frappées au sceau du film, t-shirts, pendentifs, sacs à dos, peluches, crayons, portes-clefs, vaisselles… La production ne se refuse rien. Et, pourquoi pas, un simple ruban de Mœbius ?

Cyrille GIRAUD

Ci-dessus, de haut en bas : Deux décors finalisés en 3-D, à savoir Bethlehem version futuriste et le temple qui se trouve en plein coeur du château du Roi Tor.

Le Roi Tor et ses sbires, des extra-terrestres géants, contemplent une boite dans laquelle se trouve emprisonné le scientifique Simon Weir.

En haut, à droite : Jac Weir et Ragis survolent Raphicaa sur l'inséparable monture de ce dernier.

12e Salon du Livre de Cinéma

Espace des Blancs Manteaux

48, rue Vieille-du-Temple • 75004 Paris

25 et 26 octobre 2003

Entrée libre de 11 h à 19 h

Métro Saint-Paul et Hôtel de Ville – Bus 29,67,75,67,96

Cinémathèque Française

MUSÉE DU CINÉMA

mairie | quatre | paris

AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE, LA DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES ÎLE-DE-FRANCE, LE CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE ET LA MAIRIE DU IVème ARRONDISSEMENT

HONG

INFERNAL AFFAIRS

DE ANDREW LAU ET ALAN MAK

Énorme succès de fin d'année (2002) à Hong Kong, INFERNAL AFFAIRS marque le retour triomphant du polar dans l'ancienne colonie british. Oubliez les productions vénales destinées à séduire les Occidentaux et les films d'action ressassant ad nauseam les mêmes formules, INFERNAL AFFAIRS est une œuvre enthousiasmante à tous les niveaux. Un scénario solide, une mise en scène péchue et un casting classieux. Que demande le peuple ?

En haut, de gauche à droite, et ci-dessus : Face à face entre Yan (Tony Leung Chiu-Wai) et Ming (Andy Lau). Le bon et le truand réunis pour une ultime confrontation...

Ming (Andy Lau), un gangster infiltré dans les rangs de la police qui prend son travail très à cœur.

Entraînement à l'école de police : c'est là que tout a commencé entre Yan et Ming...

Andrew Lau est décidément un drôle de bonhomme, capable d'accoucher de films ineptes mais aussi de quelques œuvres beaucoup plus inspirées. Oscillant entre une approche commerciale servile et sans inspiration (**The Duel**, **Dance of a Dream**...) et un véritable talent de metteur en scène (aussi critiquable que soit la série **Young and Dangerous**, elle reste sur un plan purement cinématographique très attachante), Lau est toujours capable de surprendre. Il n'est cependant pas le seul aux commandes de **Infernal Affairs**, vu que Alan Mak, jeune réalisateur responsable de quelques productions vite oubliées (**A War Named Desire**, **X'Mas Rave Fever**...), partage avec lui le fauteuil de réalisateur.

Avec **Infernal Affairs**, le duo se replonge dans une œuvre précédente de Lau, **To Live and Die in Tsimshatsui** (1994), où le réalisateur se penchait déjà sur les affres des taupes infiltrées dans un camp ennemi. Mais c'est surtout vers **À toute épreuve** de John Woo que les références se font durant l'intrigue, quitte parfois à carrément rejouer certaines scènes.

PAS PAREIL

Ming (Andy Lau) est un mafieux infiltré dans les rangs de la police. Yan (Tony Leung Chiu-Wai) est quant à lui un flic ayant endossé l'uniforme d'un criminel travaillant pour le caïd Sam (Eric Tsang), dont dépend justement Ming. Le boss officiel de Ming, l'inspecteur Wong (Anthony Wong), mène de son côté un combat incessant pour mettre un terme aux activités de Sam, aidé par sa taupe Yan. Entre crise de conscience, devoir et apparences, Yan et Ming sont perpétuellement sur la corde raide et prêts à craquer à tout moment...

À toute épreuve est un film dont on se souvient surtout à cause de la maestria dont Woo a fait preuve dans les scènes d'action. Lau et Mak ont décidé quant à eux de s'intéresser à la « petite histoire » de ce film, celle que l'on retrouve durant quelques scènes intimistes où le personnage interprété par Tony Leung se posait des questions sur la tournure de plus en plus chaotique que prenait sa vie – des scènes qui, soit dit en passant, se sont imposées dans le temps comme les plus importantes, voire les plus mémorables de cette œuvre maîtresse.

Tony Leung reprend dans **Infernal Affairs** le rôle qu'il tenait dans **À toute épreuve**, celui du flic paumé et fatigué d'être pourchassé à la fois par les gangsters et la police. Tout comme chez Woo, seul son supérieur connaît sa véritable identité. Histoire d'appuyer encore plus le lien entre les deux œuvres, les rendez-vous entre Yan et Wong se passent sur le toit d'un immeuble où l'on a même le droit au dialogue autour de l'anniversaire oublié et, plus tard, de la lumière dont Yan est privé. Mais à l'inverse d'**À toute épreuve**, **Infernal Affairs** est un film qui fonctionne avant tout sur un scénario en béton et un suspense haletant.

LE FLIC ET LE VOYOU

Après une introduction elliptique mettant en perspective le passé et le présent de Yan et Ming, les deux réalisateurs nous offrent une scène qui va rester indubitablement dans les annales du genre. Dans un immeuble, Sam et ses hommes s'apprêtent à conclure un marché important avec des dealers thaïs. De l'autre côté de la rue, les flics, cachés dans un appartement, suivent tout le processus, aidés par Yan, qui les informe en morse du déroulement de l'opération. Problème : du côté de la maison Poulaga, Ming fait tout son possible pour avertir son véritable boss de ce qui se trame... Utilisant un montage serré et ultra dynamique offrant des allers-retours entre les positions

KONG IS BACK

des deux camps et les agissements de leurs taupes respectives. cette scène est étourdissante de tension et de suspense.
Autre scène de haute volée : celle où Yan file Ming, avant que celui-ci ne s'en aperçoive. Sans un mot, en cadrant seulement tour à tour le visage des deux personnages et leur progression dans une longue allée, Lau et Mak s'accordent un nouveau petit morceau de bravoure, dans lequel aucun des deux infiltrés ne réussit à voir le visage de son ennemi. Et puis, il y a tous ces petits bouts de vie qui nous sont offerts, comme cette autre scène où Yan croise une ex dans la rue, avec sa fille. Elle lui apprend que son enfant a cinq ans, mais, une fois que Yan est parti, la petite reprend sa mère en lui faisant remarquer qu'elle en a en fait six – ce qui fait remonter sa naissance à l'époque où le couple était encore uni. Trop pris par un boulot qui ne lui permet aucune vie personnelle et aucune échappatoire émotionnelle, Yan est père sans le savoir…
Yan et Ming, policier et mafieux, sont deux hommes au destin similaire, deux héros tragiques œuvrant dans des mondes qui ne sont, au final, guère éloignés. Les techniques et méthodes utilisées d'un camp à l'autre sont similaires et le but recherché identique. Policiers et gangsters, même combat ?

CASTING ROYAL

Les talents de metteur en scène de Andrew Lau ne sont plus à démontrer, car même sur des films que l'on préfère oublier, il a toujours su faire preuve d'un flair certain pour les prises de vue et le montage. Malgré tout, on ne peut manquer de rester ébahi par la maestria avec laquelle il dirige son affaire. Certes, Alan Mak est aussi de la partie, mais on a du mal à s'empêcher de penser que c'est bien Lau le véritable cerveau derrière la réussite du film – tout du moins visuellement, car le scénario est l'œuvre de Mak.
Il faut aussi dire que le duo s'est tout particulièrement bien entouré question casting. Anthony Wong, qui a laissé bien loin derrière lui les jours où il bouffait à tous les râteliers, prouve que dès qu'il croit en un film et au personnage qu'il interprète, il peut faire des miracles. Le petit grassouillet Eric Tsang, qui connaît encore un parcours légèrement similaire à celui de Wong, ponctué de nombreuses daubes, semble tenter de reprendre en main sa carrière depuis quelques années. Avec des films comme l'excellente mise en boîte du film de triade **Metade Fumaca**, le film à sketches **Trois** et, bien sûr, aujourd'hui **Infernal Affairs**, Tsang s'est définitivement installé comme l'un des acteurs primordiaux de l'ex-colonie. Mais c'est bien entendu dans ses deux acteurs vedettes, Andy Lau et Tony Leung Chiu-Wai, que **Infernal Affairs** puise la plus grande partie de son énergie. Nul besoin d'épiloguer 107 ans sur ces incontournables du cinoche made in HK : ce sont des grands, tous pays confondus. Le chassé-croisé auquel ils s'adonnent avant de se confronter bien concrètement dans la dernière bobine n'aurait jamais eu un tel impact sans leur jeu, leur charisme et leur talent.
Si le cinéma hong-kongais est loin d'être sorti de la crise, un film comme **Infernal Affairs** démontre bien qu'il suffit de pas grand chose pour relancer la machine. Juste remettre sur le devant de la scène des notions essentielles de qualité et de savoir faire. Oui, dis comme ça, c'est bête, mais il fallait tout de même bien y penser… Croisons les doigts pour que plus de producteurs et de metteurs en scène s'attèlent désormais à des projets dignes de ce nom. Avec la sortie plus ou moins récente d'autres titres tels **PTU** et **Runaway Pistol**, il semble en tout cas que l'on ait toutes les raisons d'espérer des jours meilleurs.

Julien SÉVÉON

NB : Pas moins de trois suites à **Infernal Affairs** sont actuellement en pré-production : **Infernal Affairs 2 : The Prequel**, qui reviendra sur la jeunesse de Yan et Ming, et les épisodes 3 et 4 dont on ne sait par contre pas grand chose pour l'instant. Comme quoi, Hong Kong retombe toujours dans une logique mercantile qui, pourtant, a prouvé les dégâts qu'elle pouvait causer à l'industrie cinématographique locale.

Ci-dessus, de haut en bas : Deux policiers tentent de recueillir des informations confidentielles sans se douter qu'une taupe les en empêche.

Yan accompagne son « patron », le caïd Sam (Eric Tsang), a un rendez-vous avec des dealers thaïs.

L'inspecteur Wong (Anthony Wong), un flic qui s'est juré de coincer Sam.

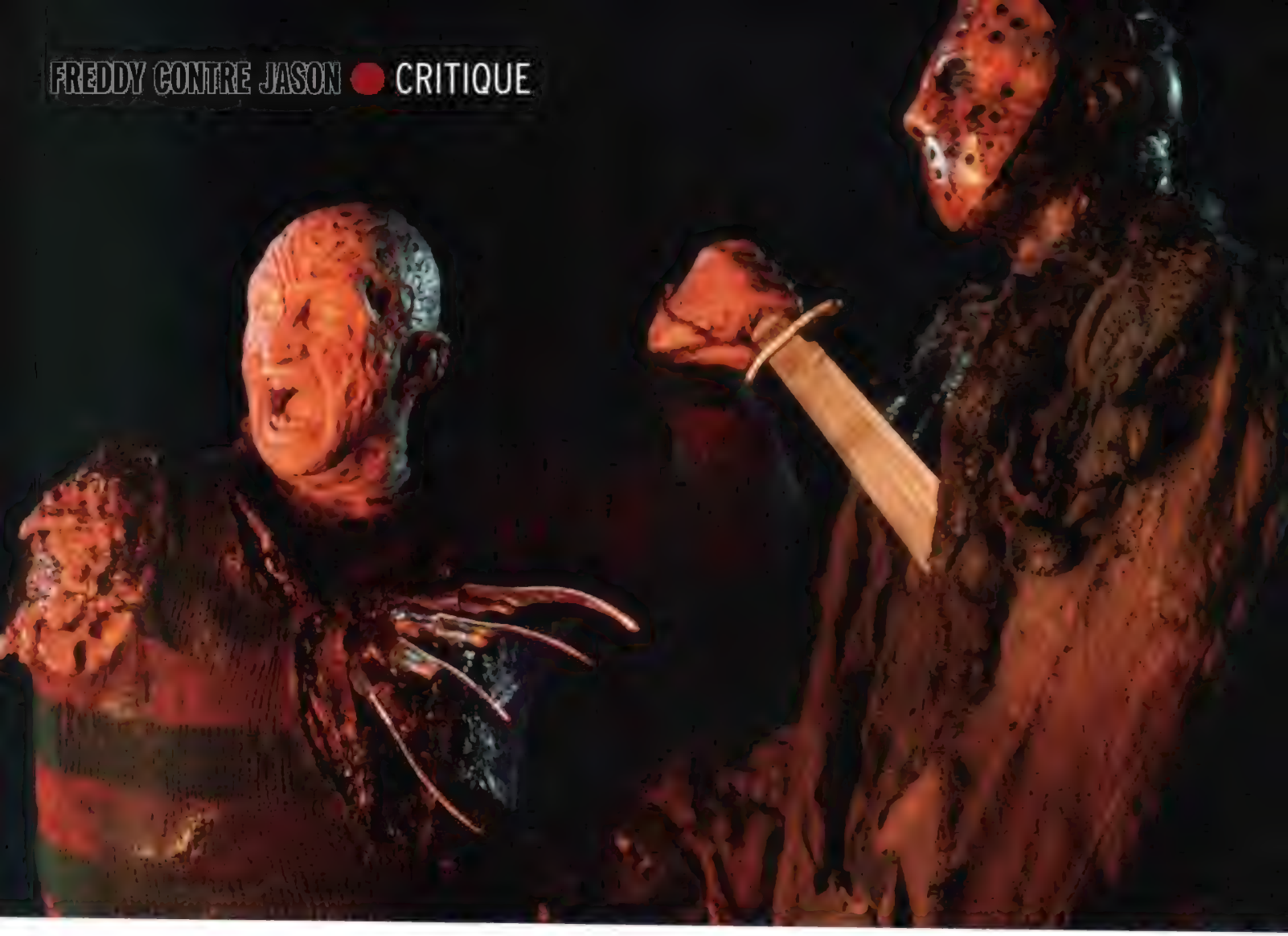
À tout saigneur, tout honneur. En plus de squatter la couverture, Freddy et Jason s'invitent sur pas moins de dix pages dans Mad ce mois-ci. Critique du film, interviews des deux principaux intéressés, décorticage des sagas et bodycounts personnalisés... Bref, tout ce qu'il faut savoir pour choisir son camp.

FREDDY CONTRE JASON

DE RONNY YU

L'HEURE DE

S COMPTES



DUEL SOUS LA LUNE

ÇA Y EST, IL EST ENFIN LÀ. FREDDY ET JASON VONT ENFIN SE BASTONNER L'UN CONTRE L'AUTRE AU CINÉMA, DANS UN FILM QUE L'ON ATTENDAIT TOUS DEPUIS DES ANNÉES. MAIS LE RÉSULTAT EST-IL À LA MESURE DE L'ATTENTE ? RIEN N'EST MOINS SÛR. EXPLICATIONS...

Ci-dessus :
Un bras en moins, ses fameuses griffes plantées dans le thorax, Freddy (Robert Englund) plante Jason (Ken Kirzinger) avec sa propre machette. L'un des meilleurs passages du fameux versus.

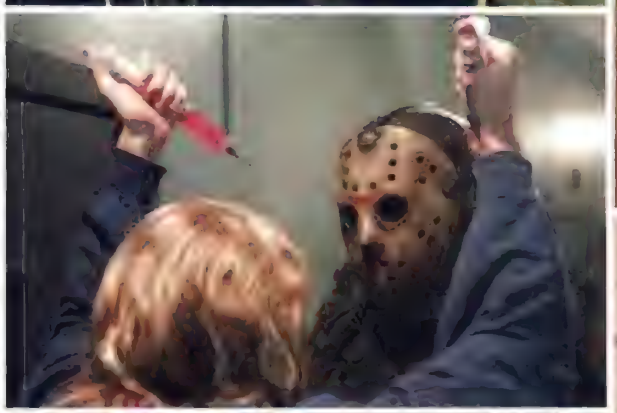
15 ans. Cela fait exactement 15 longues années aujourd'hui que tous les férus de genre fantasment ce film, promis en 1988 par la New Line et la Paramount avant que de multiples désaccords ne viennent tout faire capoter, obligeant ainsi nos deux boogeymen à poursuivre leur route chacun de leur côté. 15 années à imaginer un duel sanglant à coups de griffes et de machette, que seul un éventuel **Alien vs. Predator**, lui aussi longtemps promis, arrivait à égaler en termes de désir pur de spectateur. Et ce film, si désiré, mille fois imaginé, est enfin là, répondant ainsi à la première question que l'on se posait tous : sur quel postulat de départ la New Line (maintenant proprio des deux franchises) allait-elle réussir à réunir ces deux icônes des années 80, sachant que l'un agissait dans les rêves de la jeunesse dorée américaine tandis que l'autre passait la majorité de son temps à trucider des kids dans les sous-bois ? La réponse ne se fait pas désirer longtemps dans le film et provoque immédiatement le doute dans la tête du spectateur, qui se dit que quelque chose ne tourne pas rond dans cette rencontre au sommet...

Du fond des enfers, Freddy enrage. La jeunesse de Elm Street ne croit plus en lui depuis bien longtemps, et par conséquent, ne rêve plus de lui. Relégué au rang d'aimable légende urbaine, Freddy s'introduit dans les rêves de Jason sous les traits de sa défunte et vieille bigote de mère pour lui ordonner de punir les adolescents de Elm Street, beaucoup trop frivoles à son goût. Jason s'exécute aussitôt, se rend sur la légendaire rue et prend en chasse un groupe d'amis. Après le meurtre de l'un des leurs, Lori (Monica Keena) et ses potes sont persuadés que Freddy n'est peut-être pas seulement qu'une histoire que l'on raconte le soir aux enfants. Réactivé dans l'inconscient collectif du groupe, Freddy est de nouveau opérationnel et peut continuer son œuvre en massacrant tous ceux qui ont le malheur de s'égarer dans leurs propres rêves. Mais pendant que le croquemitaine aux griffes d'acier jubile, Jason ne chôme pas et continue de défoncer à la machette le premier crétin faisant la bêtise de croiser sa route ou de s'envoyer en l'air après avoir fumé un gros joint. Supplanté de vitesse par ce nouveau rival bien trop gourmand qu'il a lui-même ressuscité (Jason tue les gens dans leur sommeil avant que Freddy n'ait le temps de le faire), Freddy n'a plus le choix et se fait un devoir de renvoyer le mongolo masqué dans la tombe.

L'ÉCHEC DES TITANS

D'échec, il en est fortement question dans **Freddy contre Jason**, du moins dans la première moitié du film de Ronny Yu. Tout commence pourtant sur les chapeaux de roues. Jason est ressuscité par Freddy dans les cinq premières minutes et défonce aussitôt un jeune fornicateur dans une scène de meurtre qui restera dans les annales comme l'une de ses plus belles et de ses plus violentes. Trépignement de joie du spectateur, qui se dit alors qu'il est en train d'assister à la naissance d'un futur classique, d'une série B survoltée et hystérique que rien ni personne n'arrêtera. Peine perdue. Passée cette scène d'exposition touchée par la grâce, **Freddy contre Jason** commet l'impardonnable : s'intéresser de trop près à Lori et ses amis, faisant irrévocablement d'eux les héros de l'histoire. Ce genre de tare, que l'on peut pardonner à des slashers comme **Scream** ou **Souviens-toi... l'été dernier**, vu que leur seul intérêt repose sur un « whodunit » qui oblige les victimes à devenir des enquêteurs, est à prendre ici comme la plus infâme des offenses. On n'a pas attendu 15 ans pour suivre les aventures soporifiques et bavardes d'une bande de blaireaux mais bel et bien pour voir deux tueurs ultra-graphiques se bastonner dans des combats de sang et de fureur, aux frontières du « Marvel's style » !

Déçu par celui qui n'avait pas commis cette bourde dans **La Fiancée de Chucky**, on patiente gentiment, tout en faisant le deuil de plusieurs années remplies d'images fantasmées. Et c'est en attendant que Ronny Yu veuille bien enclencher la seconde



que l'on se rend compte de l'autre problème majeur de **Freddy contre Jason**, problème vaguement soupçonné dès les premières minutes du film.

LE FREDDY SHOW

Ce n'est un secret pour personne : Freddy est l'antithèse de Jason dans la grammaire cinématographique des tueurs. Trop bavard, poseur comme pas deux et féru de « punchline murders », Freddy est ici intronisé maître de cérémonie et se permet même un face caméra pour nous expliquer les enjeux du film après avoir eu les honneurs d'un petit best of de ses meurtres. Assez troublant, dans la mesure où l'on se demande quel véritable rôle viendra jouer Jason dans un film qui s'annonce entièrement dédié à la gloire de Krueger. La réponse nous confortera une seconde fois dans l'idée que le projet ne sera pas impartial, donc honnête. Cadré le plus souvent à la taille, Jason apparaît rapidement comme un pâle faire-valoir que son rival n'hésitera pas à humilier dans un combat onirique du plus mauvais goût. Là où le viril mano a mano était plus que vivement recommandé, Ronny Yu opte pour la débilité profonde en transformant Jason en boule de flipper que Freddy envoie valdinguer de gauche à droite, en agitant vainement les griffes dans l'air. Une preuve de plus à ramener au dossier du parti pris évident du réalisateur. Sous influence, Ronny Yu ? Peut-être bien, lorsque l'on connaît la personnalité de Robert Englund qui, déjà sûrement ravi de l'éviction honteuse de Kane Hodder au profit de l'inconnu Ken Kirzinger dans le rôle de Jason, a sûrement fait peser son droit de veto sur un film qui pourrait être bien le dernier capable de sortir sa carrière du trou où elle stagne. Le réalisateur de **976 Evil** laisse planer son ombre sur un film certes techniquement correct mais incroyablement mal filmé. Ronny Yu n'est peut-être pas le meilleur réalisateur exilé de Hong Kong en activité à Hollywood, mais il nous avait habitués à beaucoup mieux auparavant, surtout que sa mise en scène a bizarrement trop tendance à devenir bancale lorsqu'il s'agit de cadrer Jason. Ce putain de film que l'on a tellement attendu ne serait finalement qu'un gros Z honteux et mal fichu ? Heureusement non, car comme le disait la grand-mère à Bordas : « *C'est sur le fumier que poussent les roses…* ».

LE MEILLEUR POUR LA FIN

Tout n'est donc pas noir dans **Freddy contre Jason**. La crise de nerfs est évitée in extremis grâce à des scènes de pures folies, disséminées à droite et à gauche pendant tout le film. Sans tout vous dévoiler, sachez que Jason a droit à une scène d'anthologie se déroulant dans une rave-party, scène à la durée excessivement courte mais au contenu gravement jouissif. Même s'il n'est pas filmé à la hauteur de son charisme, Jason, au grand dam de Freddy, s'octroie les meilleures séquences du film. Revenant sur les origines de ses deux « bastards », Ronny Yu ne nous apprend rien de nouveau sur celles de Freddy mais passionne lorsqu'il nous dévoile le secret de la mort de Jason à Cristal Lake. Ce n'est que justice. Quant au fameux combat final, il s'avèrera être à l'image du film : d'une assez rare banalité mais balisé par quelques éclairs de génie. Seul le plan final, d'une beauté confondante, nous rappellera que l'on est passé pas loin d'une authentique bombe. Fort d'une belle carrière commerciale aux États-Unis (80 millions de dollars au box-office !), **Freddy contre Jason** a de fortes chances de connaître une séquelle, inévitable à l'issue du combat. Reste à savoir si Ronny Yu rempilera. On le souhaite franchement, malgré la petite déception liée à un film au potentiel énorme mais jamais vraiment exploité.

Alexandre BUSTILLO

FREDDY VS. JASON. USA, 2003. RÉAL.: RONNY YU. SCÉN.: DAMIAN SHANNON ET MARK SWIFT, D'APRÈS LES PERSONNAGES CRÉÉS PAR WES CRAVEN ET VICTOR MILLER. MUS.: BRAD KANE, GRAEME REVELL, COREY TAYLOR. DIR. PHOT.: FRED MURPHY. PROD.: STORELY CHAFFIN, SEAN S. CUNNINGHAM, DOUGLAS CURTIS, ROBERT SHAYE ET RENEE WITT POUR NEW LINE CINEMA. INT.: ROBERT ENGLUND, KEN KIRZINGER, JASON RITTER, KELLY ROWLAND, CHRIS MARQUETTE, TOM BUTTER, KYLE LABINE... DUR.: 1H30. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 29 OCTOBRE 2003.

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Freddy parade, la tête de Madame Voorhees au bout d'un pic : l'ultime outrage pour Jason.

Lori (Monica Keena), Kia (Kelly Rowland) et Gibb (Katharine Isabelle), trois bimbos faces à deux légendaires boogeymen.

Jason assailli et lardé de seringues hypodermiques : comme pour Damien Granger, c'est le seul et unique moyen de le faire dormir...

Katharine Isabelle ensanglantée : une image pas si éloignée de son rôle culte de Ginger Snaps.

Tête tranchée et gerbes de sang : Jason n'a pas perdu la main, au grand dam de son concurrent direct, Freddy.

SOUS LE CHAPEAU

LA PANOPLIE DU MAÎTRE DES RÊVES, ROBERT ENGLUND NE L'AVAIT PLUS PORTÉE DEPUIS **FREDDY SORT DE LA NUIT**, L'ULTIME ÉPISODE DE LA SAGA RÉALISÉ PAR WES CRAVEN. LE FILM DE RONNY YU PROCLAME DONC SON RETOUR, POUR SON PLUS GRAND PLAISIR.

Ci-dessus, de gauche à droite :
Face à face mortel entre Freddy (Robert Englund) et Lori (Monica Keena) : mmm, la bonne haleine...

Freddy tente d'arracher le nez de Kia (Kelly Rowland des Destiny's Child). Bordel mec, c'est sa langue qu'il faut couper !

Trois petites filles s'amusent et chantent dans un cimetière embrumé. Freddy ne va pas tarder à faire son apparition...

Ci-dessous, de gauche à droite :
La machette de Jason en main, Lori est armée pour répondre.

Freddy au naturel, soit juste avant sa crémation : une des meilleures scènes du film.

Deux coups de griffes bien placés en pleine tronche, Freddy n'a pas perdu la main.

C'est la huitième fois de sa carrière que Robert Englund endosse le pull rayé et les griffes de Freddy, son personnage fétiche, celui qui fait qu'on le reconnaît dans la rue malgré la tartine de latex qu'il se coltine sur la tronche. Un rôle qui lui manquait, semble-t-il : *« J'aime Freddy. J'adore ce vieux salopard, ses fringues crades, ses dents pourries et ses putains de griffes. Depuis le début de la série, Freddy est un personnage très fort. Mais pour le film de Ronny Yu, la donne a changé. Les sales gosses de Elm Street ne rêvent plus de lui... C'est la génération Prozac... Et l'unique solution pour changer tout ça est de réveiller Jason... Freddy s'est quand même acharné sur la belle Heather Langenkamp et a refait la tronche à Johnny Depp. Tiens, c'est dommage que Johnny ne remplie pas pour cet épisode. J'aurais bien venu ça. »*

Le film de Ronny Yu est donc l'occasion rêvée pour Englund de revenir sur le devant de la scène, même s'il doit se pousser un peu sur l'affiche pour laisser de la place à Jason : *« Je trouve que la série des* **Vendredi 13** *et la série des* **Griffes de la nuit** *sont très différentes. Je trouve que les* **Vendredi 13** *ont un côté très nihilistes, très sombres. Un peu à l'image d'un groupe punk underground qui ne jouerait qu'un seul accord, mais d'une façon très agressive, très brutale. C'est une série très dépouillée. La série des* **Griffes de la nuit** *est plus cérébrale, fait beaucoup plus appel à l'imagination du spectateur. Mais sans ces deux séries, le cinéma actuel aurait été différent. Croyez-vous que l'on aurait vu la scène où Ray Liotta mange son propre cerveau dans* **Hannibal** *sans* **Vendredi 13** *et* **Les Griffes de la nuit** *? Je ne crois pas. Les deux séries ont largement contribué à l'émancipation du film d'horreur. Regardez tous les films qui ont copié* **Vendredi 13**, *qui s'inspirait déjà d'*Halloween. *Regardez tous les films d'horreurs avec le mot cauchemar dans leur titre. Il y en a un paquet. »*

Mais que pense sincèrement Englund de cette association à but hautement lucrative ? *« Personnellement, je pense que c'est très logique d'associer deux franchises mortes* (on rappelle à Robert que Jason, contrairement à Freddy, va plutôt bien, il mange bien et nous a foutu la banane récemment avec **Jason X** – ndlr). *Les comic books le font constamment avec tous leurs super-héros. Pourquoi ne pourrions-nous pas le faire avec des films ? Après* **Freddy contre Jason**, *on va avoir le droit à* **Alien vs. Predator** *et* **Batman vs. Superman** (ajourné, celui-ci – ndlr). *C'est normal. Ça existe depuis longtemps même. Regardez* **Abbott et Costello contre Frankenstein**. *C'est exactement la même chose. Aujourd'hui, tous ces lecteurs de comics ont grandi et dirigent Hollywood... Sam Raimi, Bryan Singer... Tenez, Singer : moi, des films avec Wolverine, j'en voudrais cinq, dix... »*. Paré pour la baston, le padre Englund. *« Freddy ne peut battre Jason que dans ses rêves. La bataille entre ces deux molosses et celle de deux des quatre éléments. L'eau contre le feu. Jason s'est noyé à Crystal Lake. Depuis, il a peur de l'eau. Freddy est mort brûlé vif. Le feu est son ennemi. Freddy s'amuse avec Jason dans un premier temps. Il l'humilie lors d'un combat dévastateur. Freddy était inactif depuis trop longtemps, regonflé à bloc, rempli de hargne, de fureur. Mais Jason prendra rapidement sa revanche dans le reel. Avec cette machine à tuer incontrôlable, Freddy a créé une sorte de créature, comme Frankenstein. Un monstre que l'on voit grave, lors de son adolescence, avant qu'il ne rencontre Kevin Bacon (vites). Les scènes de flash-backs dans* **Freddy contre Jason** *sont excellentes. »* Plutôt orienté promo le discours de Robert. Quant à l'éventualité d'une séquelle quasi-promise, Bob ne dit pas non : *« Oui, c'est envisageable. Mais il faudrait que les scénaristes se creusent vraiment les méninges pour trouver une histoire intéressante et qui tienne la route. La suite devra être encore plus éclatée. Le concept de cette réunion a toutes ne s'adresse pas seulement les fans de* **Vendredi 13** *et des* **Griffes de la nuit**. *Le film touche un public bien plus large. Et ça, les producteurs l'ont bien compris. S'ils veulent faire une suite, ils devront proposer des choses vraiment nouvelles et tuer, une bonne fois pour toutes, l'un des deux personnages. »*, Freddy, par exemple ?

Alexandre BUSTILLO
Propos recueillis par Didier ALLOUCHE

« Vendredi 13 et Les Griffes de la nuit ont largement contribué à l'émancipation du film d'horreur. »

FREDDY STORY

STAR MYTHIQUE DES ANNÉES 80, MAÎTRE DES RÊVES ET DU BOX-OFFICE, FREDDY EST LE PARFAIT EXEMPLE DU MYTHE GÉNÉRATIONNEL. HUIT FILMS ONT DÉCOULÉ DE CET AMOUR AVEC LE PUBLIC, HUIT FILMS RICHES EN PETITES HISTOIRES ET PRESTIGIEUX CAMÉOS. RÉDUIT AU SILENCE DEPUIS **FREDDY SORT DE LA NUIT**, LE GRAND BRÛLÉ D'ELM STREET TENTE SON COME-BACK DANS LE FILM DE RONNY YU. PLUS POPULAIRE QUE LES BEATLES, FREDDY ? ON NE VA PAS TARDER À LE SAVOIR.

Ce n'est qu'en 1984 que Wes Craven réussit à convaincre des producteurs de miser quelques dollars sur **Les Griffes de la nuit**, un petit film d'horreur tiré d'un script qu'il se trimballe sous le bras depuis trois ans. Avec son histoire de croque-mitaine onirique à la fois inspirée d'un fait divers (un enfant se suicide suite à une crise d'insomnie volontaire), d'un cauchemar personnel et d'un gamin qui le terrifiait à la maternelle (dont le nom a été légèrement modifié en Freddy Krueger), Wes Craven décroche le jackpot et livre un film rempli de clins d'œil (Nancy, l'héroïne, regarde **Evil Dead** pour ne pas dormir, le masque de Jason est visible lors du meurtre de Tina), d'acteurs débutants (Johnny Depp y fait ses premières armes, Robert Englund embrasse le rôle de sa vie) et confirmés (le légendaire John Saxon dans l'un de ses rôles les plus marquants). Succès aidant, la New Line balance aussitôt **La Revanche de Freddy** (Jack Sholder, 1985) sur les écrans. Tournage mouvementé (l'unique gant de la vedette est dérobé sur le plateau) pour une bien mauvaise séquelle, seul épisode de la série à ne pas utiliser le célèbre thème musical de Charles Bernstein. La qualité est de nouveau au rendez-vous dans **Les Griffes du cauchemar** (Chuck Russell, 1987), où une brochette de stars se bousculent au générique, de Franck Darabont (devenu depuis un réalisateur « oscarisable ») à l'écriture en passant par Patricia Arquette, Laurence Fishburne et Craig Wasson devant une caméra qui s'amuse toujours autant à donner des coups de coude au spectateur (l'une des victimes de Freddy regarde **Critters** à la télé, Craig Wasson parodie l'une des scènes cultes de **Body Double**). Aidé par des répliques cultes (le *« You're on TV now, girl ! »* initialement prévu est changé par Englund en un *« Welcome to prime time, bitch ! »*), Freddy est alors au sommet de sa gloire et entame sa lente et inexorable déchéance. Déchéance qui commence avec **Le Cauchemar de Freddy**, réalisé en 1988 par Renny Harlin, un jeune débutant qui avait bluffé tout le monde avec **Prison**, son premier essai. L'affiche du film est d'ailleurs visible dans le cinéma où se rendent les héros, jouxtant celle de **Reefer Madness 2**, le premier succès officiel de la New Line. **L'Enfant du cauchemar** (1989) ne relèvera pas le niveau malgré la légendaire scène de la moto tronquée dans de nombreux pays et celle du viol de la mère de Freddy. Le seul intérêt de cette séquelle ? Avoir fait découvrir son réalisateur Stephen Hopkins, beaucoup plus inspiré par la suite (**Predator 2**, **L'Ombre et la proie**, la série *24 heures chrono*). On touche le fond en 1991 avec **La Fin de Freddy**, nanar cosmique réalisé par Rachel Talalay, l'une des productrices de la série. Malgré l'utilisation (foireuse) de la 3D et une pluie de caméos (Johnny Depp, Roseanne, Tom Arnold, le producteur Bob Shaye et Alice Cooper en père fouettard), cet épisode (le seul où Freddy n'utilise pas directement ses griffes pour tuer) vient sonner le glas de l'aventure. Cela n'empêchera pas la ville de Los Angeles de proclamer que le 12 septembre (soit quelques jours avant la sortie du film en salles) sera dorénavant le « Freddy Krueger Day ». Déprimé devant un tel gâchis, Wes Craven reprend les rênes de son personnage fétiche et balance d'un revers de main toutes les séquelles aux oubliettes pour les besoins de **Freddy sort de la nuit** (1994), l'ultime chapitre d'une saga qui n'a que trop duré. Tout en jouant son propre rôle dans le film (ainsi qu'Heather Langenkamp, Robert Englund, John Saxon et Bob Shaye), Craven n'hésite pas à filmer pour plus de réalisme, le tremblement de terre qui secoua L.A. cette année-là, à proposer un rôle de femme traquée à Heather Langenkamp, qui l'était réellement par un maniaque pendant le tournage, et à proposer au jeune Miko Hughes le deuxième rôle traumatisant de sa carrière (après avoir tué sa mère dans **Simetierre**, il enfile ici le gant de Freddy). Son seul regret : ne pas avoir osé demander à Johnny Depp de faire une apparition dans la scène du cimetière. Pour un prochain épisode peut-être...

Alexandre BUSTILLO

Ci-dessous :
Le chapeau vissé sur le crâne, les griffes en valeur : Freddy dans toute sa splendeur de gros poseur. On ne se refait pas...

SOUS LE MASQUE

ENCORE INCONNU IL Y A QUELQUES MOIS, KEN KIRZINGER SORT DE L'OMBRE, JUBILE D'INTERPRÉTER JASON ET REVIENT SUR L'ÉVICTION DOUTEUSE DE KANE HODDER...

Ci-dessus, de gauche à droite : Fulguropoint dans ton bide : Jason style !

Le « clic clac murder » : le premier de Jason dans le film, l'un des plus beaux de sa carrière.

Jason, sur le point d'utiliser son arme préférée sur deux ados égarés. Gare aux éclaboussures.

Ken Kirzinger est un homme grand. Très grand même. Flirtant sans peine avec les deux mètres, le bonhomme se fait un nom en tant que coordinateur de cascades. Et c'est grâce à ce physique de bûcheron (made in Vancouver) que Ken Kirzinger décroche le rôle de Jason dans le film de Ronny Yu, au nez et à la barbe de Kane Hodder, l'acteur officiel du hockeyeur golio depuis 1986. Kirzinger revient sur sa première rencontre avec Kane Hodder, l'homme aux lèvres tatouées : *« Je m'occupais des cascades sur le huitième chapitre des* **Vendredi 13**, *l'épisode où Jason prend le bateau pour se rendre à New York. C'est là que j'ai rencontré Kane Hodder pour la première fois. Il interprétait Jason pour la deuxième fois consécutive. J'ai aussi joué le rôle du cuistot dans ce film, celui que Jason envoie en l'air contre un gigantesque miroir. On peut dire que cette première rencontre était plutôt placée sous le signe de la virilité (rires). C'est assez ironique en même temps. »*. De l'ironie, Kane Hodder n'en voit pas beaucoup dans toute cette histoire. Pour lui, c'est du foutage de gueule pur et simple. *« Le pire dans toute cette histoire, c'est que ces mecs ne m'ont jamais vraiment dit pourquoi. »* clame-t-il haut et fort. Gêné lorsqu'on fait allusion à l'éviction de Kane Hodder, Ken Kirzinger marche sur des œufs : *« Les producteurs du film voulaient quelqu'un de nouveau pour interpréter Jason, quelqu'un de plus svelte, de plus grand. Ils voulaient que Jason soit plus tourmenté, plus inquiétant. Pour moi, c'était une grande opportunité. Qui refuserait d'interpréter Jason ? Pas moi, en tout cas. En ce qui concerne Kane Hodder... Nous étions amis, j'espère que nous le sommes toujours. Je suis sûr qu'il n'est pas en colère contre moi. »*.

Mais les petites rancœurs n'entachent pas le moral de Kirzinger, définitivement ravi de reprendre le rôle : *« L'autre jour, je me promenais sur Internet, sur des sites de fans de la série* **Vendredi 13**. *Sur l'un d'entre eux, il y avait une galerie de portraits de tous les acteurs ayant interprété Jason. Et là, j'ai vu ma trouche. Le choc ! Mon nom sera reconnu grâce à ce rôle, grâce à Jason. Peu importe ce qui m'arrive, je pourrais toujours dire que j'ai été Jason au moins une fois. (rires) Mais je ne vais pas prendre la grosse tête pour autant. J'ai assez traîné sur des plateaux de cinéma pour voir énormément de jeunes acteurs se brûler les ailes. Je me souviens de l'époque où Ken Wahl (la star, aujourd'hui oubliée, de la série* **Un flic dans la Mafia**) *était une star à Vancouver, il avait été proclamé l'homme le plus sexy de la planète. Je sais ce qui arrive lorsque vous chopez la grosse tête. Ma carrière dépendra de la suite, si je continue ou pas à interpréter Jason. »*.

Une carrière qui repose avant tout sur un physique hors du commun : *« Les producteurs savaient que j'avais travaillé sur le huitième* **Vendredi 13**. *C'était un facteur très important. Ils m'ont fait marcher devant eux, armé d'une machette et m'ont fait faire plusieurs séries de mouvements. Ils ont apporté une attention toute particulière à mes mains. Je savais qu'ils recherchaient un acteur beaucoup plus mince que Kane Hodder, et aussi beaucoup plus grand. Je crois qu'ils aimaient le contraste entre le grand Jason et le petit hystérique Freddy. C'était vraiment très drôle quand Robert et moi étions face à face. Je rentrerai dans l'histoire pour avoir été l'acteur le plus grand à interpréter Jason. »*.

Même s'il n'a pas convaincu les fans du Gros, Ken Kirzinger veut se démarquer de Kane Hodder malgré les inévitables gimmicks. *« Jason tue toujours d'un coup de machette dans la trouche. Je me suis entraîné au maniement de plusieurs armes, mais la machette reste l'arme principale de Jason. Jason a un potentiel de sympathie dans cet épisode. Freddy tente de le manipuler en se faisant passer pour sa mère. Et ça met Jason hors de lui. Cela va le transformer en véritable machine à tuer. Les teenagers ne le mettent pas hors de lui. C'est juste son job de les tuer les uns après les autres, mais Freddy est allé trop loin. Jason ressent de la peine, différente de celle d'un être humain certes, mais de la peine quand même. »*

Jason deviendra-t-il un véritable anti-héros désabusé dans un prochain épisode de **Vendredi 13** ? Kirzinger a l'air d'être plutôt d'accord.

Alexandre BUSTILLO (Propos recueillis par Didier ALLOUCH)

Ci-contre : La machette prête à s'abattre sur le premier crétin venu, l'œil torve caché derrière son incontournable masque : le nouveau Jason (Ken Kirzinger) est arrivé.

« Les producteurs du film voulaient un nouveau Jason, plus svelte, plus grand. »

JASON STORY

AVEC PAS MOINS DE DIX FILMS AU COMPTEUR, LA SÉRIE **VENDREDI 13** SOUFFLERA BIENTÔT SES 23 BOUGIES. LA SORTIE DU TANT ATTENDU CROSSOVER **FREDDY CONTRE JASON** EST L'OCCASION IDÉALE POUR REVENIR SUR CHAQUE ÉPISODE DE CETTE MYTHIQUE SAGA. ANECDOTES, CLINS D'ŒIL, RUMEURS DE PLATEAUX ET COUPS DE MACHETTE DANS LA GUEULE : AUCUN DOUTE, LE MASQUE DE HOCKEY SERA TRÈS TENDANCE CET AUTOMNE. PETIT RETOUR EN ARRIÈRE SUR LE MYTHE **VENDREDI 13**.

Les aventures de Jason au cinéma commencent au mois de mai 1980 avec la sortie américaine de **Vendredi 13**, un slasher écrit et réalisé par Sean S. Cunningham. Certes, c'est Pamela Voorhees (Betsy Palmer), sa vieille folle de mère, qui se coltine tous les meurtres (dont celui d'un tout jeune débutant, Kevin Bacon), mais Jason y fait ici une apparition remarquée à la fin du film en surgissant des eaux croupies de Crystal Lake pour venir chercher Alice (Adrienne King), l'unique survivante du carnage. Raffolant particulièrement de cette scène, le maquilleur Tom Savini prenait un malin plaisir à entrer dans les salles de cinéma, juste histoire de voir les réactions des spectateurs. Ayant participé activement au succès du film grâce à ses effets spéciaux très réalistes (dont celui de la flèche dans l'œil, qui a failli coûter la vue à l'acteur Mark Nelson), Savini coordonne tout sur le plateau, au point de passer lui-même à travers une vitre, suite au désistement du cascadeur. Sacré Tom. Dans **Le Tueur du vendredi** (Steve Miner, 1981), Jason reprend le flambeau pour ne plus le lâcher et marque les esprits avec son look de ploucos, copie conforme de celui du tueur de **The Town that Dreaded Sundown** (Charles B. Pierce, 1976). Cette petite bourde sera rectifiée l'année suivante dans **Meurtres en trois dimensions** (Steve Miner), le fameux épisode truffé de scènes en 3D complètement débiles, où Jason s'empare de son fameux masque et s'en va persécuter une bande de jeunes lecteurs de Fangoria (l'un d'eux lit un article sur Savini). Cet épisode très moyen sera le seul de la série où les victimes ne prononcent jamais le nom de Jason. Savini remplie pour les besoins du **Chapitre final** réalisé en 1984 par cet esthète de Joseph Zito. Jason (joué ici par le cascadeur Ted White, un caractériel qui menaçait tous les jours de quitter le plateau) se trouve un adversaire à sa taille en la présence de Tommy Jarvis (Corey Feldman). Cela ne l'empêchera pas de tuer ce grand et inestimable dadais de Crispin Glover, ici acteur et danseur débutant. Devant le résultat, Ted White exigea que son nom soit retiré du générique. No comment. Quant à Corey Feldman, il préférera aller faire le con sur **Les Goonies** de Richard Donner plutôt que de remettre le couvert dans le chapitre 5 (**Une nouvelle terreur** de Danny Steinmann, 1985), forçant du coup les scénaristes à revoir leur copie et à nous pondre cette histoire d'ambulancier fou qui endosse la défroque de Jason pour se venger. Le vrai revient dans **Jason le mort-vivant** (Tom McLoughlin, 1986), pour se foutre sur la gueule avec Tommy (Thom Matthews, l'un des deux acteurs communs aux **Retour des morts-vivants 1** et **2**) sur les accords de « The Man Behind the Mask » d'Alice Cooper. Initialement prévu pour être le fameux cross-over, le septième chapitre (**Un Nouveau défi** de John Carl Buechler, 1988) intronise Kane Hodder dans le rôle-titre tandis que le vieux Walt Gorney (Crazy Ralph dans les deux premiers chapitres) réapparaît en tant que narrateur. Dernier épisode produit et distribué par la Paramount, **L'Ultime retour** (réalisé en 1989 par Rob Hedden) voit son affiche d'origine interdite (Jason y sabrait un poster « I love NY ») suite à des plaintes du comité de tourisme new-yorkais, qui oblige par la suite les acteurs à expédier leurs scènes en moins de trois jours dans Time Square. Jason (Kane Hodder en est désormais l'acteur officiel) en profite au passage pour envoyer son futur rival Ken Kirzinger à travers un miroir. Chargé du café sur le premier opus, Adam Marcus signe **Jason va en enfer** 13 ans plus tard. Véritable foire aux clins d'œil (on y voit la malle de **Creepshow**, la dague et le Necronomicon d'**Evil Dead 2**) et aux caméos (Kane Hodder apparaît aussi dans le rôle d'un flic que Jason tue et enfile le gant de Freddy pour le plan final), c'est aussi le seul épisode où l'on ne verra jamais le visage de Jason. Le ton parodique s'intensifie dans **Jason X** (Jim Issac, 2001), relecture avouée de **Alien** (l'un des personnages s'appelle Dallas, comme Tom Skerrit chez Ridley Scott) où David Cronenberg pointe le bout de ses lunettes et où un bataillon de marines équipés de fusils BFG (que les fans de **Doom** et de **Quake** connaissent bien) essayent de liquider le Gros, qui, malgré sa désintégration finale, ne risque pas de s'arrêter là.

Alexandre BUSTILLO

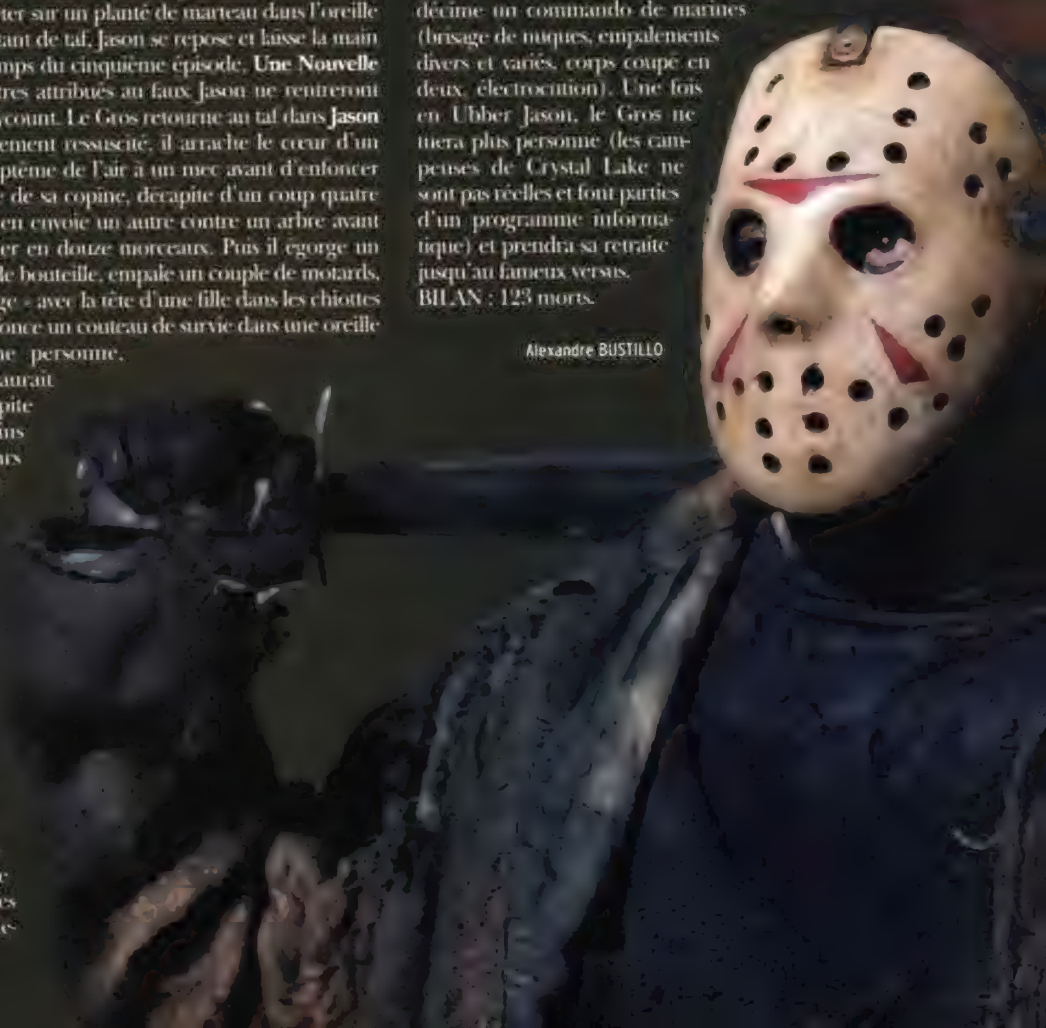
LES 12 TRAVAUX DE JASON

CELA FAIT PLUS DE 22 ANS AUJOURD'HUI QUE JASON VOORHEES MASSACRE SON PROCHAIN. 22 ANNÉES DE MEURTRES PLUS OU MOINS GORE, PERPÉTRÉS ESSENTIELLEMENT À L'ARME BLANCHE. ON FAIT LES COMPTES. TCHI TCHI TCHI... AH AH AH...

Jason commence sa carrière d'équarrisseur en gros en 1981, sous la tutelle de Steve Miner, dans la première suite de **Vendredi 13**, slasher où sévissait sa mère, coupable de 9 assassinats. Le fils prodigue ne fera pas mieux pour sa première apparition : une aiguille à tricoter dans la tempe de la petasse qui a décapité maman, un marteau enfoncé dans la tête d'un flic, un abruti égorgé la tête en bas, un paraplégique qui embrasse une machette, un couple empalé en plein ébat et une petite curieuse poignardée. Rien à redire, Jason a du style, même lorsqu'il étrangle Crazy Ralph avec un fil barbelé. Puis Jason prends son temps dans **Meurtres en trois dimensions**. Après plus d'un quart d'heure de film, il daigne enfin mettre un coup de hachoir dans l'imposante bedaine d'un moustachu avant d'enfoncer une aiguille dans la nuque de sa femme. N'aimant pas trop les jeunes qui se la pètent, il cloue une punk sur une poutre avec une fourche, en met une seconde dans l'estomac de son collègue, avant de se farcir le troisième larron de la bande à grands coups de machette. Avant enfin trouvé un beau masque, Jason fête ça en électrocutant un fumeur de joints, en harponnant une fille dans l'œil, en coupant en deux un mec qui marche sur les mains, en transperçant une gorge tout en étant caché sous un lit, puis un estomac avec un tisonnier ardent, en égorgeant le rigolo de service et pour finir, en éjectant un œil d'une simple pression. Même s'il n'a pas une gueule de porte-bonheur, Jason sait donc se servir de ses grosses paluches. Et il le prouve dans le **Chapitre final** en découpant la tête d'un blaireau à la scie, en éventrant une infirmière avec un scalpel, en égorgeant une auto-stoppeuse, en empalant une nageuse dans un canot pneumatique puis en mettant fin aux espoirs de paternité d'un jeune homme en pêchant ses couilles avec un harpon. Déçu qu'il ne sache pas bien danser, Jason poinçonne la main de Crispin Glover avant de lui fendre la tête puis défenestre une meuf qui s'écrase comme une merde sur une bagnole. Pour finir, il éventre un mec contre un rideau de ciné, écrase une tronche contre un mur, défonce d'un coup de hache une fille et une porte, pour s'arrêter sur un planté de marteau dans l'oreille d'un campeur. Après tant de taf, Jason se repose et laisse la main à un « copycat » le temps du cinquième épisode, **Une Nouvelle terreur**. Les 19 meurtres attribués au faux Jason ne rentreront donc pas dans ce bodycount. Le Gros retourne au taf dans **Jason le mort-vivant**. Fraîchement ressuscité, il arrache le cœur d'un fossoyeur, offre un baptême de l'air à un mec avant d'enfoncer une lance dans la tête de sa copine, décapite d'un coup quatre adeptes du paintball, en envoie un autre contre un arbre avant de découper le dernier en douze morceaux. Puis il égorge un clodo avec un tesson de bouteille, empale un couple de motards, fait un « Mako Moulage » avec la tête d'une fille dans les chiottes d'un camping-car, enfonce un couteau de survie dans une oreille (oreille reliée à une personne, sinon ce meurtre n'aurait aucun intérêt), décapite une greluche à mains nues, repeint les murs d'une chambre avec la tronche d'une autre, plante un flic comme un ninja, en broie un autre, avant de plier en deux leur chef. C'est donc officiel, Jason est de retour ! Il est de retour et prêt à relever **Un Nouveau défi** : tuer encore plus de blaireaux. Il commence avec un couple, en les poignardant mollement. Puis, il passe la seconde et décroche un fulguropoint dans le dos d'un mec surpris avant d'éclater sa copine, cachée dans son duvet, contre un arbre. Après avoir joué au golf avec une tête, il noie une fifille, enfonce une faucille dans le dos d'une vieille coiffée ***Dynastie***'s style, éventre une moche avec une serpe et un médecin avec une scie circulaire, enfonce un sifflet de carnaval dans un œil, écrabouille encore une tronche, éventre un rockabilly, décapite un illuminé, balance un corps d'une fenêtre et fracasse la blondasse de service à la hache. Dans **L'Ultime retour**, il enfonce un fusil harpon dans le ventre d'un mec qui joue mal et le projectile dans la tête de son amie. Puis il explose une hardeuse (la musique hein...) avec sa guitare, perfore un torse avec une pierre bouillante puis un autre avec un éclat de verre, transperce un matelot avec une gaffe, égorge le Cap'tain bigleux, étrangle une danseuse, électrocute et empale deux autres types avant d'enfoncer une hache dans un dos. Arrivé à New York, il trifouille le bide d'un junkie avec une seringue, éclate son pote contre une gouttière, balance un deuxième fulguropoint contre un boxeur, tue un flic hors-champ, noie un mec dans un tonneau de merde, balance Kirzinger (VENGEANCE !) contre un miroir puis nous refait le coup du marteau. De plus en plus sur les nerfs dans **Jason va en Enfer**, Gogolito crève des yeux avec un appareil d'autopsie, tue deux flics, lacère une frustrée du cul avec un scalpel, tranche sa copine en deux avec un piquet, éclate une vieille contre une portière, en poignarde une autre dans le dos, liquéfie un flic, en défonce quatre autres dans un commissariat, casse un bras, explose une mâchoire, balance un cuistot dans une friteuse, empale une serveuse, déchire un cou avant d'étreindre mortellement un chasseur de primes. Pour finir, dans **Jason X**, il tue sept militaires avec ses chaînes (dont Cronenberg), plonge une belle blonde dans l'azote liquide avant de lui fracasser sa tête solidifiée, fourre sa machette spatiale dans un ventre, éclate façon catch deux joueurs de jeux vidéos et décime un commando de marines (brisage de nuques, empalements divers et variés, corps coupé en deux, électrocution). Une fois en Uber Jason, le Gros ne tuera plus personne (les campeuses de Crystal Lake ne sont pas réelles et font parties d'un programme informatique) et prendra sa retraite jusqu'au fameux versus.
BILAN : 123 morts.

Alexandre BUSTILLO

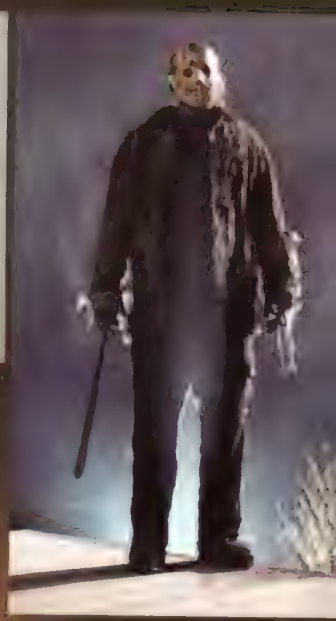
Ci-dessous :
Avec 123 morts effectives au compteur en 8 films (sa mère ouvrant les hostilités dans le premier Vendredi 13 tandis qu'un copycat se substitue au vrai Jason le temps de Vendredi 13 Chapitre 5 : Une nouvelle terreur), le mythique Jason Voorhes, qui prend ici la pose du bûcheron, devient ainsi le croquemitaine le plus prolifique de l'histoire du cinéma !



FREDDY : SES MEURTRES, SON ŒUVRE

BEAUCOUP MOINS PRODUCTIF QUE JASON (MAIS ALORS BEAUCOUP MOINS), FREDDY ADOPTE UN TOUT AUTRE STYLE POUR OCCIRE LES ADOS. VOS PAUPIÈRES SE FERMENT... VOTRE TÊTE EST LOURDE... VOUS DORMEZ, MAINTENANT...

Le plus gros reproche que l'on peut faire au personnage de Freddy est d'être terriblement bavard et trop friand de vannes pas drôles. Pourtant, le croquemitaine imaginé par Craven est plutôt silencieux dans **Les Griffes de la nuit**. Régnant en maître absolu sur un monde de cauchemars, Freddy commence sa carrière comme tueur d'enfants (meurtres qui ne seront pas comptabilisés ici puisque invisibles à l'écran) puis, une fois mort, la poursuit dans les rêves des descendants de ses bourreaux. Et il ouvre le bal d'une manière tracassante, le grand brûlé, en faisant grimper aux murs et au plafond une jeune fille qui rendra son dernier soupir sous des coups de griffes bien placés. Après avoir essayé de noyer Heather Langenkamp dans sa baignoire sans grand succès, il perd un gland avec ses dreads et fait de la fondue savoyarde avec les intestins de Johnny Depp. Seulement trois morts à l'arrivée mais quelle classe ! La classe, Freddy la perd un peu dans le très mauvais deuxième épisode. Non seulement les meurtres sont bidons bien comme il faut (un prof de sport gay est lacéré, le pote du héros est cloué contre la porte de sa chambre par les quatre griffes et deux types se font tuer lors d'une soirée-piscine, l'un la tête ouverte, l'autre éventré) mais sont surtout très rares à l'écran malgré quelques séquences-chocs (Freddy s'extirpant d'un corps). Mais le salopard de Elm Street s'affole un peu plus par la suite. Dans **Les Griffes du cauchemar**, il dirige un somnambule avec ses veines, tel un pantin, avant de l'envoyer en l'air, sort ses bras et sa tête d'une télé pour venir y écraser une grosse blondasse (punchline



Ci-contre : Contrairement à son frère ennemi, Freddy Krueger, alias le tueur d'Elm Street, tourmente plus d'ados qu'il n'en découpe en morceaux avec ses légendaires griffes. Résultat : seulement 27 morts directes à son actif en 7 films. Feignant, va !

qui suit) ; remplace ses griffes par huit seringues remplies à bloc et envoie un clown fait d'héroïne à une pauvre, pleine dans le cœur un appareil magnéto hideux (vraiment dégueulasse celui-là). Rongeur jusqu'à la moelle, il se transforme en spectre pour tenter de tuer le héros John Saxon dans un cauchemar de vainqueur avant de berner Heather, qui effectue là son retour, en l'hypnotisant après s'être fait passer pour son père. Le quatrième épisode s'ouvre sur la mort de deux rescapés du précédent : l'un se fait tuer lentement d'un coup de griffes pendant que l'autre, en fond (un Homer Simpson), se noie dans son waterbed, en essayant de rejoindre une jolie malade qui lui fume de l'œil. Puis il jette trop vite dans le brasier d'un four crématoire, après une blague à la Freddy comme un berlingot, se rend invisible pour sucer un jeune karatéka trop sûr de lui et transforme une baby-sitteuse en Matrix, qu'il enferme dans une boule d'allumettes avant de l'écraser dans une gerbe sanglante. Freddy se rendra pour le cinquième épisode en jouant avant que trois personnes : il fusionne un ado et une moto puis envoie valdinguer le tout contre un camion, bourre une apprentie top model comme une oie jusqu'à la lie et se transforme en Super Freddy pour découper en morceaux un fan du Punisher. Et il ne faudra pas compter sur **La Fin de Freddy** pour rehausser le nombre de meurtres. Après avoir fait exploser la tête d'un malentendant (torturé au préalable avec un coton tige géant et un arrachage d'oreille), Freddy transporte un petit fumeur dans un trip psychédélique matiné de jeu vidéo (le mec se fait labourer la tronche par un Freddy virtuel) et envoie la maison du supposé héros sur orbite. Le bonhomme a juste le temps de sauter en parachute avant que Krueger n'en coupe les lumières. Le résultat ? Un atterrissage forcé et plutôt moche sur une planche cloutée. Dans le dernier quart d'heure « en trois dimensions », il subira plus qu'il ne châtiera. Quand au « vrai » Freddy, il ne sortira de la nuit que pour occire le mari d'Heather (en lui plantant ses griffes dans les roubignolles et en lui labourant le torse) et la baby-sitter de son fils (dans un meurtre clin d'œil au premier épisode. Freddy défiant une fois de plus les lois de la gravité pour s'en aller saigner à blanc la demoiselle). Il est vraiment fatigué, le p'tit père Krueger. Et ce n'est pas **Freddy contre Jason** qui inversera la donne.
BILAN : 27 morts.

Alexandre BUSTILLO

MYSTIC RIVER
DE CLINT EASTWOOD

Malgré le dédain dont fit preuve le jury du dernier Festival de Cannes à son égard, MYSTIC RIVER, à la fois thriller funèbre et drame humain déchirant, s'impose déjà comme l'un des films majeurs de son auteur, le grand, l'immense, l'impérial Clint Eastwood.

Créance de sang, sous les oripeaux d'un pur whodunit classique, l'annonçait en demi-teinte et **Mystic River** le confirme aujourd'hui de manière encore plus évidente : à 73 ans, notre Clint Eastwood adoré et vénéré s'est décidé à regarder la mort en face. Bien sûr, pour les fans que nous sommes, le constat fait peur et démontre bien que si la légende de l'homme sans nom et de Harry le charognard sera toujours éternelle, notre homme Clint, conscient de son âge, est quand à lui bien mortel. Et si le réalisateur a souvent flirté avec l'idée de la mort à l'écran (les jumeaux **L'Homme des hautes plaines** et **Pale Rider**, **Honkytonk Man**), jamais il n'aura été aussi explicite, poussant jusqu'à mettre en scène la sienne par deux fois dans ce **Créance de sang** bourré jusqu'à la gueule de symbolisme macabre. Dans **Mystic River**, la Grande Faucheuse reste également au centre même de l'intrigue, prenant la place d'un protagoniste principal, invisible mais prégnant, accompagnant tous les autres vers un voyage sombre et torturé. L'histoire se déroule de nos jours : trois amis d'enfance se retrouvent, après plusieurs années, dans de tristes circonstances. Le premier (Sean Penn), un ancien délinquant, vient de perdre sa fille de 19 ans, sauvagement tuée, et jure de retrouver son meurtrier et de le faire payer même si, pour cela, il s'agira d'enfreindre la loi. Le second (Kevin Bacon) est chargé d'enquêter sur cet horrible crime

RIVIÈRE SANS

RETOUR

et ne connaît que trop bien les méthodes du premier. Le troisième (Tim Robbins) erre entre la vie et la mort, ne s'étant jamais remis des actes pédophiles dont il fut victime durant son enfance. Les destins de ces trois hommes, déjà liés par cet événement du passé, se confrontent de nouveau aujourd'hui.

Emprunt d'un classicisme propre au Clint Eastwood réalisateur, **Mystic River** fonctionne cependant à l'inverse de **Créance de sang**. Si la ligne directrice de l'intrigue, simple et forte, se concentre de nouveau sur un whodunit (qui a tué la fille de Sean Penn ?), il est évident ici que la richesse thématique prend largement le pas sur la simple narration. Pour être plus exact, c'est cette même richesse thématique qui fait progresser l'intrigue vers des extrêmes rarement explorés de manière aussi frontale par le réalisateur. Que la rivière du titre fasse expressément référence au Styx de la mythologie grecque n'est qu'un magnifique détail parmi tant d'autres, l'arbre qui cache la forêt en somme. La première séquence relatant le crime pédophile, faite de fondus au noir répétitifs, masquant les actes pour mieux en dévoiler l'horreur, ne donne pas uniquement le ton sombre et désespéré du film. Elle dénote surtout de l'approche multitextuelle de Clint Eastwood face au sujet. Pêle-mêle, **Mystic River** se réfère aux contes de Grimm, à la tragédie grecque et à la psychologie freudienne pour donner chair à son récit et tracer en filigrane les personnalités de ses protagonistes.

Au passage, le cinéaste flirte clairement avec le fantastique et la mythologie vampirique en citant le **Vampires** de John Carpenter (un frère d'armes à la même sensibilité classique) lors d'une séquence mémorable et particulièrement habitée. On l'aura compris, cette seconde alliance d'Eastwood et de Brian Helgeland sonne cette fois-ci entièrement juste, jusque dans un dénouement ambigu dont la moralité a déjà été remise en cause, bien qu'elle ne s'applique à aucune autre loi que celle de la rue, celle que les deux artistes ont décrite avec justesse à travers leurs œuvres respectives (les **Harry** pour l'un, **Payback** et **L.A. Confidential** pour l'autre). Qu'on se le dise, toutes ses constantes font de **Mystic River** un chef d'œuvre de la trempe des **Josey Wales**, **Impitoyable**, **Un monde parfait** et autres **Sur la route de Madison**. Un chef d'œuvre qui reste, depuis sa présentation au dernier Festival de Cannes et à ce jour, le film le plus remuant, le plus direct, le plus sombre, le plus violent, le plus beau et le plus désespérément tragique de l'année, n'hésitant jamais pour l'occasion à entraîner le spectateur dans les recoins les plus sombres de son âme pour lui faire subir tous les outrages émotionnels possibles. Et Eastwood de nous rappeler ainsi, sans ménagement, qu'après les disparitions émouvantes de James Coburn et Charles Bronson, il reste peut-être le dernier vrai dur de sa génération. Chérissons-le du plus profond de notre cœur, nom de Dieu !

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2003. RÉAL.: CLINT EASTWOOD. SCÉN.: BRIAN HELGELAND D'APRÈS LE ROMAN DE DENNIS LEHANE. DIR. PHOT.: TOM STERN. MUS.: LENNIE NIEHAUS ET CLINT EASTWOOD. PROD.: CLINT EASTWOOD, JUDIE HOYT ET ROBERT LORENZ POUR MALPASO PRODUCTIONS/VILLAGE ROADSHOW PICTURES/WARNER BROS. INT.: SEAN PENN, TIM ROBBINS, KEVIN BACON, LAURENCE FISHBURNE, MARCIA GAY HARDEN, LAURA LINNEY, EMMY ROSSUM... DUR.: 2H17. DIST.: WARNER BROS. SORTIE LE 15 OCTOBRE 2003.

INTERVIEW BRIAN HELGELAND - SCÉNARISTE
BOSTON CONFIDENTIAL

D'ORIGINE NORVÉGIENNE ET BRIÈVEMENT MARIN-PÊCHEUR, BRIAN HELGELAND A TOUT CONNU COMME SCÉNARISTE. TRANSFUGE DU FANTASTIQUE SAIGNANT (*976 EVIL*, **HIGHWAY TO HELL ET UN ÉPISODE DE LA SÉRIE ***VENDREDI MAUDIT***), PAYÉ POUR DÉNATURER LE SCRIPT DES FRÈRES WACHOWSKI POUR **ASSASSINS**, DEUX FOIS COMPLICE DE MEL GIBSON (**COMPLOTS**, **PAYBACK**) ET COUPABLE DU SCRIPT LE PLUS COMIQUE PORTÉ À L'ÉCRAN PAR KEVIN COSTNER (**POSTMAN**), IL GAGNE SES GALONS DE CADOR DU MÉTIER EN ADAPTANT LE **L.A. CONFIDENTIAL** DE JAMES ELLROY POUR CURTIS HANSON. UN SUCCÈS QUI LUI OFFRE DE PASSER À LA RÉALISATION AVEC **PAYBACK** PUIS **CHEVALIER** ET DE FAIRE LE VŒU DE NE PLUS ÉCRIRE POUR AUTRUI. JUSQU'AU JOUR OÙ SON CHEMIN CROISE CELUI DE CLINT EASTWOOD...**

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Jimmy Markum (Sean Penn) et Sean Devine (Kevin Bacon), un mauvais garçon et un flic sur les traces de leur enfance brisée.

Celeste Boyle (Marcia Gay Harden), une femme qui a perdu ses repères et la confiance qu'elle avait en son mari.

Jimmy avec sa femme Annabeth (Laura Linney), à la Communion de leur fille cadette : encore quelques instants de bonheur avant le drame.

Pendant le tournage de* Chevalier, *vous avez annoncé que, jamais plus, vous ne seriez un simple scénariste !

C'est vrai, je ne voulais plus. J'étais un retraité de l'écriture. C'est à la demande de Clint Eastwood que je suis revenu sur ma décision. Un peu comme les protagonistes de **Mystic River** d'ailleurs : on n'échappe pas à sa nature profonde ou chassez le naturel, il revient au galop. J'aimerais croire que je suis un réalisateur né, mais Clint est du genre à vous rappeler à l'ordre par un « *Non petit, tu es scénariste.* ». J'ai donc accepté de me remettre à l'écriture d'un scénario pour autrui sur **Créance de sang**, puis sur **Mystic River**.

Quelle attitude avez-vous adopté face à Clint Eastwood ?

Je me suis efforcé d'être invisible, en me préoccupant d'abord de l'histoire et des personnages. Heureusement d'ailleurs. J'évite de tomber dans une démarche où je me regarderais écrire. Je pense que Clint raisonne de la même manière quand il réalise. Aux États-Unis, la critique reproche souvent à ses mises en scène d'être démodées ou simplistes. Ce sont pourtant les caractéristiques d'un style non voyant, au service du récit et qui ne vise qu'à la limpidité. Si Clint Eastwood peut tourner un plan en deux prises au lieu de cinq, il le fera ; il tient à s'effacer. Il ne cherche pas à ce que sa présence soit remarquée, à ce que la caméra rappelle son existence. J'essaie de travailler de la même manière. Nous n'en avons jamais parlé mais je pense que nous nous rejoignons sur ce point.

Étiez-vous sur le plateau de* Mystic River *à attendre que l'on vous demande des retouches ?

Non, car j'étais très pris sur le montage de mon propre film, **Le Purificateur** (alias **The Order**). Par contre, j'étais là pour les repérages. Amusant, car Clint Eastwood ne se déplace pas avec toute une cour, comme beaucoup d'autres cinéastes. Il n'a, par exemple, pas de garde du corps. Il arrive et explore le quartier, les maisons, les rues. Je marchais derrière lui pour observer les réactions des gens. Ils ont réagi comme si George Washington était descendu du ciel pour fouler le macadam. Rien à voir avec l'accueil habituel réservé à une star de cinéma. Les gens regardaient Clint comme s'il était un fantôme, comme quelqu'un qui ne pouvait pas réellement exister. Troublant.

À l'origine de* Mystic River, *il y a un roman de Dennis Lehane, une histoire réputée particulièrement délicate à porter à l'écran...

L'adaptation était d'autant plus difficile que j'ai beaucoup aimé le roman, une œuvre riche et complexe. Un scénariste rechigne toujours à prendre des libertés avec des protagonistes et une intrigue qu'il porte dans son cœur. Souvent, nous avons tendance à synthé-

tiser trois personnages en un seul pour accéder à un récit cohérent, efficace. Je ne tenais pas à prendre cette direction. Sur **Mystic River**, ma priorité consistait à respecter le matériau d'origine, ce qui rendait l'écriture plus difficile. Extraire l'essence du roman tient effectivement de l'exercice d'épuration. C'est d'ailleurs pour cette raison que le cinéma n'atteint pratiquement jamais la densité et la plénitude des livres. Des formes d'expression radicalement différentes. On doit considérer le film en tant qu'entité unique, même si la comparaison avec l'œuvre littéraire est inévitable et qu'elle se fera généralement au profit du roman. En dépit de grandes qualités, l'ouvrage de Dennis Lehane présentait néanmoins des aspects un peu pop, rinçards, sur le modèle des romans de gare. Des défauts minimes qu'il fallait gommer à l'écran.

On raconte que Dennis Lehane était d'abord plus que réfractaire à la vente des droits de son bouquin...
Vrai. Clint a dû le convaincre, mais il n'a pas eu à trop argumenter, Dennis Lehane comptant parmi ses admirateurs et lui faisant toute confiance. Il était même très heureux de mettre **Mystic River** en de si bonnes mains. Dennis Lehane avait d'autant plus confiance dans le projet que je suis originaire d'un quartier similaire du sud de Boston. Pratiquement le cadre de l'action. Une coïncidence qui m'a aidé car, en lisant le livre, je me suis immédiatement reconnu dans les lieux et les personnages. Ce genre de parenté n'est pas vraiment indispensable, mais ça aide. Contrairement au **L.A. Confidential** de James Ellroy, qui m'a fasciné bien qu'il s'agissait d'un autre monde où je n'avais aucun repère, j'étais là en terrain connu. Ce qui aide tout de suite à saisir une ambiance, à créer une atmosphère.

Mystic River ***disserte également sur la nature même de la vengeance.***
Oui et non. C'est un thème certes présent tout au long du film, mais qui n'en est pas le thème central. Tim Robbins poursuit une vengeance, Sean Penn également. Mais tout est futile : les deux

« Clint Eastwood ne cherche pas à ce que sa présence soit remarquée, à ce que la caméra rappelle son existence. »

hommes perpétuent un cycle de revanche en activité dans le quartier depuis longtemps. En substance, il dit « si quelque chose t'arrive, tu dois te venger ». Un petit monde où rien ne s'oublie facilement. La question de la vengeance est finalement vite traitée et ce n'est pas la chose la plus importante, comparée aux motivations des personnages.

Selon vous, quels sont les points communs entre **Mystic River** ***et quelques-uns des précédents films de Clint Eastwood ?***
La violence, ses conséquences, la force du destin... Des thèmes que Hollywood n'aime guère aborder, mais Clint Eastwood sait s'y prendre. Une des raisons qui lui permettent de réaliser des projets pareils, c'est qu'il accepte de se prêter à un film de studio de temps à autre. Aussi respecté soit-il, Clint Eastwood n'est pas tout puissant. S'il s'était acharné à ne faire que des films dans la veine de **Mystic River**, il n'existerait plus depuis longtemps. C'est ainsi qu'il a obtenu le financement de Warner pour **Mystic River** en acceptant **Space Cowboys**, un projet commercial qui n'a rien de déshonorant. Clint négocie très bien son image et son statut de star. Les gens veulent le voir, il leur donne donc satisfaction pour ensuite tourner des œuvres plus personnelles.

(ATTENTION ! NE PAS LIRE LA FIN DE L'INTERVIEW AVANT D'AVOIR VU LE FILM)

Les dernières minutes de **Mystic River** ***cultivent l'ambiguïté, l'incertitude...***
Je ne crois pas que le geste adressé par Kevin Bacon à Sean Penn signifie : « *Je vais te traquer et te mettre derrière les verrous.* ». Le personnage de Sean Penn se considère déjà comme prisonnier de son monde. Il se rend finalement compte que rien n'a changé pour lui ; il essaie d'échapper à ses pulsions, mais continue à tuer des gens, à les jeter dans la rivière. C'est son destin. Clint Eastwood et moi ne le jugeons pas pour autant. Nous ne l'aurions pas même fait s'il avait éliminé le flic incarné par Kevin Bacon. Par contre, les protagonistes de l'histoire n'arrêtent jamais de se juger entre eux. Le signe de Kevin Bacon illustre très bien cet aspect du scénario. Il dit en silence : « *Je t'ai jugé, je sais qui tu es, je sais la vérité.* ». Et cela n'a rien à voir avec une volonté de prouver une culpabilité. Il n'y a pas de culpabilité nette et déclarée dans **Mystic River**.

En clair, vous prenez nettement vos distances avec tout ce que Hollywood propose en guise de point final...
Oui et je pense que c'est bien plus vraisemblable ainsi. La vie est plus vaste, plus étrange que l'image que Hollywood en donne. Le cinéma essaie toujours, souvent pour de bonnes raisons et tant dans la tristesse que dans le happy-end, d'imposer une conception manichéenne de la justice, du châtiment. Ce n'est pas le cas de Clint Eastwood ; il ne vous laisse personne à pendre à la fin de **Mystic River**. Dans le film, il n'y a aucun discours soutenant que tel personnage a obtenu ce qu'il mérite. Nous ne savons pas ce qu'il mérite ; il a tué en pensant avoir raison de le faire. Est-ce que la prison saurait briser cette conviction ? C'est toute la tragédie de sa situation ; il a perdu sa fille, tué un ami qui n'était pas directement responsable de ses malheurs et finit captif de sa propre conscience. On ignore si la justice va le rattraper. Peu importe finalement. Il est piégé dans ce quartier et il ne pourra jamais en sortir. Il sera pour l'éternité le type qui tue des gens et les jette dans la rivière. C'est sa fonction dans ce monde.

Propos recueillis et traduits par Cyrille GIRAUD

Ci-dessus : Whitey Powers (Laurence Fishburne), adjoint de Sean Devine et seul personnage à ne pas être émotionnellement impliqué, est persuadé de la culpabilité de Dave Boyle.

INTERVIEW TIM ROBBINS
AU SEUIL DU VIDE

DE TOUS LES PERSONNAGES DE **MYSTIC RIVER**, TIM ROBBINS INCARNE LE PLUS TOURMENTÉ, LA FIGURE LA PLUS TRAGIQUE, À JAMAIS MARQUÉ PAR UN TRAUMATISME D'ENFANCE. UN RÔLE DONT LE HÉROS DÉJÀ NÉVROSÉ DE **L'ÉCHELLE DE JACOB** S'ACQUITTE AVEC BRIO..

Ci-dessus :
Dave Boyle (Tim Robbins), un enfant meurtri dans le corps d'un adulte paumé, un homme à la dérive, hanté par un passé tragique.

Dans* Mystic River, *vous incarnez un rôle particulièrement difficile. Celui de Dave, un homme autrefois victime de pédophiles...

Je connais des personnes dont on a abusé sexuellement quand elles étaient plus jeunes. Elles expriment souvent leur névrose à travers leur physique, leur manière d'agir, de se tenir, de se déplacer... Je me suis beaucoup inspiré de ça. Pour ce qui touche à l'aspect psychologique, nous en sommes tous à réprimer des souffrances et des expériences dures. À la seule différence que pour la majorité d'entre nous, nous avons la chance de ne pas refouler quelque chose d'aussi abominable que les souvenirs du personnage que je joue dans le film. Pour me glisser dans sa peau, je n'ai pas fait de recherches particulières, je n'ai pas cherché à discuter avec des victimes parce que je ne suis pas qualifié pour ça.

Votre personnage souffre d'autant plus dans le scénario qu'il subit la trahison de sa femme, que joue Marcia Gay Harden...

Une chose terrible, qui se justifie par la peur. Elle imagine que tout est foutu. Elle voit son mari disjoncter. Il parle de vampires, ses mains sont couvertes de sang et il s'enfonce dans le mensonge. Le mensonge peut avoir des effets très pervers, je l'inculque d'ailleurs à mes enfants. Il vaut mieux toujours dire la vérité car un mensonge en entraîne un autre. Si Dave avait simplement dit la vérité, rien ne serait arrivé. Il la dit à un seul moment, quand il est enfant. Au contact des étrangers, les deux autres gamins se méfient ; ils disent qu'ils habitent la rue. Dave, parce qu'il est ouvert et plus naïf, leur révèle qu'il ne vit pas dans le secteur. Et c'est pour cela que les pédophiles l'obligent à monter dans la voiture. Donc, lorsque vous dites la vérité et qu'une épreuve pareille vous tombe dessus, vous perdez confiance. D'où un traumatisme plus profond encore.

Comment s'est déroulée votre rencontre avec Clint Eastwood ?

Une rencontre très enrichissante. Auparavant, j'avais beaucoup entendu Morgan Freeman parler de Clint, dire combien il peut être génial. Je suis arrivé extrêmement préparé sur le tournage, car on m'avait annoncé qu'il ne fait parfois qu'une seule prise. Une vraie gageure parce que vous devez vous discipliner et trouver le moyen de faire le boulot dans le temps donné. Une manière de prendre plus confiance en vous, de puiser dans toutes vos ressources. Quand vous jouez ce genre de personnage, délicat, très affecté, sombre, c'est valorisant et confortable de ne pas multiplier les prises. Sur d'autres films, pour exprimer certains sentiments et émotions, il m'est arrivé d'accumuler dix, voire vingt tentatives pour parvenir au résultat escompté. Pas question avec Clint Eastwood. Il vous met à ce point en confiance que tout est fait en deux ou trois prises maximum. Au début, ça fait un peu peur. Ensuite, ça motive. C'est pour ces raisons de confiance qu'on ne travaille généralement pas plus de huit heures quotidiennes avec Clint Eastwood. Plus humain, plus décent. Il possède un sens aigu des priorités et vous demande une grande concentration. Si nous n'êtes pas concentré, vous vous plantez. À son contact, j'ai compris pourquoi, sur certains de mes précédents films, j'ai travaillé dix-huit heures par jour.

Pourquoi justement ?

Les émotions sont beaucoup plus faciles à obtenir durant des journées de six heures plutôt que de douze. Si vous travaillez trop, vous déprimez et votre jeu se détériore. Être bon et juste sur **Mystic River** s'avérait d'autant plus aisé qu'il régnait sur le plateau une ambiance familiale, conviviale. Je me sentais entouré d'amis. Ensemble, nous sortions souvent dîner, prendre un verre. Et, tous les matins, je rendrais dans la peau de mon personnage, Dave.

Propos recueillis et traduits par Cyrille GIRAUD

CLINT EASTWOOD PAR **KEVIN BACON**

APRÈS AVOIR TOURNÉ SOUS LA DIRECTION DE JOHN HUGHES, OLIVER STONE, RON HOWARD, BARRY LEVINSON OU PAUL VERHOEVEN, KEVIN BACON NOUS RACONTE COMMENT ON FAIT L'ACTEUR DANS UN FILM DE CLINT EASTWOOD.

Je suis convaincu que la qualité du travail d'un acteur passe par les quelques minutes entre *« action ! »* et *« coupez ! »*, les instants le plus intenses dans une journée de travail. John Hughes, sous la direction duquel j'ai fait **La Vie en plus**, avait l'habitude d'exploser ces moments en intervenant au milieu des prises. Un peu perturbant au début car, pendant que la caméra tournait, il me disait d'arrêter, de reprendre une réplique... C'est une technique assez cool, mais qui demande beaucoup d'argent pour imprimer toute cette pellicule. Il y a également la méthode courante. Un assistant cogne à la porte pour vous prévenir qu'il reste dix minutes avant la prise. Vous vous sentez déjà comme un pompier après l'alerte. Puis, vous êtes face à la caméra et un type hurle *« moteur ! »*. Des talkies-walkies fonctionnent et tout le monde fait *« chuuuut ! »* afin de faire le silence. C'est dans une ambiance de mort que le mot *« action ! »* vous transperce littéralement. À moins que vous ne soyez complètement en osmose avec votre environnement, vous tremblez dès lors comme une feuille. Vous vous demandez même ce que vous faites là, vous priez pour ne pas merder. Et une fois que tombe le mot *« coupez ! »*, vous relâchez toute la pression. Tout le monde se détend et se remet à hurler. Pas vraiment l'idéal. Le moment le plus détendu devrait être justement le moment de la prise, mon moment, celui où je dois donner ce pourquoi je me suis concentré si fort.

Clint Eastwood adopte une méthode radicalement différente. Personne n'a de talkie-walkie sur son plateau. Tout est fait pour votre calme. Chacun sait que crier ne sert à rien, chacun sait qu'on ne va pas hurler *« moteur ! »*, chacun tend l'oreille pour entendre la caméra tourner sans qu'on ait besoin de l'annoncer. Clint ne dit jamais ni *« action ! »* ni *« coupez ! »*. La prise a lieu, c'est tout. D'autant plus incroyable qu'il finit toujours en dessous du budget prévu, avec deux semaines d'avance sur le calendrier de films magnifiquement éclairés. Comment accomplit-il ce miracle ? C'est ce qu'on appelle l'inspiration...

Clint Eastwood travaille vite. Jamais cependant, vous ne ressentez un sentiment d'urgence. **Mystic River** fut d'ailleurs le tournage le moins pressé que j'ai vécu. Clint est tellement préparé, son équipe si disciplinée et proche de lui... Généralement, beaucoup de choses peuvent ralentir un tournage. Les caprices de stars, le fait que les gens parlent entre eux, à tel point qu'il faut cinq minutes pour faire le silence avant chaque prise... Rien de tout ça sur le plateau d'un Clint Eastwood. Il n'y a pas non plus d'outils comme le retour vidéo et le playback. Vous faites la prise et les gars la revoient sur moniteur pour décider ou pas de la nécessité d'une autre. Il n'y a pas de playback sur les films de Clint. Il sait instinctivement si la scène est bonne. Il se contente d'un banal moniteur vidéo. Souvent il ne le regarde même pas : il s'assoit près de la caméra pour observer ses putains d'acteurs jouer leur scène. Une méthode qui rend un tournage plus facile. Chez Clint Eastwood, il n'y a pas de comédien qui supplie pour tourner une troisième prise. En ce qui me concerne, mes meilleures prises sont les deux premières parce que je me prépare beaucoup. Si Clint devait travailler avec un interprète qui demande un long processus pour arriver au résultat escompté, je ne peux pas imaginer comment cela pourrait marcher.

Clint ne répète pas. Nous devions commencer à tourner le 3 mai. Je m'attendais donc à ce qu'il donne rendez-vous aux acteurs la deuxième semaine d'avril pour les répétitions. Ce ne fut pas plus le cas sur le plateau. En général, vous répétez une heure et vous passez le reste du temps à vous promener, de la coiffure à l'habillage, aux essais de maquillage, de lumières. Sur **Mystic River**, je pouvais me lever tard le lundi matin. Clint s'en moquait, à condition que je sois à l'heure pour les prises. Un peu frustré, Sean a eu l'idée d'organiser des répétitions. Mais vous ne pouvez pas vraiment répéter sans metteur en scène pour vous donner des indications ! On ne peut pas vraiment se diriger entre nous. À partir du moment où il n'y a pas de metteur en scène, on fait très attention à ne pas dire : *« Tu sais Tim, sur cette réplique, tu devrais plutôt... »*. Non, cela ne marche pas comme ça.

Nous répétions en général le jour même les scènes dans nos caravanes. Car, la plupart du temps, nous avions deux longues scènes dans la même journée et le boss disait à la fin d'en faire une autre. Nous nous retrouvions donc à mettre en boîte trois pages de plus. Nous devions donc être parés à toutes les éventualités.

Clint Eastwood accorde immédiatement sa confiance au candidat qu'il a choisi pour incarner tel rôle. Il savait que j'allais quitter la pièce et faire mes devoirs. Me documenter par exemple. Je me suis ainsi informé sur les unités de police de l'État du Massachusetts. J'ai réuni seul tous les éléments nécessaires à mon personnage. Clint m'a laissé le construire à tous les niveaux : il ne m'a jamais vu essayer les costumes. Il n'était pas là. J'ai choisi les vêtements. Peut-être a-t-il regardé des photos mais je ne me souviens pas que quelqu'un en ait prise alors que c'est la règle ailleurs.

« Si ça n'est pas cassé, ne répare pas. » : c'est le dicton de Clint Eastwood réalisateur. Clint est le genre de personne qui ne veut pas et n'a pas besoin de s'entendre parler. Son plateau est un endroit très particulier. Je n'ai pas seulement beaucoup appris en le regardant travailler, d'autant plus qu'on a pas l'impression qu'il nous dirige, il m'a en plus énormément transmis l'envie de m'essayer à nouveau à la mise en scène. Je n'en peux plus, aujourd'hui, d'attendre d'être sur un plateau.

Propos recueillis et traduits par Cyrille GIRAUD

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Sean Devine face à son adjoint Powers, puis en compagnie du coupie Markum : un policier partagé entre ses racines et son devoir, sa communauté d'origine et son métier.

En bas, à gauche : Celeste, désemparée, vient prendre conseil auprès de Jimmy.

BAD BOYS II
DE MICHAEL BAY

FASHION

130 millions de dollars de budget, un script qui tient entier sur un papier OCB (et que l'équipe a dû fumer en plus !), une frime assumée, une violence dégénérée, un découpage qui ne veut toujours rien dire, un duo de choc vieux de presque dix ans et des explosions de bagnoles, de baraques et de bad guys en veux-tu, en voilà ! BAD BOYS II, c'est ça et bien plus encore : un film indéfendable qui pousse souvent le bouchon trop loin. Respect !

VICTIMES

Huit années séparent **Bad Boys** de sa suite actuellement sur les écrans. On peut bien sûr se demander pourquoi il aura fallu autant de temps aux mauvais garçons pour revenir sur le devant de la scène (et même si c'était vraiment nécessaire), mais comme c'est dans l'air du temps (les suites de **3 hommes et un couffin**, des **Ripoux** et de **Terminator** débarquent, alors on est plus à ça près), on préférera se demander ce qui a changé entre-temps dans la formule Michael Bay/Jerry Bruckheimer. À vue d'œil, on serait tenté de dire pas grand chose, mais on serait loin du compte. Les deux amigos ont depuis établi une telle relation de confiance avec le public (comme le confirment les énormes cartons de **Rock**, **Armageddon** et **Pearl Harbor**) qu'on peut clairement dire qu'ils ont instauré un style unique et clairement identifiable dans le cinéma d'action actuel. On y retrouve des images fortes dont la valeur ne tient que dans la durée du plan (et comme aucun lien n'est créé entre chaque plan, on n'y comprend pas grand chose), on a le droit à un montage cut presque subliminal à en faire gerber certains, on est tiraillé par des émotions titillant notre fibre humaniste beauf et, éventuellement, pour les plus déviant comme moi, on se jouit dessus devant tant de bonheur sur pellicule, à la fois si loin, mais si proche, de l'idée qu'on se fait du cinéma. Ce que l'on retient finalement au bout de ses huit années de différence, c'est que Michael Bay est peut-être devenu le seul auteur de l'écurie Bruckheimer (Tony Scott ne compte pas, il est capable de faire des films ailleurs). Pourquoi ? Probablement parce qu'il est encore plus dans la « veine Bruckheimer » que le producteur lui-même ! Éventuellement, seul le trop sage **Pearl Harbor** (pur film de producteur traversé par la vulgarité génialement puérile du réalisateur), bien trop poli pour être honnête, a pu entamer le capital confiance de nos deux artisans de la dégénérescence. Ça ressemblait presque à du cinéma, pas trop quand même, et il fallait se gaver 2h30 de romantisme pour minette en manque de poster afin de pouvoir se goinfrer une demi-heure de baston barrée en sucette. La balance se devait d'être rétablie et, suite à cet effort d'oscarisation mauvais, on se demandait vraiment par quel bout les deux zozos allaient prendre le projet **Bad Boys II**. Après vision de la chose, on peut vous confirmer qu'ils ont visé les couilles !

À LA LOUCHE !

Ici, on ne fête pas seulement nos retrouvailles avec les compères Will Smith et Martin Lawrence, on célèbre également le retour du duo Bay/Bruckheimer sous le giron du hardcore action R-Rated qu'ils ont délaissé depuis **Rock**. Le prétexte ? Un dealer hispano (Jordi Molla) inonde le marché de la drogue de Miami d'ecstasy et seuls les Bad Boys Marcus Burnett (Martin) et Mike Lowrey (Will) sont capables de l'arrêter avec leurs vannes pourries et leurs grosses flinguasses. L'affaire se complique lorsque Sidney (Gabrielle Union), la sœur de Marcus maquée avec Mike, se fait enlever par le méchant et que le tout doit se résoudre à Cuba. On comptait sur Michael Bay, nanti d'un budget dix fois supérieur au premier opus, pour profiter de cette intrigue minimaliste et nous gaver la panse d'explosions mamouses, de gunfights mongolos et d'humour au ras des pantoufles. On voulait que le monsieur nous venge de tous les **Arme fatale 3**, **Rush Hour 12** et autres **Big National Mamma Security 37**

Ci-dessus :
Will Smith, alias Mike Lowrey, se la joue contortionniste pour gunfighter ses adversaires, et court même le 100 m haies pour leur échapper (en bas). Quel athlète !

Ci-dessous :
Les inspecteurs Marcus Burnett (Martin Lawrence) et Mike Lowrey, les bad boys les plus cool d'Hollywood, sont de retour. Chaud devant !

de mes deux. On le voulait tant que ça ? Et bien notre homme nous a précédé, et autant dire qu'on ne s'attendait pas à un tel zèle dans le pétage de plombs ! Si les dix premières minutes restent bien propres, dans la norme du premier **Bad Boys** (les héros démantèlent un gang de trafiquants affiliés au KKK), Bay dévoile très vite la nature de son nouveau film par un de ses fameux plans dont il a le secret. La caméra suit un hélicoptère dans le ciel de Miami pour le lâcher et passer par des conduits d'aérations, prolonger sa course dans un night club bourré à craquer, longer les jambes des clubbers et passer sous les petites culottes des danseuses qui s'enfilent des pilules d'ecsta à gogo… C'est ce qu'on appèle un plan-signature ! Bien décidé à nourrir son bébé de toute la vulgarité possible, le bonhomme continue son œuvre par des vannes homos (histoire de désamorcer le sous-texte qu'on accorde généralement aux buddy-movies), des références expéditives (conscientes ?) aux jeux vidéos (**GTA Vice City** en l'occurrence, le jeu le plus classe au monde), des punchlines foireuses (« *Whoozaaa !* »), des idées de mise en images immédiatement désamorcées par l'instant plan (le gunfight circulaire, génialement nul) et une petite pique adressée aux psychologues. Et c'est vrai quoi, qu'est ce qu'ils viennent nous prendre la tête, ceux-là ?!?

L'EMPIRE DES SENS

Mais bon, les fans le savent : tout ça, c'est encore le b.a.-ba d'un duo qui caresse dans le sens du poil le Texan qui sommeille en nous. Non, là où **Bad Boys II** va encore plus loin, c'est dans son approche totalement décomplexée de la violence. On ne compte plus les explosions de crânes en gros plan et les bastos traversant les corps dans des geysers de sang, ce qui justifie déjà en soi la mention R-Rated telle qu'on a(vait) l'habitude de l'apprécier en bons gros bœufs que nous sommes. Mais bien évidemment, Bay ne s'arrête pas en si bon chemin. Passons rapidement sur la première poursuite du film, celle qui phagocyte le trailer : elle se paye de réjouissantes allures à la **Matrix Reloaded** tendance gol mais c'est la seconde qui laisse vraiment pantois : on n'utilise plus des cadavres de bagnoles pour contrer les Bad Boys sur l'autoroute, on utilise des

cadavres tout court ! Le reste est à l'avenant puisqu'on poursuit ainsi dans le vaudeville craspec lors d'une scène où les héros pénètrent par effraction une morgue et commencent à fouiller les macchabées en vue d'éventuels indices. Le réalisateur, qui ne peut visiblement pas s'en empêcher, ira même jusqu'à nous montrer un corps refroidi de bimbo, atouts siliconés à l'appui, histoire d'en tirer un gag de plus ! Les bad guys, quand à eux, subissent un sort peu enviable : quand ils ne sont pas découpés en morceaux et entreposés dans des containers, leur corps inerte finit sur une mine et s'éparpille un peu partout dans le décor. Michael Bay, respectueux de la nature humaine ? Penses-tu ! Au-delà de ça, on notera aussi une séquence en gros plan assez hallucinante, où des rats pratiquent le bon vieux missionnaire de papa ! On n'est plus à ça près, cela dit... Will Smith, interrogé sur ces touches d'humour macabre, défini **Bad Boys II** comme une *« Dark Comedy »*. Le terme est gentil pour qualifier un long-métrage qui a décidé de dépasser les bornes et de partir en sucette, comme si Michael Bay s'était rendu compte, suite à la déconfiture critique de **Pearl Harbor**, qu'il n'était tout simplement pas fait pour le cinéma respectable. À vrai dire, cela lui pendait au nez depuis ses débuts, à un point tel qu'il est évident qu'il aime plus SON cinéma que le cinéma en soi... Et nous, face à un tel fatras bordélique, irresponsable, beaufisant et faussement cynique, comment peut-on réagir ? Sans se poser de questions en fait, car, voyez-vous, c'est bien simple : Michael Bay reste le réalisateur qui fait appel à nos cinq sens de la manière la plus évidente. À la fin de ses films comme à la fin de **Bad Boys II**, on a les yeux explosés, les oreilles en compote, les mains moites, le nez qui saigne et un sale goût dans la bouche. Et tout ça sans avoir recours à notre cerveau : trop fort le Michel !

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2003. RÉAL.: MICHAEL BAY. SCÉN.: RON SHELTON ET JERRY STAHL. DIR. PHOT.: AMIR MOKRI. MUS.: TREVOR RABIN ET DR DRE. PROD.: JERRY BRUCKHEIMER POUR DON SIMPSON/JERRY BRUCKHEIMER FILMS ET COLUMBIA PICTURES. INT.: WILL SMITH, MARTIN LAWRENCE, GABRIELLE UNION, JORDI MOLLA, PETER STORMARE, THERESA RANDLE, JOE PANTOLIANO, HENRY ROLLINS... DUR.: 2H27. DIST.: COLUMBIA TRISTAR FILMS. SORTIE LE 15 OCTOBRE 2003.

Ci-dessus :
Deux voitures rentrent en collision lors de la troisième poursuite impressionante de l'année, après celles de Matrix Reloaded et de Terminator 3.

Ci-dessous :
Jordi Molla incarne Hector Juan Carlos « Johnny » Tapia (ouf !), le méchant de service.

Sandy Burnett (Gabrielle Union) prend les flingues pour impressionner Mike Lowrey, au grand désespoir de son frère Marcus !

Âgé aujourd'hui de 66 ans, le Californien John Phillip Law contemple du haut de sa grande taille une carrière éclectique qui s'étale sur presque un demi-siècle. Icône pop consacrée par la renommée internationale de Barbarella et Danger Diabolik, Law a marqué de son empreinte glamour une foultitude de films populaires et assume désormais son image d'acteur culte. Première partie d'une conversation à bâtons rompus avec une star alternative qui ne se prend pas la tête et qui adore le cinéma.

LA GLOIRE ÉTAIT AU RENDEZ-VOUS

D'où vous vient cette passion pour la comédie dramatique ? Est-ce l'influence de votre mère, Phyllis Sally, qui était elle-même actrice ?

Non, ce n'est pas l'influence de ma mère. Ma passion pour la comédie est venue bien plus tard. Lorsque j'étais enfant, ma mère insistait pour que je fasse des apparitions dans ses films et pièces de théâtre et cela me perturbait énormément ! Ça tombait sans cesse durant mes heures de cours. Je me souviendrai toujours du jour où le proviseur de mon école primaire allait me remettre la médaille du meilleur secouriste de l'établissement. Le matin de la cérémonie, ma mère me prit par la main et m'amena sur le tournage d'un téléfilm pour y faire une courte apparition. J'étais triste de ne pas avoir assisté à la remise de ma médaille, ce prix comptait beaucoup pour moi ! Sur le tournage, je voyais des gens s'ennuyer en attendant leur apparition et faire la queue pour avoir quelque chose à manger. En voyant ça à l'époque, je m'étais dit : *« Ce n'est pas un métier, ça ! »*. (rires) Avant de m'éprendre du métier d'acteur, je voulais être caméraman ! J'étais beaucoup plus attiré par l'aspect technique du cinéma en premier lieu. Mon petit frère, lui, avait subi l'influence de ma mère pour être acteur. Elle l'emmenait sans cesse dans des écoles d'art dramatique et de danse, et ça le gavait énormément ! Il revenait épuisé et lassé à la maison, et cela ne m'a pas encouragé à emprunter le même chemin. Beaucoup plus tard, lors de ma dernière année à l'université d'Hawaï, j'ai été pris de passion pour la comédie ! J'avais choisi le théâtre comme matière complémentaire et c'est là que j'ai su ce qu'était ma vraie vocation ! J'étais très timide à l'époque, et j'avais choisi cette matière pour vaincre ma timidité. Tout d'un coup, sur scène, j'ai eu une révélation ! J'aimais beaucoup ce que je faisais. J'avais joué l'Oncle Ben dans *Mort d'un commis voyageur*, la pièce d'Arthur Miller, et depuis... la comédie et moi, c'est devenu une grande histoire d'amour !

Vous ne vous êtes pas trouvé intimidé, à jouer devant une horde d'inconnus, les yeux rivés sur vous ?

Oh que si ! Mais ma première initiation s'était faite de manière si précipitée, que je n'ai même pas eu le temps de penser. Je me baladais dans les locaux où étaient entreposés les costumes, lorsque le metteur en scène de la pièce m'est tombé dessus par accident. Il m'a regardé des pieds à la tête et m'a dit que je serais parfait pour jouer l'Oncle Ben. Je lui ai répondu *« Non, ça ne va pas être possible ! »*, et il m'a rétorqué *« Tu es dans un théâtre ici, soit tu joues, soit tu te casses ! »*. Il m'a ensuite dit que ma taille me serait très utile, parce que tous mes partenaires ne dépassaient pas le mètre soixante ! J'étais à Hawaï entouré d'Orientaux de petite taille. Je me suis jeté à l'eau, et deux minutes après, j'étais sur les planches à réciter mon texte. À la fin de la première représentation, lorsque le public s'est levé pour nous applaudir, j'avais le cœur qui battait la chamade. J'étais rempli d'un sentiment de victoire, sem-

Ci-dessus, de gauche à droite :
John Phillip Law en pleine altercation dans Que vienne la nuit, considéré comme le pire film d'Otto Preminger malgré son casting 4 étoiles !

John Phillip Law dans Les Russes arrivent de Norman Jewison. Le film qui a lancé la carrière de l'acteur aux États-Unis.

En haut :
John Phillip Law, seul, puis avec la splendide Marisa Mell, dans Danger Diabolik de Mario Bava. Une prestation inoubliable pour un film toujours aussi culte !

blable à la remise d'un grand prix pour une course automobile. C'est d'ailleurs mon autre grande passion.

Avant cette expérience, vous aviez fait une apparition remarquée au cinéma dans* The Magnificient Yankee *de John Sturges, dans lequel vous jouiez le jeune greffier de la cour suprême dans la scène de présentation de Louis Calhern au début du film...
Mon Dieu, comment m'avez-vous remarqué ?!

Vous étiez le plus grand dans le plan, parmi les autres acteurs. Et puis, qui peut oublier ce visage ?
Merci ! C'est vrai que je faisais plus grand que mon âge à l'époque. Je n'avais que quatorze ans et je mesurais déjà plus d'un mètre soixante dix .

Il vous reste des souvenirs de ce tournage ?
Pas vraiment, ma prestation était très courte. Je suis venu, j'ai fait mon plan, puis je suis parti. Ça m'a valu 30 dollars d'argent de poche. Ce qui m'a le plus marqué, c'était la réaction de ma prof d'anglais, à l'époque du collège, qui, elle aussi, m'avait remarqué dans la scène que vous venez de mentionner. Dès le début du cours, elle a annoncé aux autres élèves *« Nous avons un acteur dans la classe. »*, en me regardant avec un gros sourire. J'étais quelqu'un de très timide, et sa remarque m'avait pétrifié sur place. Je ne savais pas quoi dire et je me suis réfugié sous mon pupitre !

Sinon, votre premier rôle d'envergure fut dans* Smog *de Franco Rossi, avec Annie Girardot et Enrico Maria Salerno...
Pas vraiment. Mon rôle dans **Smog** était quand même un peu court. Franco m'avait demandé de jouer ce rôle parce que j'étais sur place, à Los Angeles, et qu'il cherchait quelqu'un avec un physique imposant. Je pense que mon premier grand rôle fut dans **Haute infidélité**, que Franco a réalisé un an plus tard.

Le sketch du* Scandale *avec Nino Manfredi...
Exactement ! Les autres réalisateurs étaient Mario Monicelli, Luciano Salce et Elio Petri, le grand réalisateur de ce film magnifique, **Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon**. Franco était un personnage un peu spécial. Il avait une manière bien à lui de tourner. Par exemple, avant de démarrer une prise, il se couvrait les yeux pendant une minute pour ensuite crier *« Action ! »*. La première fois que j'ai vu ça, j'avais demandé à l'assistant réalisateur quel était son problème. Il m'a ensuite répondu que Rossi ne se souciait que de ce qu'il y a sur l'écran et rien d'autre. C'est une manière un peu bizarre, mais c'est la sienne.

Dans* Haute infidélité, *vous vous étiez affermi en tant qu'acteur pour un rôle aussi important.
Oui. Mon expérience sur les planches à l'Université m'a servie à gagner de l'assurance. À partir de là, je me suis vraiment décidé à devenir un acteur pour le cinéma. Je n'étais plus timide et j'étais devenu plus ambitieux. Je voulais en faire un métier. Je n'avais pas envie de finir comme ces pauvres hères qui peuplent les rues de Los Angeles à la recherche d'un emploi quelconque. Je voulais approfondir mes connaissances en matière d'art dramatique, et je me suis donc envolé pour New York. Sur place, je me suis inscrit à l'Actor's

Studio, et à mi-temps, je vendais des voitures d'occasion. J'ai réussi à décrocher une bourse, ce qui m'a permis de rester une seconde année à New York pour faire mes preuves. J'ai ensuite participé à de nombreux spectacles sur Broadway. Ce qui m'a beaucoup aidé par la suite, pour percer dans le milieu

***Votre premier grand rôle aux États-Unis fut celui de Alex, le jeune marin russe, dans le film de Norman Jewison,* Les Russes arrivent.**
C'est exact. En fait, je devais faire **Una Rosa Per Tutti** pour Franco Rossi, avec Claudia Cardinale. J'avais donné mon accord, mais l'opportunité de jouer dans **Les Russes arrivent** me plaisait énormément. J'ai donc appelé Franco pour lui expliquer la situation. Il m'a répondu *« Vas-y, fais-le ! »*. C'était très gentil de sa part de m'avoir libéré de son film pour pouvoir jouer dans **Les Russes arrivent**. Le film de Jewison était vraiment un gros film hollywoodien avec de nombreuses stars, et je voulais depuis longtemps participer à des films de cette envergure. Le fait est que j'ai fait le bon choix ! **Les Russes arrivent** a vraiment lancé ma carrière aux États-Unis. Le seul problème, c'est qu'après ça, tout le monde pensait que j'étais vraiment russe !

Quelles ont été vos relations avec Norman Jewison ?
Très bonnes ! Ce qui me plaît le plus chez Norman, en plus du fait qu'il est un réalisateur très talentueux et méticuleux, c'est son côté joyeux ! C'est quelqu'un qui aime faire rire les gens, et arrive très vite à vous mettre en confiance. C'était en plus quelqu'un de très spontané. Jouer pour Norman, c'était comme jouer pour un public au théâtre. Si une scène suscitait chez lui une émotion, quelle qu'elle soit, vous pouviez être sûr qu'elle fonctionnait à merveille. C'était aussi un réalisateur très ouvert à toutes les suggestions. Une fois, je me souviens que la veille d'une prise, j'étais allé le voir pour lui soumettre une idée. C'était la scène où je marchais sur la plage avec Andrea Droom, et je devais lui expliquer mon ressentiment vis-à-vis du conflit. La scène était assez longue, et elle pouvait devenir très vite ennuyeuse. J'avais demandé à Norman de me filmer en train de jeter un coquillage dans la mer, afin d'appuyer symboliquement le tourment de mon personnage. Norman se mit à réfléchir longuement et m'a rétorqué *« Fais cette scène à ta manière, et tu la feras ensuite à ma manière. »*. C'était notre accord. On a donc tourné la scène de deux manières différentes. Hal Ashby, qui était le monteur, a insisté pour garder ma scène, et il a amplifié la portée philosophique de mon geste en raccordant sur les mouettes en train de voler au ralenti, et sur toute une série de plans magnifiques qui ont contribué à la réussite de la scène. Norman est ensuite venu me voir pour me féliciter. Norman Jewison est quelqu'un que j'admire et que je respecte beaucoup

Photos de cette page : Autre rôle très important dans la carrière de John Phillip Law, celui de l'ange aveugle Pygar dans Barbarella. Jane Fonda, qui avait déjà joué avec John Phillip Law dans Que vienne la nuit, l'avait fait engager par son mari Roger Vadim...

« La légende veut que Otto Preminger ait envoyé plus d'une dizaine de comédiens dans des instituts psychiatriques, mais pas moi ! »

Vous aviez ensuite décroché le rôle du patriarche paysan Rod McDowell dans* Que vienne la nuit *d'Otto Preminger, qui est considéré unanimement comme le pire film du réalisateur. Le film avait fait couler beaucoup d'encre à sa sortie, à cause de sa représentation simpliste du Sud des États-Unis dans les années 50, et son étalage de clichés grossiers sur la population noire. Que pensez-vous de ce film aujourd'hui ?
Je ne le trouve pas si mauvais que ça. Il faut quand même prendre en compte son contexte historique. **Que vienne la nuit** est sorti dans une période peu propice à ce genre de films. La tendance était plus aux films qui rejetaient en bloc la sensibilité hollywoodienne. Je pense, par exemple, aux films d'Arthur Penn comme **Bonnie & Clyde** et **La Poursuite impitoyable**. Une mouvance qui allait permettre d'exister à des films comme **Easy Rider** de Dennis Hopper. **Que vienne la nuit** a été réalisé à l'ancienne, par un ancien. La critique, à cette époque, tirait à boulets rouges sur tout ce qui était issu, selon leurs propres termes, d'un studio au mode de pensée archaïque, rétrograde et désuet. **Que vienne la nuit** a été, hélas, victime de ce revirement de pensée. Indépendamment de ce phénomène culturel, je pense sincèrement que c'est un bon film. Jane Fonda m'a avoué que sa prestation dans le film est la meilleure de sa carrière, et je suis tout à fait d'accord avec elle. Elle n'était pas la seule, je tiens aussi à rendre hommage à tous ces merveilleux comédiens qui ont donné le meilleur d'eux-mêmes comme Burgess Meredith, Faye Dunaway, Michael Caine, Luke Askew, George Kennedy, Peter Goff, Robert Hooks, etc.

Ce qui est dérangeant dans le film, c'est cette caricature manichéenne qui force le trait du bon vieux stéréotype « Simon Legree/Oncle Tom ». Des films comme* Et la violence explosa *de Ralph Nelson, ou encore* La Maîtresse noire *d'Herbert J. Biberman, ont abordé les problématiques liées à l'environnement sudiste avec plus de subtilité. C'est quand même un peu étrange, pour un réalisateur comme Otto Preminger, d'avoir été aussi négligent en abordant un sujet aussi brûlant que l'expropriation des terres de paysans blacks par des groupes industriels.
Je peux comprendre ça. On avait tourné le film en plein Sud des USA. Cette atmosphère haineuse était encore dans l'air. Les habitants du coin où nous tournions avaient crevé les pneus de nos voitures et camions, parce que nous partagions un hôtel avec des Noirs ! Je marchais dans la rue avec Beah Richards (actrice noire que l'on a pu voir dans des films comme **Dans la chaleur de la nuit** ou **Beloved** - ndlr), et les gens nous pointaient du doigt, nous regardaient avec des yeux ronds, comme si nous étions des créatures d'une autre planète ! Ce qui est dépeint dans **Que vienne la nuit** est arrivé à maintes reprises dans ces coins-là. Je peux comprendre que

« Pour Danger Diabolik, Mario Bava a remplacé Catherine Deneuve par

le film manque peut-être de subtilité, mais je trouve que sa représentation du sud reste quand même très fidèle à ce que l'on a pu voir ou lire sur le sujet.

Otto Preminger a la réputation d'être un réalisateur autoritaire et extrêmement désagréable sur un tournage. Comment s'est passée votre collaboration avec lui ?

La légende voulait que Otto ait envoyé plus d'une dizaine de comédiens dans des instituts psychiatriques. Croyez-le ou pas, mais j'ai été l'une des rares personnes à entretenir une très bonne relation avec Otto Preminger. Travailler avec une telle personnalité relevait du défi. Et je voulais savoir quelles seraient mes capacités de comédien à travailler sous une pression constante et doublement stressante. Beaucoup d'amis comédiens ont tenté de me dissuader de travailler pour Otto. Ils me répétaient sans cesse *« John, tu es suicidaire ! Il faut être fou ou inconscient pour collaborer avec ce gars-là ! »*. Tout le monde était au courant de ce qui était arrivé à Tom Tryon sur **Le Cardinal** et à Jean Seberg sur **Jeanne d'Arc** (1) ! J'ai eu un peu peur, c'est vrai. Mais je m'étais juré de ne pas le laisser avoir ma peau aussi facilement ! (rires) Sur le tournage de **Que vienne la nuit**, je me suis dépensé à 120 % ! Je faisais tout pour ne pas avoir à subir ses légendaires reproches. Malgré toute la préparation mentale des acteurs présents sur le plateau, plusieurs incidents ont tout de même éclaté. Je me souviens surtout de la scène où je devais embrasser Faye Dunaway. Ça posait problème à Otto, à cause de ma taille (1m93) et celle de Faye (1m70). Otto s'est approché de moi et m'a demandé de saisir Faye contre moi et de la lever pour pouvoir l'embrasser. On a fait plusieurs essais qui n'ont pas réussi à convaincre Otto. Il n'arrêtait pas de hurler *« Tu ne sais pas embrasser une femme ! »*, et le voilà qui s'approche de Faye et boum ! Il la tire violemment vers lui et il se met à l'embrasser comme une brute. La violence du geste était telle que Faye saignait abondamment des lèvres : Elle a rompu son contrat de cinq films avec Otto tout de suite après.

Et vous, qu'avez-vous fait ?!

J'ai tenté de calmer les esprits, ce qui n'était pas une chose facile. Otto est totalement imprévisible sur un tournage. Il faut le voir sur un plateau, surveiller chaque acteur, et chaque technicien, tel un commandant de sous-marin à travers son périscope. Par contre, ce qui était bien, c'est que l'on ne s'ennuyait jamais avec lui. (rires) C'était un grand orateur, qui avait une bonne répartie et qui était un brillant adepte de l'humour noir. Au début, je devais signer un contrat de cinq films avec lui, pour pouvoir faire **Que vienne la nuit**, et j'avais refusé. Contre le conseil de mon agent, j'ai envoyé un télégramme à Otto qui disait : *« Cher Otto, cinq films, c'est trop. Trois films, ce serait plus raisonnable. Je veux bien te confier mes meilleurs talents d'acteur, mais aucunement ma vie ni mon âme artistique ! »*. Et j'avais signé le télégramme du nom de John Reinhart Law ! La chose a fait rire Otto à gorge déployée d'après ce que l'on m'a rapporté. Il a néanmoins accepté ma proposition. Tout le monde s'est ensuite tourné vers moi en me demandant comment j'avais réussi un pareil exploit. Je leur ai répondu que ce n'était que du show business. Depuis cet événement, Otto a toujours eu du respect pour moi. Je n'ai hélas fait que deux films avec lui au lieu des trois prévus.

Est-ce que l'échec commercial et artistique de* Que vienne la nuit *vous a poussé à retourner en Italie faire des films ?

Non, du tout. J'ai toujours considéré l'Italie comme la terre de mes véritables débuts au cinéma, et j'aime beaucoup retourner y faire des films. J'adore la sensibilité des réalisateurs italiens, capables de traiter des milliers de sujets avec une approche inédite et pertinente. L'un des rares cinéastes américains à travailler de cette manière est Elia Kazan, qui m'a dirigé sur les planches à maintes reprises.

En 1968, vous avez participé consécutivement à trois films, qui sont considérés comme cultes aujourd'hui :* Danger Diabolik *de Mario Bava,* La Mort était au rendez-vous *de Giulio Pétroni et* Barbarella *de Roger Vadim. Ce fut une grande année pour vous !

Oh oui ! (rires) Mon engagement sur **Danger Diabolik** tient du hasard. J'étais au bon endroit et au bon moment. Je me préparais pour **Barbarella** alors que je tournais **La Mort était au rendez-vous**. Dino De Laurentiis, qui était le producteur de **Danger Diabolik**, voulait donner une tournure beaucoup plus internationale au film, afin de l'exploiter à l'étranger. On s'était croisé, il m'a regardé et m'a dit que je serais parfait pour le rôle ! J'ai ensuite rencontré Mario Bava et tout est allé très vite. Le seul problème, c'est que Dino voulait donner à **Danger Diabolik** un ton plus noble, à la manière de **Raffles** de Sam Wood, avec David Niven. Mario et moi savions que cela ruinerait le film. Il voulait rester fidèle à la BD et je faisais tout pour l'encourager. Jusqu'à aujourd'hui, je suis toujours un fan de BD. Des héros comme Batman et Superman m'ont accompagné depuis ma tendre enfance. Plus tard, lorsque la Marvel est venue sur le marché, ma passion est montée d'un cran. J'étais un fan de la BD **Danger**

Ci-dessous :
John Phillip Law dans le western La Mort était au rendez-vous. Il incarne Bill, qui cherche à se venger des 4 hors-la-loi qui ont tué sa famille alors qu'il était enfant. Chemin faisant, il trouvera en la personne de l'ex-taulard Lee Van Cleef un allié de taille.

Ci-dessus :
John Phillip Law et ses 1m93 aux côtés de Rod Steiger et Ludmila Mickaël dans Le Sergent. Situé en France après la Seconde Guerre Mondiale, ce film réalisé par John Flynn s'intéresse à l'homosexualité au sein de l'armée.

Marisa Mell contre les conseils de Dino De Laurentiis, et il a eu raison ! »

Diabolik, et jouer un tel personnage était un rêve que seul Mario Bava pouvait concrétiser. Je suis resté solidaire avec lui durant toute la préparation. Dino insistait pour qu'il y ait plus de glamour à l'écran, et il avait fait venir des mannequins du monde entier pour auditionner le rôle de Eva Kant. Elles étaient très belles, mais elle ne savaient pas jouer ! Catherine Deneuve avait tourné pendant une semaine avec nous, comme le voulait Dino, mais elle n'était pas faite pour le rôle. Mario l'a donc fait remplacer par Marisa Mell, contre les conseils de Dino, et il a eu raison. Marisa était fabuleuse dans ses scènes, notre duo fonctionnait à merveille et, surtout, Mario était content. Toute l'équipe baignait dans une parfaite harmonie. Récemment, j'ai lu une interview de Michel Piccoli, et le journaliste lui demandait s'il se souvenait de **Danger Diabolik**. Piccoli avait répondu qu'il ne se souvenait même plus avoir participé au film ! (rires) Sacré Michel, va !

La Mort était au rendez-vous ***de Giulio Petroni est considéré comme l'une des perles du western italien. Comment s'est passée votre collaboration avec Lee Van Cleef et Giulio Petroni ?***

Ça s'est très bien passé entre nous. Ah, Lee Van Cleef ! Je me souviens, une fois, Lee et moi prenions un verre. Il m'a regardé boire, avec son regard d'acier, et m'a ensuite dit : *« John, tu es un grand garçon maintenant ! Laisse-moi te montrer comment boire un verre. Tout d'abord, tu le saisis lentement. Tu le regardes lentement. Et tu le bois très, très lentement. »*. Je lui ai demandé d'où il tenait ça, et il m'a répondu que c'était John Wayne qui le lui avait appris ! L'école John Wayne est toute simple : parle lentement, marche lentement et ne bousille pas les décors. (rires) J'aimais beaucoup les personnages de durs à cuire de Lee au cinéma. Il était fabuleux dans **Kansas City Confidential**, **Association criminelle** ou encore dans **Le Train sifflera trois fois**. Son jeu corporel m'avait beaucoup marqué dans ces films. Tout passait par le regard, la gestuelle ou l'attitude. Après **La Mort était au rendez-vous**, Lee et moi sommes restés très bons amis. On a même tourné ensemble dans une publicité pour le tourisme au Canada ! Le réalisateur de la pub était un fan de **La Mort était au rendez-vous** et il a tout fait pour nous réunir. Sinon, Giulio Petroni était un sacré numéro. C'était son premier western, et il était très nerveux. Il n'avait fait que des comédies dramatiques auparavant, comme **Un dimanche d'été** avec Jean-Pierre Aumont et Ugo Tognazzi. Giulio avait été très marqué par les westerns de Sergio Leone avec Clint Eastwood, et à chaque fois qu'il avait besoin de moi sur le plateau, il m'appelait *« Clint ! »* par accident. Et moi de lui rétorquer *« Ce n'est pas grave, Sergio ! »*. (rires)

Concernant* Barbarella, *est-ce Jane Fonda qui vous a suggéré à Vadim pour le rôle de Pygar, l'ange aveugle ?

Tout à fait. En fait, Roger Vadim venait tout juste de se marier avec Jane, et il était venu faire un tour sur le plateau de **Que vienne la nuit**, et nous avons été présentés. Jane a ensuite dit à Vadim qu'elle venait de trouver son ange ! Voilà comment ça a commencé. J'avais trouvé le rôle de Pygar fabuleux, et j'ai tout fait pour pouvoir le jouer. J'avais même rendu la moitié d'un cachet que l'on m'avait offert, pour ma participation à un film de guerre pour la United Artists. Je me foutais de l'argent et de la célébrité. Tout ce que je voulais, c'était jouer un personnage aussi bien écrit que celui de Pygar.

Sous quel angle avez-vous approché votre rôle dans* Barbarella *?

Je me suis lancé dans une longue recherche sur les anges, et autres personnages issus de diverses mythologies. J'ai dévoré une nouvelle fois tous les numéros de *Hawkman*, un super héros de chez DC dont je suis très fan. J'ai lu de nombreux ouvrages sur l'ornithologie, etc. C'était très fastidieux, mais tout à fait passionnant. Je me souviens encore du jour où l'accessoiriste m'a apporté les ailes que je devais porter. Elles étaient rattachées à un harnais deux fois plus gros que ceux des parachutes. C'était ridicule, je ne pouvais pas porter ça ! Vadim est venu me dire qu'on allait recouvrir le tout avec un maquillage spéciale, je lui ai répondu que ça serait encore plus merdique. Sur le plateau, j'avais ramassé un bloc de bois, laissé au sol par les charpentiers du studio, je l'ai collé contre le moteur qui activait les ailes après avoir coupé ce satané harnais. Ensuite, j'ai fait tenir le mécanisme avec une ceinture et des petites bretelles, et l'engin fonctionnait à merveille. Vadim m'a fait des yeux ronds, et m'a demandé si je pouvais garder cet attirail pendant toute la durée du tournage. Je lui ai répondu : *« Ça tiendra aussi longtemps que possible ! »*. Autant dire que j'étais très content de moi. Sinon, j'aurais ressemblé à Hawkman, mais en beaucoup plus ridicule !

Pendant votre séjour en Europe, vous avez partagé l'affiche avec Rod Steiger et Ludmila Mickaël dans le film* Le Sergent, *réalisé par John Flynn. Beaucoup considèrent votre prestation du Caporal Swanson comme la meilleure de votre carrière.

Je tiens à remercier toutes ces personnes ! Je suis très, très fier d'avoir fait ce film. Il n'a, hélas, pas bénéficié du succès escompté, mais au moins, il a eu le privilège d'exister. C'est l'un des rares films à aborder le thème de l'homosexualité en prenant l'armée pour toile de fond. C'est malheureusement ce qui lui a porté préjudice au box-office. On avait même tourné certaines scènes différemment pour ne pas avoir de problèmes d'exploitation dans certains pays ou à la télévision. Par exemple, la scène où Rod Steiger me serre contre lui pour essayer de m'embrasser sur la bouche a été retournée, et on le voyait simplement essayer de me serrer contre lui en m'embrassant dans le cou. Le tournage a été assez éprouvant, psychologiquement parlant, parce que je m'identifiais totalement à mon personnage. C'était un grand rôle. Burt Lancaster, avec qui j'ai fait **Le Pont de Cassandra**, m'a confié qu'il aurait tellement voulu tenir le rôle de Rod Steiger. Le scénario et les personnages étaient tellement bien écrits. L'année où nous tournions **Le Sergent**, Rod Steiger avait reçu l'Oscar du Meilleur Second Rôle pour **Dans la chaleur de la nuit**. Et je pense sincèrement qu'il avait accompli un meilleur travail sur **Le Sergent**. Ça restera son meilleur rôle au cinéma avec **Sur les quais** d'Elia Kazan. Et puis j'ai adoré travailler avec Ludmila Mickaël, qui est à mes yeux l'une des meilleures actrices du cinéma français.

Propos recueillis et traduits par Fathi BEDDIAR

(1) Après avoir été persécuté physiquement et psychologiquement par Otto Preminger sur le tournage du **Cardinal**, Tom Tryon fut interné pendant un an dans un hôpital psychiatrique. Quant à Jean Seberg, elle a failli brûler vive à la fin de **Jeanne d'Arc**. Pendant que les flammes du bûcher lui brûlaient les pieds, Preminger la regardait hurler en souriant !

(Un grand merci à toute l'équipe de l'Étrange Festival, et à John Phillip Law, pour sa gentillesse et sa disponibilité.)

JEU GRATUIT

LE CERCLE TRILOGIE RING

À L'OCCASION DE LEUR SORTIE EN DVD ET VHS LE 08 OCTOBRE

À GAGNER

> 50 DVD « LE CERCLE »

> 20 COFFRETS « LA TRILOGIE RING »

COCHEZ LES BONNES RÉPONSES ET RENVOYEZ LE COUPON À L'ADRESSE SUIVANTE :
MAD MOVIES JEU GRATUIT LE CERCLE/THE RING - 6 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE TÉL.

QUESTIONS :

1. QUI A RÉALISÉ **RING 1** ET **2** :
- ☐ HIDEO NAKATA
- ☐ TAKESHI MIIKE
- ☐ TAKESHI KITANO

2. QUI EST SADAKO :
- ☐ UN CHIEN
- ☐ UNE PETITE FILLE
- ☐ LA MAMAN DE YOICHI

3. QUEL OBJET PORTE LA MALÉDICTION DANS **RING** :
- ☐ UN LIVRE
- ☐ UNE BAGUE
- ☐ UNE CASSETTE VIDÉO

4. DE QUEL FILM **LE CERCLE** EST-IL LE REMAKE ?
- ☐ RING
- ☐ LE SEIGNEUR DES ANNEAUX
- ☐ MAGNOLIA

5. AU BOUT DE COMBIEN DE JOURS LA MALÉDICTION PREND EFFET :
- ☐ 3 JOURS
- ☐ 10 JOURS
- ☐ 7 JOURS

6. QUELLE EST LA PROFESSION DE RACHEL KELLER :
- ☐ AVOCATE
- ☐ INFIRMIÈRE
- ☐ JOURNALISTE

DREAMWORKS HOME ENTERTAINMENT

STUDIO CANAL

Extrait du règlement

Jeu gratuit sans obligation d'achat, du 06/10/2003 au 31/10/2003, ouvert à toute personne résidant en France métropolitaine, à l'exception des membres du personnel des sociétés organisatrices et des membres de leur famille. Un seul bulletin de participation par participant et par foyer (même nom même adresse). Les participants doivent renvoyer ce bulletin de participation ou un bulletin de participation recopié sur papier libre, avec leur nom, prénom et adresse avant le 31/10/2003 (le cachet de la poste faisant foi), à l'adresse suivante : **Mad Movies - CPF 6 rue Rodier 75009 Paris**. Les réponses illisibles, incomplètes ou raturées seront considérées comme nulles. Le tirage au sort sera effectué en public le 03/11/2003 à midi au siège du magazine, 6 rue Rodier, 75009 Paris.

Les gagnants du tirage au sort parmi les bonnes réponses seront prévenus par courrier ou par téléphone. Lots à gagner : **50 DVD « Le Cercle » et 20 coffrets de « La Trilogie Ring »**. Il n'est pas prévu d'échange ni de contrepartie financière pour les lots gagnés.

La société Custom Publishing France ne peut être tenue pour responsable de l'envoi des lots, des pertes de courrier ou des lots envoyés par voie postale ni des lots gagnés, ni des conséquences liées à l'utilisation des produits gagnés. Tous les frais de participation au jeu (envoi des bulletins de participation et de demande de règlement) seront remboursés sur la base du tarif lent en vigueur (base 20g) sur simple demande écrite adressée au journal avant le 31/10/2003. Conformément à la loi Informatique et Libertés, les participants disposent d'un droit d'accès, de rectification et de retrait des informations les concernant.

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEU VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

Sergio Leone à l'honneur

sommaire

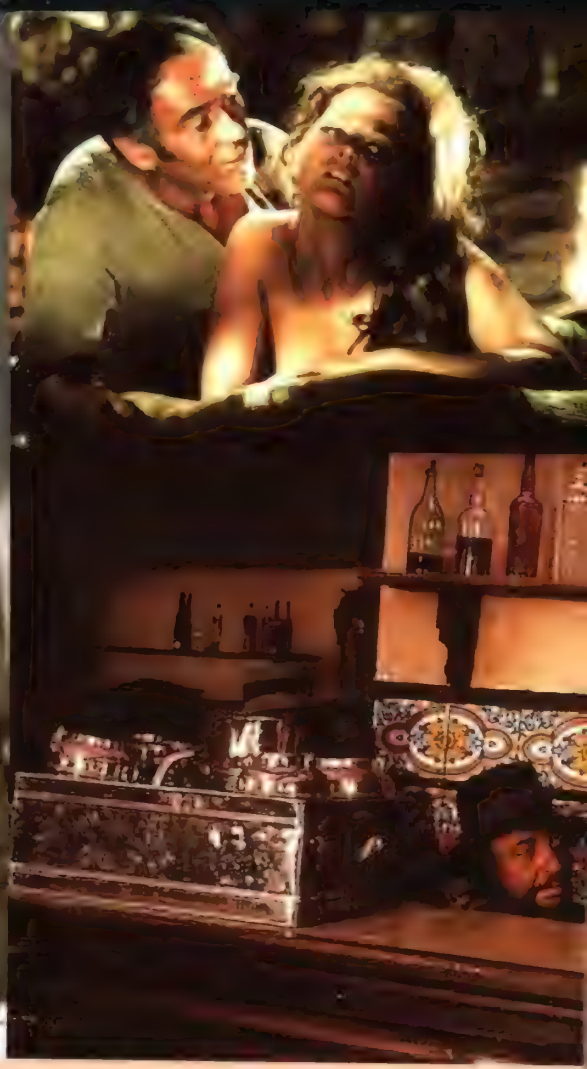
#78 DVD
Ce mois-ci, Stéphane, l'homme de goût de la rédaction, nous livre un cahier DVD riche et varié, avec du Sergio Leone, du Larry Cohen, des classiques de l'horreur, du ***24 heures chrono***, et parce qu'on ne le change pas comme ça, du Kevin Smith, quelques comédies débilos et autres crétineries issues de la sous-culture si chère à son cœur.

#80 TÉLÉ MANIAC
Ce téléphage compulsif qu'est Yannick n'a rien trouvé de mieux, pour ce numéro, que de vous concocter un petit papier comparatiste sur deux nouvelles séries qui mettent à jour la mauvaise conscience ricaine : **The O.C.** et **Nip/Tuck**, ses préférences iconoclastes le portant largement plus vers la seconde.

#81 ANIME NATION
Comme vous tous, quand il était un p'tit lardon joufflu, Bertrand suçait son pouce devant ***Edgar, détective cambrioleur***. S'étant à l'époque payé quelques bonnes barres de rire (et ayant par la même ressenti ses premiers émois sexuels devant les décolletés plongeants de la belle Magali), il entretient la flamme du souvenir en évoquant cet incontournable de la « culture Gloubi-Boulga ».

#82 PLAYMAD
Le post-modernisme ludique, qu'est-ce que c'est ? Le Professeur Yannick vous l'explique à l'occasion de la sortie de plusieurs jeux qui font avancer le médium tout en donnant un coup d'œil dans le rétroviseur. Gamers passifs et adeptes de l'entertainment premier degré, passez votre chemin ! Les autres, asseyez-vous et prenez de quoi noter...

#84 MÉLOMAD
Cédric adore Alan Silvestri. Cédric adore **Predator**. Cédric adore **Tomb Raider 2**. (hum... cherchez l'erreur...). Donc, logiquement, les BO des deux films en question se retrouvent chroniquées dans le MéloMad de ce mois, aux côtés du flippant **Jeepers Creepers 2** et d'une news sur le deleléien **Danse avec les loups**.



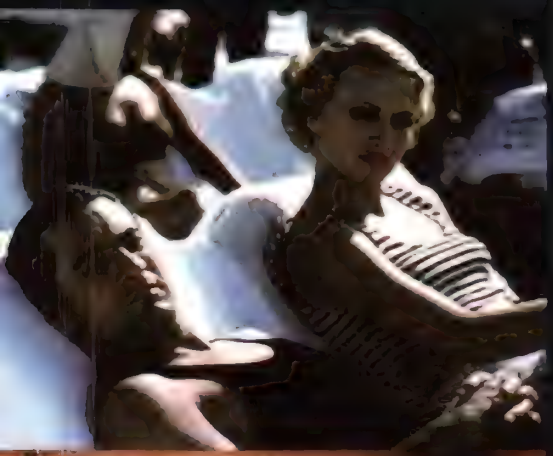
Le Roi Leone

(IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'OUEST + IL ÉTAIT UNE FOIS LA RÉVOLUTION + IL ÉTAIT UNE FOIS EN AMÉRIQUE)

DEPUIS LE TEMPS QU'ON ATTENDAIT LA TRILOGIE DES IL ÉTAIT UNE FOIS... EN DVD, ON ÉTAIT EN DROIT D'IMAGINER DES ÉDITIONS DÉFINITIVES ET IRRÉPROCHABLES, D'AUTANT PLUS QUE CES TROIS CLASSIQUES, AUSSI POPULAIRES AUPRÈS DU GRAND PUBLIC QUE DES CINÉPHILES, RISQUENT FORT DE FAIRE UN CARTON SUR CE SUPPORT. VERDICT.

Vous avez dit populaires ? C'est peut-être moins évident qu'il n'y paraît. Si le grand public n'a pas attendu la saint-glinglin pour faire un triomphe aux films de Leone, la critique, piégée qu'elle était dans son intégrisme classico-westernien, a mis un bon paquet d'années avant de réaliser l'importance de l'œuvre léonienne (il n'y a qu'à voir les tombereaux d'insultes que se ramassaient les films de Leone dans les années 60/70). Et comme nous l'expliquait récemment Jean-François Giré (cf. Mad 149), certains réflexes critiques sont encore d'actualité. Leone était essentiellement accusé de massacrer et de fouler au pied l'héritage de Ford, de Walsh ou de Hawks. Aujourd'hui, quand on regarde ses films sur DVD, on ne comprend pas ces accusations, tant les œuvres du maître apparaissent aujourd'hui comme une immense digression amoureuse sur le cinéma hollywoodien de l'âge d'or. Son plus gros « tort » reste sans doute d'avoir emballé cette réflexion post-moderne sur le classicisme hollywoodien dans un projet de mise en scène qui se proposait d'exploser les limites formelles du genre. L'excellente édition de **...l'Ouest** est là pour le démontrer, notamment au travers d'un très bon commentaire audio, où Christopher Frayling, biographe de Leone, et John Carpenter s'emploient à nous montrer que, par ses innovations, Leone a davantage tiré son chapeau au genre que tenté de le fouler au pied (les interventions de John Milius, Alex Cox, Bernardo Bertolucci et Claudia Cardinale sont plus anecdotiques, voire insignifiantes). Si les éditions respectives de **...l'Ouest** et de **...en Amérique** permettent de découvrir les deux films comme on ne les a jamais vus, avec une qualité d'image splendide et un travail sur le son exemplaire (et Dieu sait si cet élément est primordial chez Leone), on reste quand même sur sa faim en matière de bonus quant à l'ensemble des trois films édités. S'il est difficile de critiquer l'édition de **...l'Ouest**, tant le documentaire est passionnant et bourré d'anecdotes, celle de **...en Amérique** ne propose rien d'autre qu'un commentaire audio sans sous-titres et une courte featurette extraite d'un documentaire plus long, que l'on a donc pas daigné nous montrer en entier. De plus, le film est coupé au beau milieu d'une scène cruciale. Alors, bien sûr, si cette répartition sur deux galettes permet une bien meilleure compression, il n'en reste pas moins qu'il était possible d'attendre la fin de la scène pour passer au second disque. Quant à l'édition de **...la Révolution**, alors là, c'est carrément du foutage de gueule dans les grandes largeurs : copie limite, une bande-annonce en guise de bonus et le film présenté dans sa version longue américaine, c'est-à-dire délesté de son flash-back final et de la dernière réplique de Rod Steiger (« *Et moi ?* »). Bref, mieux vaudra attendre une édition collector annoncée, mais dont la date de sortie n'est pas encore fixée.

Tout cela laisse dubitatif quant au statut réel de Leone. En effet, que l'on n'aille pas nous dire que les suppléments manquaient et qu'il n'y avait pas matière à élargir ces éditions : ne serait-ce que sur un film comme **...en Amérique**, on sait que les documents disponibles pouvaient largement donner lieu à un véritable collector bien chargé (Pourquoi pas une featurette sur le travail énorme du décorateur Carlo Simi ? Et la musique de Morricone ? Et les scènes coupées ?). Bref, on se demande franchement si l'œuvre de Leone en DVD est vraiment à la hauteur de ce qu'elle vaut (idem pour la trilogie des Dollars), et si la profession se décidera un jour, une bonne fois pour toutes, à considérer Leone pour ce qu'il est : un des grands génies du 7e art, une charnière primordiale



dans l'évolution de la grammaire cinématographique triplé d'un conteur d'histoires hors pair. Car ils sont finalement assez peu nombreux, les grands stylistes qui versent dans un radicalisme formel sans complexes tout en emportant l'adhésion complice du grand public. Si Leone est parvenu à cet équilibre rarissime, c'est sans doute parce que ses films sont avant tout de véritables festins sensoriels, de grands opéras populaires où l'image est constamment animée d'un lyrisme viscéral faisant jouer à fond le fusionnement de l'œil du spectateur avec la caméra du réalisateur ET les sentiments des personnages, dans un ballet démentiel où émetteur, récepteur et éléments intradiégétiques ne font plus qu'un. Quel dommage, finalement, que Leone n'ait pas eu le temps d'adapter le *Voyage au bout de la nuit* de Céline comme il le souhaitait. Les deux artistes avaient en commun cette qualité précieuse : arriver à révolutionner les codes narratifs de leur art tout en s'adressant, sur un ton à la fois généreux et désespéré, au cœur et aux tripes de l'être humain.

Arnaud BORDAS

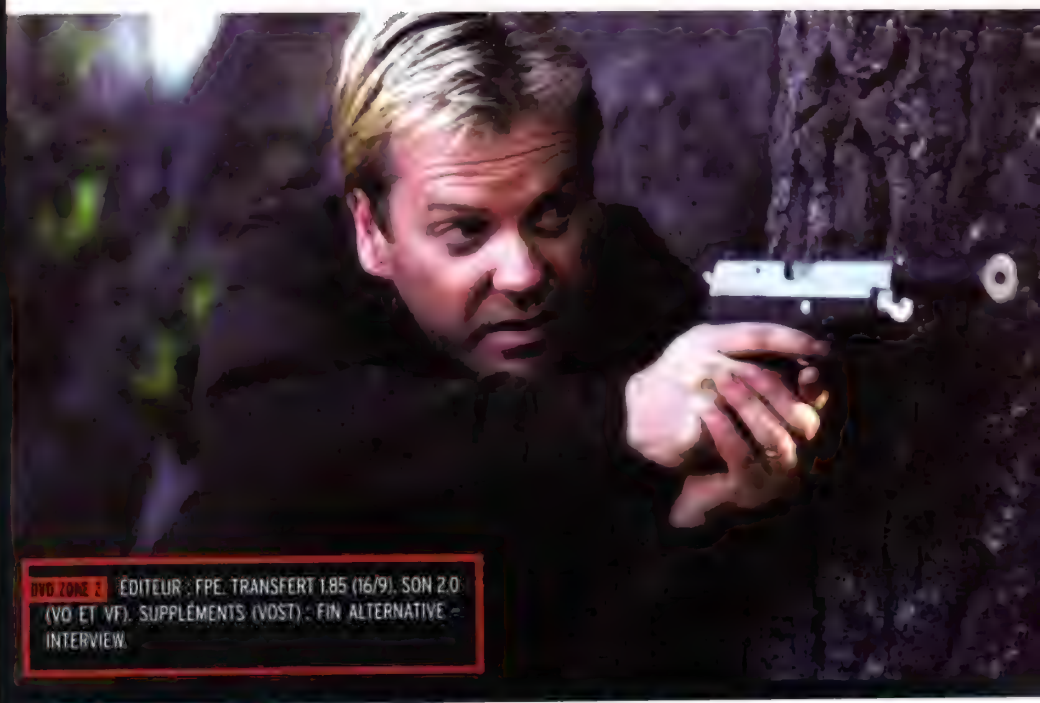
DVD ZONE 2 ÉDITEURS : PARAMOUNT, MGM ET WARNER. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF DE **IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'OUEST** ET **IL ÉTAIT UNE FOIS EN AMÉRIQUE**) ET 2.0 (VO ET VF DE **IL ÉTAIT UNE FOIS LA RÉVOLUTION**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO – GALERIE PHOTOS – DOCUMENTAIRES (SUR **IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'OUEST** ET **IL ÉTAIT UNE FOIS EN AMÉRIQUE**) INTERVIEWS – BIOGRAPHIES (SUR **IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'OUEST**) BANDES ANNONCES (SUR LES TROIS).

24 HEURES CHRONO

SAISON 1

Comme nous vous le disions déjà dans le Télémaniac du mois dernier, la première saison de ***24 heures chrono*** débarque en Zone 2 française alors que la saison 2 (voire même un coffret réunissant les deux saisons) est déjà dispo en import pour tous ceux qui manient la langue de Shakespeare. Un tel retard est évidemment dû au fait que Canal + diffuse chaque saison avec un décalage d'un an par rapport aux pays anglo-saxons (rappelez-vous : la saison 3 arrive sur Fox le 29 octobre !!). En termes de suppléments, ce coffret offre à peu près la même chose que les versions Zone 1, à savoir la lamentable fin alternative que tout le monde connaît (Jack retrouve sa famille saine et sauve avec un gros sourire niais) et une interview de Kiefer Sutherland. C'est un peu naze quand on sait que les coffrets saison 2 anglais contiennent des tonnes de bonus, dont des making of et 45 scènes coupées !! Reste que, pour tous les retardataires qui en ont marre de se faire spoiler, ce coffret édité par FPE est indispensable. Car, à l'heure où les médias les plus hypocrites et racoleurs essaient de récupérer le succès de la série (des Cahiers du Cinéma au Nouvel Obs en passant par tous les hebdos télé) en faisant des couvs vantant les mérites d'une saison 2 bien plus démago et visuellement plus « confortable » que la première, ce coffret saison 1 est là pour rappeler que toute la richesse thématique et visuelle du concept original tenait au refus des créateurs (dont Stephen Hopkins) de se soumettre à de quelconques diktats télévisuels. D'où un travail hallucinant de mise en scène sur le temps réel (champs et contre-champ déstructurés, manipulation de la position de notre regard dans l'espace, multiplication des informations visuelles dans différents axes en même temps), à la fois complexe et révolutionnaire, hélas oblitéré dans une saison 2 (et 3 ?) narrativement plus délirante, mais visuellement lénifiée... Mais comme tout le monde est devenu accro, l'establishment médiatique se gardera bien d'émettre des réserves et continuera à caresser son audience dans le sens du poil...

Yannick DAHAN



DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : FIN ALTERNATIVE – INTERVIEW.

DEATH BED

DE DANNY DRAVEN

Dans le petit monde de la série Z américaine, Danny Draven (tout comme son inestimable confrère Joe Castro) s'est fait rapidement un nom tout en s'imposant comme l'héritier direct de David de Coteau et de Fred Olen Ray. Pas étonnant donc de voir la bannière Full Moon (qui se fait appeler dorénavant Shadow Entertainment) flotter sur ce **Death Bed** (disponible en kiosques pour moins de 10 euros : la classe !) parrainé par l'une des plus grosses pointures du genre, Stuart Gordon. Avec cette histoire de lit hanté qui décuple la libido avant de vous assaillir de pulsions meurtrières, Draven confirme tout le bien qu'on pensait de lui après **Horror Vision**. Gentiment érotique, parfois dérangeant (la scène du rêve où l'héroïne est reliée à son double par un cordon ombilical) et particulièrement énervé sur la fin (avec un joli saccage de tronche au marteau), **Death Bed** se révèle digne de ses producteurs. Bien joué, Danny.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2002. RÉAL. : DANNY DRAVEN. INT. : TANYA DEMPSEY, BRAVE MATTHEWS, MEAGAN MAGNUM, JOE ESTEVEZ... TRANSFERT 1.77 FORMAT 4/3. SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : FILMOGRAPHIES. DIST. : NEO PUBLISHING.

MGM à l'horreur

(LA CHUTE DE LA MAISON USHER + LA CRÉATURE DU MARAIS + LE RETOUR DES MORTS-VIVANTS + LE CHIEN DES BASKERVILLE + LE CORBEAU + L'ABOMINABLE DR PHIBES + LE RETOUR DE L'ABOMINABLE DR PHIBES)

Grande vente chez MGM avec pas moins de huit films, huit classiques (ou presque) couvrant un assez large spectre de l'idée de cinéma fantastique. Avec cinq titres sur huit, la mythique firme AIP est à l'honneur. Des classiques de Corman adaptés de Poe (**La Chute de la maison Usher**, **L'Empire de la terreur** et **Le Corbeau**) jusqu'aux deux épisodes mythiques du légendaire docteur Phibes (**L'Abominable Dr Phibes** et **Le Retour de l'abominable Dr Phibes**), il est toujours appréciable de redécouvrir ses films sur support versatile, juste histoire de comprendre comment ils ont marqué l'inconscient des plus grands réalisateurs en activité aujourd'hui, de Tim Burton à Del Toro en passant par Peter Jackson. Traumatismes vivaces aux thématiques fortes, amplifiés par des idées folles que n'auraient pas renié Chuck Jones et Sam Raimi (voir les meurtres orchestrés par Phibes pour s'en convaincre), ces cinq chefs-d'œuvre sont évidemment indispensables. L'acquisition du **Chien des Baskerville** l'est tout autant, tant pour son formalisme typiquement anglais dû à Terence Fisher, le fer de lance du studio Hammer, que pour son affiche proposée où les rivaux de toujours (Lee et Cushing) s'allient enfin pour le triomphe de la vérité. Les deux derniers titres à sortir confirment cet état de fait. Sans la Hammer et AIP, **Le Retour des morts-vivants** et **La Créature du marais** n'auraient pas été ce qu'ils sont aujourd'hui. Directement issu des « comics pocket » façon Spectral et Les Contes de la crypte (eux-mêmes étant des descendants avoués de Poe), le film de Wes Craven (où se débattent tant bien que mal Adrienne Barbeau et Louis Jourdan) surmonte son côté gros navet grâce à son monstre à la fois terrifiant et pathétique, ancré dans un certain classicisme évoqué plus haut. Quant à celui de O'Bannon (présenté ici dans une assez belle copie au format, contrairement à l'édition sortie en double programme avec **La Nuit des morts-vivants**), il renoue simplement avec tout ce pan de cinéma gothique et embaumé tout en préfigurant l'avenir avec un côté vulgos qui allait devenir la trademark des années 80.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (4/3 ET 16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDES ANNONCES.

MIRACLE MILE

(FNAC IMPORT)

DE STEVE DE JARNATT

Ici, le réalisateur de **Cherry 2000** (sic !) manipule un pitch en or. Un quidam reçoit un coup de fil et comprend que des missiles ont été lancés vers les USA. Paniqué, il décide de retrouver une jeune femme qu'il vient de croiser pour partir se réfugier avec elle. Ce qui aurait pu donner un film au suspense implacable et lourd de sens tourne ici cependant à la petite fable onirique et décalée. Chaque personnage croisé par le héros (un Anthony Edwards chevelu, pré-***Urgences***) apporte ainsi son lot de situations étranges et même déstabilisantes. On peut admettre que le traitement n'est pas forcément celui qui s'applique de visu à un film de ce genre et que De Jarnatt passe peut-être un peu à côté de son sujet, mais il s'agit néanmoins d'un regard tellement original qu'on ne peut lui retirer la force de ses intentions. Pas entièrement maîtrisé mais tout de même marquant, **Miracle Mile** (**Appel d'urgence** en VF) est recadré ici en 1.33. Bien que cela ne soit pas si gênant, on peste toujours autant sur le procédé !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VOST). SUPPLÉMENT : BANDE ANNONCE.

L'ENFER EST POUR LES HÉROS

DE DON SIEGEL

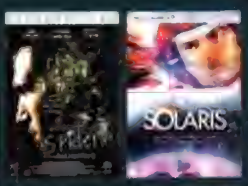
Les tranchées vues à travers les yeux de Don Siegel : action, émotion et réflexion sous le signe de la détresse et de la folie guerrière ! Sans être non plus le meilleur film de son auteur, **L'Enfer est pour les héros** se pose facilement comme un très bon film de guerre. De ceux qui ont botté le cul aux fresques martiales conservatrices, teintées de fantaisie et de chauvinisme, issus des productions Republic Pictures, où John Wayne s'érigeait en défenseur invincible de la bannière étoilée. Chez Don Siegel, le drapeau américain est souillé du mensonge de l'armée et par la boue et le sang de pauvres inconscients. Dans **L'Enfer est pour les héros**, il n'y a pas d'emphase héroïque. Seulement de la peur panique, que seuls les simples d'esprit peuvent interpréter comme du courage. À l'instar du stupéfiant **Le Sable était rouge** de Cornel Wilde, la bêtise est le protagoniste principal de **L'Enfer est pour les héros**. La scène finale en est le symbole même. En attendant les sorties éventuelles de **The Line-up**, **Tuez Charley Varrick**, **Police sur la ville** ou encore le fabuleux **Baby Face Nelson**, signés par la caméra incisive du même homme, ruez-vous sur **L'Enfer est pour les héros**. Un film qui frappe là où ça fait mal, et qui en remontre aux cinéastes d'aujourd'hui, qui visualisent la guerre comme un feu d'artifice puéril (**Oui**, Michael Bay, je parle de toi !) !

Fathi BEDDIAR

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 1.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : AUCUN.

Facilités critiques

(SPIDER + SOLARIS)



On se rappèle encore aujourd'hui de l'acte génial de Paul Verhoeven sur son film **Le Quatrième homme**. Détesté par la critique de son pays, le réalisateur avait décidé de truffer son film d'un lourd symbolisme, afin de brosser ses détracteurs dans le sens du poil, ce qui n'a pas loupé. Ce succès critique calculé a ainsi poussé Verhoeven à s'extrader aux USA pour poursuivre sa brillante carrière de la manière dont il l'entendait. Pourquoi cette anecdote ? Pour rappeler cet acte de purification personnel et pointer du doigt deux cinéastes dans la même mouvance, au détail près qu'il s'agit ici pour eux de bien se faire voir et non de se prouver quoi que ce soit. Le premier, Steven Soderbergh, adapte le *Solaris* de Stanislaw Lem et passe ainsi derrière Andrei Tarkovski. Partant d'une base purement axée sur la philosophie et le métaphysique, il décide, selon ses propres termes, de faire de son adaptation « *un film charnel, libre d'interprétation, au croisement de* **2001** *et du* **Dernier tango à Paris** ». En toute modestie, quoi !

Bien évidemment, le film est balisé et sert la soupe au spectateur (rien n'est laissé libre d'interprétation, jusqu'au plan final), mais le réalisateur se persuade dans son commentaire audio qu'il a réussi son pari en contant l'anecdote d'un spectateur qui a interprété le film d'une manière différente. Petit problème : le bonhomme en question n'avait juste rien compris. Gros problème, surtout : on pense plus à un **Emmanuelle dans l'espace** ici, tant le charnel contraste clairement avec le propos de l'œuvre de base. Le second cinéaste n'est autre que David Cronenberg qui, depuis longtemps déjà, a déserté le cinéma pour la pose festivalière. Son **Spider**, vide de toute substance thématiquement riche, ne propose que des ficelles énormes (l'image de la mère et de la pute, les « toiles d'araignées » de l'esprit), comme pour bien marquer le coup (dans le crâne) et faire comprendre le parcours psychologique de son personnage principal. À l'image de **Solaris**, on peut y contempler de longs moments de pause dans lesquels il est facile de projeter ce que l'on veut (ou dormir, ça marche aussi) et c'est finalement ce qui a plu à notre belle critique, comme le prouve le succès de ses films sinistrés auprès d'elle. Pendant ce temps-là, Verhoeven continue d'en ramasser plein la gueule. Triste constat...

Stéphane MOISSAKIS

DVD ZONE 2 : ÉDITEURS : METROPOLITAN & FPE. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9), SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : INTERVIEWS - ANALYSE DE SÉQUENCE - BANDES ANNONCES - FILMOGRAPHIES - COURT-MÉTRAGE (SUR **SPIDER**) COMMENTAIRES AUDIO - FEATURETTE - DOCUMENTAIRE - GALERIE PHOTOS (SUR **SOLARIS**) COMMENTAIRES AUDIO (SUR LES DEUX).

Introuvables encore plus noirs

(BODY AND SOUL + THE BIG COMBO)

Wild Side voit encore le polar en noir ce mois-ci, ce qui nous offre la joie d'admirer comment deux clichés ambulants se retrouvent magnifiés par des réalisateurs ayant tout compris des règles qui régissent le genre. D'abord **Body and Soul** de Robert Rossen, histoire très originale d'un boxeur pauvre qui monte rapidement et se retrouve lié à la Mafia, qui lui impose de perdre un match. Un film très solide, rien que de très normal aux vues de l'équipe : le réalisateur de **L'Arnaqueur**, James Wong Howe à la lumière mais surtout Abraham **Force of Evil** Polonsky au scénario. Ce dernier réussit le double exploit de rendre son histoire extrêmement crédible tout en y insufflant un puissant sous-texte critique sur l'avidité et le capitalisme. **The Big Combo** fait aussi très fort dans le cliché puisqu'on y suit un policier obsédé par l'arrestation d'un gros bonnet de la pègre, alors que tous deux convoitent la même femme. Joseph H. Lewis (un chef d'œuvre dans sa filmo mais un beau : **Guncrazy**) semble insensible à l'aspect assez convenu de son script mais s'en sert comme point de départ pour se lancer dans une débauche d'effets de mise en scène et d'éclairages audacieux, allant jusqu'à plonger les 3/4 de ses décors dans le noir ou multipliant les sources d'éclairages les plus inattendues, qui donnent un cachet irréel au monde de la pègre.

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : WILD SIDE. TRANSFERTS 1.33 (4/3) SON 1.0 (VOST UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS : INTERVIEWS (SUR **BODY & SOUL**) DOCUMENTAIRE - PRÉSENTATION DU FILM (SUR **THE BIG COMBO**) FILMOGRAPHIES - GALERIE PHOTOS (SUR LES DEUX).

DVD RAPIDO

ESPION ET DEMI : S'il n'avait pas coûté dans les 70 millions de patates, on aurait pu prendre **Espion et demi** comme une sale blague. En effet, adapter une pauvre série télé en actioner foireux est déjà une mauvaise idée. Confier la réalisation à Betty Thomas (**Parties intimes**, **Docteur Doolittle** ou encore **28 jours en sursis**, que des films de bourrins !) en est une autre. Enfin, laisser Eddie Murphy et Owen Wilson livrés à eux-mêmes face à un scénar aussi invisible que leur avion super-top-secret-de-la-mort, sera la plus grosse erreur du film. Cela dit, là où le film est bien fidèle à la série, c'est que ça ressemble bel et bien à de la télé, y'a pas de doute ! (GCT)

LE PACTE DU SILENCE : Responsable de tarantinades salement superficielles comme **Le Ciel est à nous** et **Les Kidnappeurs**, Graham Guit fait volte-face complète avec ce **Pacte du silence** très solennel. Évidemment, avec Depardieu dans les parages, ça ne le reste jamais très longtemps et très vite, le film devient une sorte de croisement involontaire entre **Sous le soleil de Satan** et **La Chèvre**. Bon, on avoue qu'on est un peu de mauvaise foi pour cette dernière référence, parce qu'à vrai dire, on n'a pas beaucoup ri ! Notons que le film est produit par TF1. Il sera donc bientôt visible sur la chaîne, sa vraie place... (GCT)

MAUVAIS PIÈGE : Allez hop-là, un thriller pour papa de plus, avec cette fois-ci, un casting de haute volée (Kevin Bacon, Charlize Theron, Courtney Love, Pruitt Taylor Vince). Bien que le film soit signé Luis Mandoki (pas un gage de qualité en soi), il s'agit malgré tout d'un pur produit de studio, comme en atteste cette édition proposant de recoller les morceaux manquants du film en visionnant la fin alternative et les scènes coupées. De cette histoire de kidnapping voulue sulfureuse et complètement remontée, on retiendra donc ce brave Kevin Bacon et... et c'est tout ! (GCT)

NATIONAL SECURITY : Aaaaaaaaah, le Martin Lawrence du mois ! Ce **National Security**, raffiné et goûtu comme vous vous en doutiez, nous est vendu comme une comédie d'action, ce qui est tout de même mensonger vu qu'il n'y a pas d'action (enfin si, deux coups de feu, un coup de pied et une poursuite). On ne parle même pas de l'humour (un pet toutes les demi-heures)... Reste ce bon vieux Steve Zahn qui ferait mieux de virer son agent et commencer à trouver des vrais films pour vraiment jouer dedans. Bon, si on vous dit que c'est pire que **Big Mamma** et **Flic de haut vol** reunis, vous nous croyez ? Et bien vous avez raison ! (GCT)

LA BEUZE : Dans le genre humour au ras des fraises, le film starring Michaël Youn se pose là ! Bonne idée de mettre en scène des bouseux aux prises avec une weed détonante créée par les nazis et recherchée par tout le monde. Sur le papier, pour peu que vous vous nommiez Yannick Dahan et que vous sachiez le rouler en moins de 30 secondes, le pitch pouvait donner quelque chose de franchement drôle. Le problème, c'est qu'à force de gags écules, ben ça l'est pas. Les conneries improvisées au petit matin, ça peut éventuellement faire rire, mais au cinéma, il faudrait peut-être expliquer à Youn et ses potos qu'on se passe difficilement d'un scénario. À ce stade-là, une petite heure et demie, ça peut donc paraître très looooong. (FPE)

CTV Asiatique

(BANGKOK HAUTED + 2009 LOST MEMORIES + FULL TIME KILLER + MEMENTO MORI)

Commençons pas les compliments : CTV fait du beau boulot avec ses éditions de films asiatiques. **2009 Lost Memories**, **Memento Mori**, **Full Time Killer**, **Bangkok Haunted** et **Volcano High** (déjà chroniqué précédemment) se sont facilement imposés comme les plus belles et complètes éditions sur le marché. Et même si les suppléments que l'on retrouve pour **2009** sont les mêmes que ceux de l'édition coréenne, ils possèdent ici un avantage de taille : des sous-titres ! Ce qui est bien le minimum pour pouvoir apprécier ce qui est l'une des plus intelligentes œuvres de politique-fiction tendance SF de la décennie (revoir la mini-critique dans les NA du n°145). **Memento Mori** est un autre film coréen qui mérite amplement le détour. Suite officiel du très bon **Whispering Corridors**, **Memento Mori** est en fait une œuvre unique, qui ne partage aucun lien concret avec le film précité. Surfant sur la vague très populaire des écoles hantées, **Memento Mori** est aussi (et avant tout) un film sur le droit à la différence et sur les abus du système scolaire coréen. Et question interactivité, cette édition explose tout sur son passage : making of, interviews, scènes coupées (dont celle, célèbre, du bain)... Tout y est ! Bon, par contre, un petit remixage ou une sélection plus stricte auraient sûrement permis d'éviter cette interview au milieu des aspirateurs et autres bruits quelques peu gênants... Mais sorti de ce petit écart de parcours, il n'y a rien à redire : le film est excellent et ce qui l'entour ne peut que vous motiver à tenter la découverte. Quant à **Bangkok Haunted** et **Full Time Killer**, même si les films ne sont pas des chefs-d'œuvre - **Bangkok Haunted**, film horrifique thaï à sketches souffre d'un problème d'orientation temporaire : trop long pour un film à sketches, trop court pour un long-métrage - les éditions présentées sont aussi particulièrement léchées et celle de **Full Time Killer** offre sur un second disque plein de suppléments intéressants inexistants sur l'édition HK. Continuez le bon boulot !

Julien SÉVÉON

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : CTV. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VO) SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF (SUR TOUS) INTERVIEWS - DOCUMENTAIRES (SUR **2009, FULL TIME KILLER** ET **MEMENTO MORI**) SCÈNES COUPÉES (SUR **MEMENTO MORI**)

Coffret PANTHÈRE ROSE

DE BLAKE EDWARDS

Alors que certains des films de la série sont déjà disponibles en Zone 1 depuis un bail, MGM se décide enfin à sortir un coffret regroupant cinq des épisodes de la saga de **La Panthère rose**. L'attente valait le coup puisqu'on se retrouve ici avec des copies neuves codées en 16/9, et un disque de bonus supplémentaire au contenu particulièrement intéressant. Première collaboration entre le génie Peter Sellers et le réalisateur Blake Edwards (leur point culminant sera **La Partie** en 1968), **La Panthère rose** s'est décliné ensuite sous forme de franchise qui compte neuf films, spin off inclus. Le coffret s'attarde uniquement sur les films interprétés par Sellers, bien que **Le Retour de la panthère rose** ne soit pas disponible (et pour cause, il ne fait pas partie du giron MGM) et qu'**À la recherche de la panthère rose**, tourné après le décès de la star, soit en fait composé de scènes coupées des précédents opus. On peut dire d'ailleurs que le résultat s'apparente à un sacré bordel dont le réalisateur devrait avoir honte. Retenons donc surtout le merveilleux **Quand l'inspecteur s'emmêle**, deuxième film de la série et la poignée de dessins animés présents sur le disque de suppléments. Notons enfin qu'un docu propose de retracer les origines du projet et que, pour les fans du comique, certaines pubs rares qu'il a interprétées sont également présentes sur le disque. Excellent !

Stéphane « Clouseau » MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO (SUR LE PREMIER FILM UNIQUEMENT) GALERIE PHOTOS - DESSINS ANIMÉS - DOCUMENTAIRES - PUBLICITÉS - BANDES ANNONCES

Drôles de Direct-to-Video

(CRÈVE SMOOCHY, CRÈVE ! + LES 8 FOLLES NUITS D'ADAM SANDLER + LE MAÎTRE DU DÉGUISEMENT)

Ce mois-ci, on se retrouve avec trois comédies qui partagent en commun des têtes d'affiches souvent chanceuses au box-office (même si ce n'est plus le cas de Dana Carvey depuis longtemps) et dont les films présents se sont pourtant bien plantés ! On commence par le meilleur avec **Crève Smoochy, crève !** de et avec Danny De Vito, mais également Robin Williams et Edward Norton, on s'excuse du peu ! Ici, Williams incarne un présentateur pour enfants cynique, mis sur la touche et cherchant à piéger son successeur (Norton), un benêt idéaliste bien parti pour exploser l'audimat. Maniant un humour méchant et subversif impliquant les pires vacheries possibles (Norton se retrouve mêlé à un scandale nazi !), De Vito ne se renie pas et continue dans la lignée de **La Guerre des Rose** et de **Mathilda**, bien qu'on pourrait croire ici, comme pour ce dernier, qu'il s'agit d'une agréable comédie pour enfants. Croyez nous, c'est tout sauf ça ! On continue avec **Les 8 folles nuits d'Adam Sandler**, un dessin animé initié par la star, qui prête sa voix et son physique au personnage principal. Ce qui s'apparente ici aussi à un conte de Noël (d'Hannuka pour être précis) est vite transformé en farce pipi-caca assez amusante (on y voit des biches littéralement se chier dessus de rire !) à la morale gentiment empruntée à Dickens, toutes proportions gardées, cela va sans dire. La jaquette nous vend le film comme *« aussi trash que* **South Park** *»* et, même si on en est loin, le résultat se consomme tranquillement. On finit avec **Le Maître du déguisement**, véhicule produit par Adam Sandler pour son compère du SNL Dana Carvey. Ici, l'ex-benêt de **Wayne's World** se retrouve avec la capacité de se déguiser à volonté, choisissant de se faire passer pour Tony Montana ou encore un certain Mr Tortue. Remonté dans tous les sens (le montage séquentiel frise le portnawak), le film vise lui aussi en dessous de la ceinture, avec son bad guy pris de flatulences à chacun de ses rires démoniaques, ou encore ses bastons homériques contre nains hargneux. C'est également un film pour enfants pervertis par une certaine vulgarité, mais comme on est des gens de mauvais goût, on avoue en baissant les yeux que ça nous a bien fait marrer !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : GCT ET WARNER. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - SCÈNES SUPPLÉMENTAIRES - BANDES ANNONCES (SUR LES TROIS) FEATURETTES - GALERIE PHOTOS -BÊTISIER (SUR **CRÈVE SMOOCHY, CRÈVE !**) FIN ALTERNATIVE ET SCÈNES ÉTENDUES - MAKING OF - FEATURETTES - CLIP MUSICAL (SUR **LE MAÎTRE DU DÉGUISEMENT**) MAKING OF - CLIP MUSICAL - GALERIE PHOTOS - COURT MÉTRAGE - SPOTS TV (SUR **LES 8 FOLLES NUITS D'ADAM SANDLER**).

UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

Après plus de 20 ans d'interdiction, découvrez pour la première fois UNHINGED dans sa version intégrale. Lors de sa sortie en Angleterre le film a crée un véritable scandale au point de voir chaque exemplaire video saisit et détruit par les autorités policières !

DVD

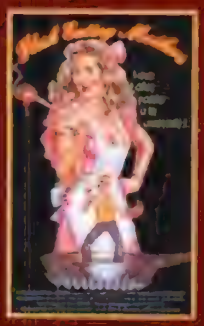
EDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

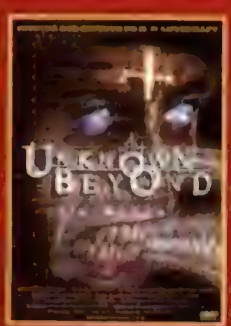
Ivan Zuccon, le maestro de l'épouvante à l'italienne, signe avec THE SHUNNED HOUSE un film au climat oppressant, glauque et à l'horreur viscérale. Un véritable hommage aux films les plus tortures du Lucio Fulci qui s'impose comme une nouvelle référence du genre !

DVD

EDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

SITE INTERNET http://pageperso.aol.fr/UNCUTMOVIES





Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 20 € la cassette VHS (SECAM) - OFFRE SPÉCIALE : 26 € le DVD (PAL/Zone 2)

FRAIS DE PORT (Colissimo suivi) : 1 à 3 articles - 5 € ; 4 articles et plus - PORT GRATUIT !

❑ PSYCHO SISTERS	❑ THE DEAD NEXT DOOR	❑ THE NECRO FILES*	❑ PREMUTOS	❑ INFANTRY OF DOOM
❑ BACK FROM THE DEAD	❑ THE BURNING MOON	❑ REDNECK ZOMBIES	❑ SCRAPBOOK*	❑ ANGEL OF DEATH*
❑ BLACK PAST	❑ PSYCHOS IN LOVE	❑ FANTOM KILER*	❑ PARTS OF THE FAMILY	❑ SKINNED ALIVE
❑ FANTOM KILER 2*	❑ FLESH EATING MOTHERS	❑ THE DARKNESS BEYOND	❑ DEMONIUM	❑ I PISS ON YOUR GRAVE**
❑ TERROR TOONS	❑ UNKNOWN BEYOND (DVD)	❑ DEATH FACTORY (DVD)	❑ UNHINGED (DVD)	❑ THE SHUNNED HOUSE (DVD)

Je désire recevoir les articles cochés et ci-joint mon règlement de ..... € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code Postal : ..... Ville : .....

*Déconseillé : *aux moins de 16 ans - **aux moins de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites.*

Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ.

Films Mineurs ?

(FNAC IMPORT)

(CLOAK AND DAGGER + UNDER CAPRICORN)

Auteurs majeurs et films pas tout à fait mineurs (moins qu'on ne le pense en tout cas) avec **Under Capricorn** (**Les Amants du Capricorne** chez nous) d'Alfred Hitchcock et **Cloak and Dagger** de Fritz Lang. Le premier est un mélo avec Joseph Cotten et Ingrid Bergman, perdu quelque part entre **Autant en emporte le vent** et une œuvre majeure antérieure du maître : **Rebecca**. Le principal atout du métrage n'est étonnamment pas la mise en scène d'Hitchcock (un peu en dehors de son élément) mais le travail remarquable de son chef opérateur, le grand Jack Cardiff (la photo des meilleurs films de Michael Powell et Emeric Pressburger, c'est lui). **Cloak and Dagger** (**Cape et poignard** en VF) est quant à lui un bon film d'espionnage, dans lequel Gary Cooper s'improvise espion à la recherche d'une bombe A nazie. Un personnage de résistante (interprété par Lilli Palmer) très fort et les qualités de narrateur hors normes de Lang font passer les carences du script. Le propos anti-bombe du film a d'ailleurs clairement morflé à sa sortie en 1946 (suppression de la fin originale notamment, bien plus ambiguë) et ce n'est malheureusement pas cette édition qui nous en apprendra davantage à ce sujet. Tout comme celle d'**Under Capricorn**, elle est exempte du moindre bonus. Côté copies on s'en sort plutôt bien, même si celle du film de Lang a une méchante tendance à sautiller...

Manuel COLOMBIER

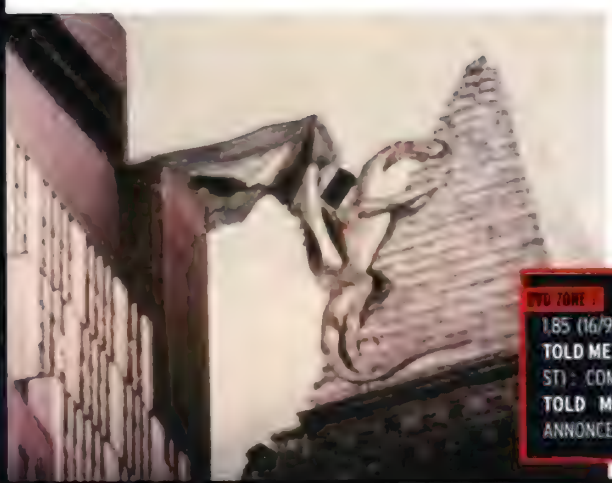
DVD ZONE 1 ÉDITEURS : IMAGE ET ARTISAN. TRANSFERTS 1.33 (4/3). SON 1.0 (VO NON ST). SUPPLÉMENTS : AUCUN.

Collection Larry Cohen (FNAC IMPORT)

(BONE + GOD TOLD ME TO + Q, THE WINGED SERPENT)

Probablement du fait qu'il a commencé sa carrière comme scénariste, Larry Cohen, même en officiant dans la série B la plus fauchée, ne se prive jamais de la base de tout bon film : un script digne de ce nom ! Du moins un truc solide, avec des personnages qui dépassent le cliché, un portrait réaliste de l'environnement dans lequel ils évoluent et des ambitions dramaturgiques qui cadrent souvent mal avec les moyens d'une production New World. **Bone** se pose d'ailleurs comme un pur film de scénariste (peu d'action et de décors, tout dans les dialogues et l'évolution des personnages), une comédie acide où un couple fragile se retrouve « révélé » par l'intrusion d'un criminel qui les prend en otage dans leur propriété. Habile jusque dans son twist final, Larry Cohen n'hésite déjà pas à truffer le film de nombreuses scènes totalement barrées telles que celle se déroulant dans une casse de voiture jonchée de cadavres. Encore plus ambitieux, **God Told Me To** (**Meurtres sous contrôles** en VF) met un policier catholique aux prises avec une série de crimes « commandités par Dieu », un nouveau Messie et une civilisation extra-terrestre, et là, à l'image, force est d'avouer que le côté cheap du film apporte un léger bémol à ce quasi-chef d'œuvre. Le manque de moyens plombe encore d'avantage **Q, The Winged Serpent** (**Épouvante sur New York** chez nous), une variation sur le thème du gros monstre lâché en pleine ville. Mais pour compenser le serpent ailé foireux de David Allen, Cohen fait preuve une nouvelle fois de certaines audaces d'écriture qu'on imagine mal dans une production de grande envergure (Michael Moriarty, présenté comme un personnage secondaire antipathique durant un bon tiers du film, se révèle être le personnage central du film). Au final, c'est probablement ce qu'on retiendra de son travail, celui d'un artisan tout entier dévoué à sa narration. Les copies des DVD sont bien propres (hallucinante pour **Bone**) et côté suppléments, c'est Noël avant l'heure, ne serait-ce que pour les commentaires de Larry Cohen, aux vues de tout ce que le monsieur a à dire et de l'enthousiasme qui l'anime. Ajoutez à ça que, pour **Bone**, vous avez le droit aux rushes 16mm du premier tournage avorté du film (inédit de chez inédit donc...) et vous obtenez trois DVD sans lesquelles votre vidéothèque de séries B ne saurait être complète.

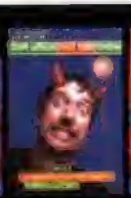
Manuel COLOMBIER



DVD ZONE 1 ÉDITEUR : BLUE UNDERGROUND. TRANSFERTS 1.85 (16/9) SON 5.1 ET DTS (VO NON ST SUR **Q** ET **GOD TOLD ME TO**) ET 1.0 (SUR **BONE**). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRE AUDIO - INTERVIEW (SUR **GOLD TOLD ME TO**) AFFICHES - BIOGRAPHIES - FILMS ANNONCES (SUR LES TROIS)

Le Pouvoir de la contre-culture

(JACKASS VOLUME 2 & 3 + TOM GREEN FAIT SON SHOW + TOM GREEN AU PAYS DU SOLEIL LEVANT)



L'évolution des mœurs culturelles passe et passera toujours par l'idée de rentrer dans le lard des conventions et des idées reçues. Un programme, aussi inoffensif et con d'apparence, que le ***Jackass*** de Johnny Knoxville, Jeff Tremaine et Spike Jonze se positionne ainsi comme le fer de lance d'une nouvelle télé réalité qui prend en compte le désir pulsionnel du spectateur, tant en termes de fausses frayeurs (des cascades folles) que d'explosions des zygomatiques (des feux d'artifices dans le cul). Le recul du petit écran aidant, on se retrouve ainsi face à une nouvelle forme de slapstick qui annonce franchement la couleur dès son titre (qui signifie couillon en VF) et se joue des principes physiques avec une audace revigorante. Tom Green, lui aussi épaulé par MTV, mène de son côté un show basé sur sa personnalité sans gêne. Il joue des clichés (il faut le voir au Japon, déguisé en Godzilla) pour mieux les renverser et ne se prive jamais d'une blague débile ou scatologique, dans la lignée de son fabuleux premier film, le génialement aberrant **Va te faire foutre Freddy !**. Au sens le plus warholien, ces deux exemples de contre-culture représentent un beau bras d'honneur à la face du bon goût institutionnalisé. Autant en profiter avant qu'ils ne rejoignent, comme le pape de la pop-culture, l'establishment le plus coincé du fion.

Stéphane MOISSAKIS

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERTS 1.33 (4/3). SON 2.0 (VOST). SUPPLÉMENTS (VOST) : JEUX - GALERIE PHOTOS - BIOGRAPHIES (SUR ***JACKASS***) SCÈNES SUPPLÉMENTAIRES - SKETCHES - BIOGRAPHIE - CLIP VIDÉO (SUR ***TOM GREEN***).

Mr Smith dans les bacs

JAY & BOB CONTRE-ATTAQUENT · AN EVENING WITH KEVIN SMITH

En plus d'être un sacré trublion talentueux, Kevin Smith (qui s'inscrit dans la logique Miramax de déconstruction référentielle du genre, au même titre que Tarantino et Kevin Williamson) est également un type extrêmement généreux envers ses fans. Ainsi, les éditions DVD de ses films sont toujours très complètes, notamment en matière de scènes coupées, qui sont toujours toutes utilisées sur le pressage. Les excellents **Mallrats** (**Les Glandeurs** en VF) et **Dogma** proposaient environ une heure (!!!) de scènes en plus sur leurs éditions Zone 1 et **Jay et Bob contre-attaquent** n'a pas dérogé à la règle. Et alors qu'on attend toujours des éditions en Zone 2 de **Clerks** (son film le plus connu ici) et **Chasing Amy** (**Méprise multiple** en VF, un chef d'œuvre), c'est le dernier opus concernant les deux plus gros fiandus sur Terre qui débarque ici et, youpi-tralala, les nombreux bonus présents sur le Zone 1 sont également du voyage. On compte ainsi environ une quarantaine de séquences en plus, dont certaines sont particulièrement hilarantes (le perso de Will Ferrell qui se branle sur un magazine animalier : on piaffe !). Chacune d'entre elles sont présentées par le réalisateur lui-même et ses acolytes, souvent bien chargés et prêts à sortir la moindre connerie possible, ce qui double notre temps de vision et de plaisir. Notons que TF1 Vidéo a fait un travail quasi-parfait, si ce n'est que le commentaire audio à plusieurs voix n'est pas sous-titré. Va falloir rectifier le tir pour la prochaine fois ! On en profite au passage pour signaler la sortie déjà ancienne d'un DVD Zone 1 intitulé **An Evening with Kevin Smith**, dans lequel le réalisateur, toujours soucieux de se mettre en avant, fait le tour des facs US et rencontre ses fans. De sa participation au **Superman Reborn** avorté de Tim Burton (qu'il torpille au passage, mais moins que le producteur Jon Peters) à sa première et douloureuse expérience sexuelle avec sa future femme en passant par son travail avec Prince (qu'il déchire également), Kevin Smith répond à toutes les questions posées sans aucune langue de bois et avec l'humour qui le caractérise bien. En bref, 4 heures de one-man show absolument nécessaires pour les fans. Et les non-fans aussi d'ailleurs, allez hop !

Stéphane MOISSAKIS

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : TF1 VIDÉO. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 ET DTS (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO (VO NON ST) - SCÈNES COUPÉES ET PRÉSENTÉES - BÊTISIER - BANDES ANNONCES - FEATURETTES - STORYBOARDS - FILMOGRAPHIES.

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : COLUMBIA HOME ENTERTAINEMENT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VOST FRANÇAIS). SUPPLÉMENTS : BANDES ANNONCES.

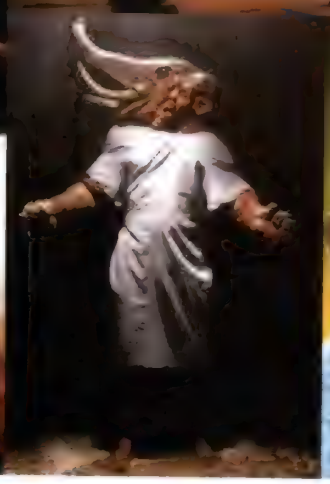
UNHINGED

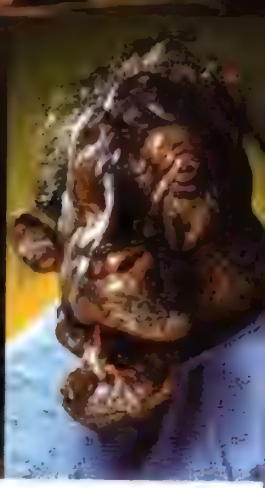
DE DON GRONQUIST

Après une première livraison de DVD en demi-teinte, Uncut Movies remet le couvert avec **Unhinged** (qui ne doit pas être confondu avec le film homonyme où sévit Kyle, le boogeyman armé d'un crochet), un film de Don Gronquist, invisible depuis plus de 20 ans. Parties en voiture au festival de jazz de Pinewood, trois amies sombrent dans l'inconscience suite à un accident de la route dû à une étrange crevaison. Elles se réveillent dans un étrange manoir habité par une vieille paraplégique autoritaire et sa fille soumise à ses ordres. Battu par la pluie, perdu en pleine forêt et scruté de toute part par une ombre furtive, le manoir se referme comme un piège mortel sur les jeunes filles. Que dire sur **Unhinged** à part qu'il paraît incroyable que ce film n'ait pas plus de renommée que cela, tant il effraye et fascine, dans la grande tradition du film d'horreur de la fin des années 70. On pense bien sûr aux slashers post-**Halloween** (**Vendredi 13** en tête) dans un premier temps, mais les multiples plans aériens lourds de menaces employés par Gronquist, ainsi que l'orientation que prend l'histoire une fois le premier quart d'heure passé, tendent à nous prouver que **Unhinged** risque bien de s'inscrire dans la droite lignée de films comme **Psychose** et **Burnt Offerings**, deux des plus grands déchaînements schizophrènes vus sur un écran de cinéma. Le whodunit (aussi traumatisant que celui de **Massacre au camp d'été**, la barre est donc haute) finira de nous convaincre dans l'idée que **Unhinged** fait partie des grands. En véritables archivistes, Uncut nous ressort une interview du réalisateur réalisée sur le Youpi Matin d'une télé locale, une galerie de photos et la liste complète des « videos nasties » (les films interdits à la location en Angleterre) dont fait évidemment parti **Unhinged**, au même titre que **Cannibal Holocaust**, **Inferno** et **Evil Dead**. On a connu pire référence, non ?

DVD INEDIT USA. 1982. RÉAL. : DON GRONQUIST. INT. : LAUREL MUNSON, J.E. PENNER, SARA ANSLEY, VIRGINIA SETTLE. TRANSFERT PLEIN CADRE. SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : INTERVIEW DU RÉALISATEUR, TRAILER, BANDE-ANNONCE, VIDEOS NASTIES (TEXTE). DIST. : UNCUT MOVIES (VENTE UNIQUEMENT).

Alexandre BUSTILLO





LE RETOUR DE LA CRÉATURE DU LAGON

DE JIM WYNORSKI

LA SUITE DE LA CRÉATURE DU MARAIS **DE WES CRAVEN. AVEC UN SUPPÔT DE LA SÉRIE Z AUX COMMANDES, LE PIRE ÉTAIT À CRAINDRE. VISIBLEMENT MOTIVÉ PAR SON HÉROS FEUILLU ET SES JOLIES COMÉDIENNES, JIM WYNORSKI S'EN SORT POURTANT AVEC LES HONNEURS...**

Des heures de gloire dans sa déjà longue carrière, le pilier de la série Z Jim Wynorski n'en a guère traversé. Si les circonstances l'amènent à diriger quelques comédiens connus sur la pente descendante (Angie Dickinson, Eric Roberts, Treat Williams), d'autres (Ice T), à l'affût d'argent facile, et même une James Bond girl périmée (Talisa Soto dans **Vampirella**) ainsi qu'une volée d'actrices dont Hollywood ne veut plus (Erika Eleniak, Jennifer Rubin, Carol Alt), ses films marinent dans le grand chaudron de la série Z. Tous sauf un, **Le Retour de la créature du lagon**, en l'occurence plus B que Z et qui emboîte le pas à l'original, signé par un Wes Craven qui n'avait pas encore rencontré Freddy Krueger. En dépit de quelques réjouissants moments et de la découverte de l'opulente poitrine d'Adrienne Barbeau, un film raté. Sans faire d'éclats au box-office, il rapporte cependant assez de dollars pour que ses producteurs décident du retour de son héros, un tas de boue, d'humus et de branchages doué d'esprit. Wes Craven ne souhaitant pas reprendre du service dans l'écologie musclée, Mike Uslan appelle un certain Jim Wynorski, poulain de l'écurie Roger Corman, pour laquelle il ficelle avec les moyens du bord un sous-**Mondwest**, **Chopping Mall**, le film de gangster **Bid Bad Mama II**, le pseudo-**Conan Deathstalker 2** et un **Vampire de l'espace** accro à Traci Lords. Inespéré pour l'heureux élu car, quelques jours plus tôt, planchait sur le projet un certain William Malone (**La Maison de l'horreur**), que les difficultés pousseront à abandonner le poste de réalisateur.

Pas mécontent de s'émanciper hors du corral de son mentor et exploiteur légendaire, Jim Wynorski se jette sur l'occasion. *« J'avais un peu à redire sur le scénario. Pour être honnête, il fallait même sérieusement le retoucher. Il était d'un sérieux déprimant ; j'ai donc ajouté un peu d'humour et de délire. J'ai également abordé l'histoire sous le jour de* La Belle et la bête. *La Créature du marais, c'est en quelque sorte Elephant Man et tous ces monstres dont l'hideuse enveloppe physique emprisonne de belles âmes tourmentées. »* En clair, le réalisateur se prend d'affection pour le projet, d'autant plus qu'il connaît bien la bande dessinée originelle de Lein Wein et Bernie Wrightson.

Et, effectivement, Jim Wynorski se démérite pas à illustrer le retour à l'écran, avant une éphémère série TV, de la Créature du marais. Nanti de ce qu'il affirme être *« le plus gros budget de sa carrière »*, il s'amuse donc beaucoup à montrer comment le Dr. Alex Holland, devenu la Créature du marais en essayant de débarrasser la planète de tous ses virus, tombe sous le charme de la jolie Abigail tandis que le Dr. Arcane persiste à s'injecter un sérum d'immortalité... Une histoire un peu puérile que le réalisateur assume sans complexes sur un tempo rapide, faisant la part belle aux effets spéciaux (dont une impressionnante galerie de monstres, y compris un Elephant Man) et à l'action.

Du bon boulot que Jim Wynorski commente d'un regret : avoir dirigé Louis Jourdan, le légendaire french lover de **Lettre d'une inconnue**, déjà en fonction sous Wes Craven. *« Je le hais, je le hais ! »* s'acharne le réalisateur. *« Ne me demandez pas pourquoi ! Je le hais, c'est tout. »*. Des sentiments belliqueux inversement proportionnels à l'affection que Jim Wynorski porte à Heather Locklear, égérie des séries ***Dynastie*** et ***Melrose Place*** qui, ailleurs, passe pourtant pour une redoutable peau de vache.

Réputé pour choisir ses interprètes en fonction de leur tour de poitrine, Jim Wynorski trouve dans **Le Retour de la créature du lagon** matière à se rincer l'œil. Outre Heather Locklear, deux autres « créatures » à reluquer : sa vieille copine Monique Gabrielle (une Emmanuelle de passage) et la très sévère Sarah Douglas (la vilaine des premiers **Superman**). Des méchantes qui encadrent Louis Jourdan et l'ancien cascadeur Dick Durock dans la combinaison du héros. Combinaison très près du corps conçue au terme de dix semaines d'efforts par le maquilleur Carl Fullerton, titulaire de 4 nominations aux Oscars. Ce qui en rajoute encore à la fierté d'un Jim Wynorski qui, depuis, n'a pas connu pareille « superproduction ».

Marc TOULLEC

DVD INÉDIT THE RETURN OF SWAMP THING. USA, 1989. RÉAL. : JIM WYNORSKI. INT. : DICK DUROCK, LOUIS JOURDAN, HEATHER LOCKLEAR, SARAH DOUGLAS, MONIQUE GABRIELLE... FORMAT : 1.85 COMPATIBLE 16/9. SON : 1.0 (VF ET VO).
PROPOSÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES

NOUVEAU

LE PACK MAG + DVD

le magazine Mad Movies

+

1 film fantastique en DVD

Collection "Le meilleur des B' Movies"

Tous les mois, retrouvez votre magazine habituel avec un film complet en DVD de la collection **Le meilleur des B' Movies**. Ce mois-ci, le film **"Le Retour de la créature du lagon"**, **inédit en DVD**, un film de Jim Wynorski, inspiré d'un célèbre comic-book américain, avec Louis Jourdan, Heather Locklear et de nombreux monstres mutants. La suite de **La Créature du marais** de Wes Craven !

Le pack **Mad Movies 157** + le film en DVD **Le Retour de la créature du lagon** est en vente chez votre marchand de journaux.

POUR VOUS ABONNER AU NOUVEAU PACK MAD MOVIES + 1 FILM COMPLET EN DVD

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)
Joindre votre règlement à l'ordre de : **Mad Movies/CPF** ❑ par chèque bancaire (**Eurochèques non acceptés**) ❑ par carte bancaire ❑ par mandat

❑ **Oui,** je m'abonne pour **1 an** (**11 numéros du magazine + 11 DVD de la collection inédite "Le meilleur des B' Movies"**) :
92 € * (participation aux frais de traitement et d'envoi inclus), au lieu de 108,90 €, prix du pack au numéro,
soit **15 %** de réduction par rapport au prix du pack en kiosques)

Je recevrai **en cadeau 2 anciens n°** au choix de Mad Movies ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies** et/ou le(s) n° d'**Impact.**

***Offre valable pour la France et l'Union européenne seulement, par voie de surface.**
Tarifs pour les DOM-TOM et l'étranger par avion : 125 € par chèque ou carte bancaire

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

_____ _____ _____ _____ Date d'expiration : _____
Mois / Année

Date et signature obligatoires :

❑ «Conformement à la loi Informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

→ par Yannick DAHAN

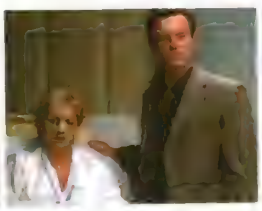
Presque parfaites

The O.C. et Nip/Tuck

Syndrome post-11 septembre qui renvoie à la face publicitaire de l'Amérique une vulnérabilité qu'elle ne soupçonnait pas ? Prise de conscience d'une identité politico-sociale hypocrite où l'utopie du melting pot ne s'est jamais réalisée ? Ou bien tout simplement, comme disait Baudrillard, *« un anéantissement de la culture dans la géologie »*, l'Amérique et son espace ne pouvant que produire une "idéologie du Parc à thèmes" et ses pendants fictifs, basés sur un simulacre d'identité ? Toujours est-il que certaines séries qui font parler d'elles Outre-Atlantique s'attaquent aujourd'hui au vernis de l'Amérique, à sa quête barbare d'une perfection impossible, et mettent en branle les deux mamelles d'une identité sociale aliénée : l'omnipotence du fric et le culte du corps. Mais comme il est souvent d'usage sur les networks ricains, les intentions les plus iconoclastes camouflent parfois les idéologies les plus bien-pensantes…

Première série à ouvertement taper sur ce cloisonnement des individus et la pression d'une labellisation sociale, ***The O.C.*** est aussi la moins subtile. On ne s'en étonne guère lorsqu'on sait que c'est Mister Racolage en personne, le peroxydé McG, qui produit et que Doug Liman (**La Mémoire dans la peau**) réalise.

O.C. signifie Orange County, comté abritant la bourgade de Newport Beach, sorte de ghetto ultra protégé pour harpagons à l'âge canonique. Sauf qu'ici, les familles de friqués sont sorties de la série ***Beverly Hills*** et se posent en condensés caricaturaux (à peine !) de top models remodelés au collagène. Le pitch est alors d'une simplicité enfantine. Le mari-avocat d'une femme richissime (Peter Gallagher, en ex-hippie top crédible) va recueillir dans son havre de paix un élément perturbateur : un jeune paumé venant d'un quartier pauvre. Face à cette étrange créature (pourtant tout aussi blonde aux yeux bleus, et bodybuildée qu'eux), les habitants de Newport vont se laisser aller à la haine, au mépris puis, of course, à la fascination et au respect (en tout cas, on les voit venir comme de grosses otaries bourrées à la bière). Bref, du ***Prince de Bel Air*** version "Eminem chez les WASP". Sauf que, et c'est le nœud gordien du concept, notre blanc-bec rebelle va progressivement réaliser que la petite communauté d'O.C., sous ses airs de pub ostentatoire à la gloire de l'américanité, n'est qu'un panier de crabe où le vice et la luxure le disputent aux névroses et aux passifs torturés. Au demeurant, malgré l'évidence d'un concept galvaudé, l'idée d'un ***Twin Peaks*** chez les riches surfeurs californiens n'était pas pour nous déplaire, surtout si on la pensait aidée d'une mise en scène "Bimbo style", dont McG se fait le chantre et dont il nous dévoilait, dans la débilissime série ***Fastlane***, les possibilités cathodiques. Las ! Remballez les pop-corn, car ***The O.C.*** répond aux diktats télévisuels les plus normatifs. Mise en scène pseudo-docu et surtout prééminence du prêt à penser sur les velléités critiques initiales. Liman et McG auront beau nous montrer des jeunes se shootant à la coke en bikini, ou des parents névrosés qui n'assument plus la pression de leur statut social, reste que le jeune rebelle flashera sur la reine de la Promo, deviendra le seul pote du nerd asocial, et se fritera avec le méchant boyfriend au look de capitaine de l'équipe de foot. Bref, le désir névrotique d'une réalité américaine fantasmée l'emporte une nouvelle fois. Allez, on arrête, ça sent trop mauvais… Heureusement, une autre série, stigmatisant à sa manière les dérives d'une société ne dissociant plus la réalité de la fiction, et l'ambiguïté de la nature humaine, de l'unilatéralité des valeurs qu'elle érige en modèles, débarque, et nous prouve qu'il existe encore des alternatives salutaires. Il s'agit bien sûr de ***Nip/Tuck***, série polémique comme il en apparaît chaque année. Diffusée sur le network ayant lancé ***The Shield***, ***Nip/Tuck*** propose tout ce qu'il faut d'ultraviolence et de libido exaltée pour attirer les foudres des donneurs de leçons et ainsi s'assurer une promo non négligeable. Mais au-delà de ses apparats conspués ici et là, ou de dithyrambes nous invitant à la considérer comme héritière des prods HBO (dont on connaît la virulence), ***Nip/Tuck*** dissimule un concept à la croisée des chemins, finalement assez rare à la télévision ricaine. Narrant le quotidien de deux chirurgiens plastiques à Miami, un playboy abusant de ses charmes pour attirer une clientèle riche et complexée, et son collègue coincé, empêtré dans des galères familiales (une femme névrosée, un gosse angoissé, et une libido en panne), ***Nip/Tuck*** se pose comme un **Faux semblants** moins intellectuel mais plus fantasque. Alternant le loufoque (voire le burlesque) lors des scènes se déroulant dans le cabinet de chirurgie (presque du grand guignol parfois, comme cette opération foirée où ils repeignent les murs au silicone !), et le drame le plus noir (chaque épisode se conclue sur une note très sombre, résignation, suicide ou compromission, mettant en branle les discours bien pensants étalés le long de l'épisode), ***Nip/Tuck*** s'attaque au dilemme socio-idéologique de cette Amérique schizophrène d'un point de vue métaphorique. L'horreur du réel (leur vie privée) se confronte ainsi aux fantasmes de la fiction (le cabinet chirurgical) comme allégorie d'une identité nationale aliénée. Brillant, tétanisant, fun, insoutenable, hilarant, glauque : les adjectifs ne manquent pas pour souligner les qualités de ***Nip/Tuck***. Reste qu'en termes d'audience, comme d'habitude, les ricains préfèrent le confort doctrinal d'une série comme ***The O.C.***…



The O.C. : diffusée sur Fox depuis Septembre
Nip/Tuck : diffusée sur FX depuis Juin

NEWS

● ***Tremors*** la série a été annulée. Quelle bande de cons !

● C'est le chaos chez les exécutifs de **Star Trek**, à qui l'on reproche de ruiner à l'heure actuelle la franchise (bide au cinéma, chutes d'audience d'***Entreprise***). Pour remonter le moral des troupes et se ridiculiser une nouvelle fois, Shatner a donné une conférence indiquant, sans détails, qu'il avait de nouvelles idées pour relancer la saga. On attend de pied ferme.

● Warner développe un pilote sur un groupe de militaires renégats aidant, au noir, des citoyens en danger (sic). Ça veut se la jouer **Counter-Strike** et ça s'appelle ***Red Team***.

● Les producteurs de **S.W.A.T.** on fait connaître à NBC leur souhait d'adapter le film en série pour l'automne 2004.

○ Warner veut adapter une nouvelle fois ***The Flash***, en optant pour le modèle ***Smallville*** (il sera donc jeune et sans pyjama rouge). La nouveauté est que notre ado courra si vite qu'il pourra voyager dans le temps.

● L'excellente série policière ***Boomtown***, au procédé pirandellien (chaque histoire est racontée différemment par les protagonistes), ainsi que ***The Shield*** et ***Taken*** ont été achetées par Canal + et devraient être diffusées rapidement.

→ par Bertrand ROUGIER

Lupin III

LA PREMIÈRE SÉRIE DE *LUPIN THE THIRD* VIENT DE SORTIR EN DVD EN COFFRET. ELLE DEVRAIT ÊTRE SUIVIE PAR LES DEUX AUTRES SAISONS (POUR UN TOTAL DE 228 ÉPISODES) ET PEUT-ÊTRE MÊME PAR QUELQUES FILMS METTANT EN SCÈNE LE PETIT-FILS D'ARSÈNE. C'EST DONC L'OCCASION DE FAIRE UN POINT SUCCINCT SUR L'HISTOIRE DE CE PERSONNAGE ROCAMBOLESQUE AYANT INSPIRÉ TOUTE UNE FLOPÉE DE HÉROS DE MANGAS ET D'ANIME.

Kato Kazuhiko est né à Hokkaido en 1937. En 1965, il fait éditer ses premières planches dans le magazine Playboy. Amateur de jolies femmes, de luxe et de littérature, en 1967, il commence la publication de deux mangas.

Le premier, *Pinky Punku*, conte les aventures d'une détective privée sexy. Entre ses enquêtes et les agressions répétées de son archnemesis, un scientifique pervers, elle doit littéralement avaler beaucoup de couleuvres.

La seconde œuvre de Kato Kazuhiko est celle qui fit sa gloire. À l'occasion de la publication des premières esquisses de *Lupin III*, qui met en scène le propre petit-fils d'Arsène Lupin, l'artiste prend un pseudonyme, Monkey Punch, par peur de représailles des ayant droits de Maurice Leblanc. D'ailleurs, le personnage change de patronyme aux USA (tantôt Rupan ou Wolf) et en France (Edgar de la cambriole).

Le premier épisode des aventures de Lupin III est publié dans le Manga Action Weekly le 10 août 1967. À cette époque, le style graphique de Monkey Punch est très inspiré par celui du fameux Mad Magazine américain, qu'il s'agisse du trait ou du caractère très sexuel des histoires contées.

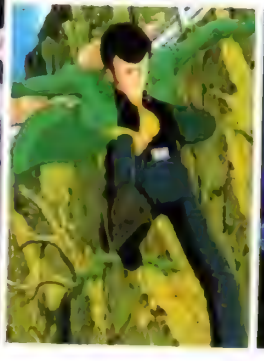
Comme le personnage de Leblanc, le Lupin de Monkey Punch possède une libido et un appas du gain exacerbés. Si Monkey Punch ne rencontre pas de problèmes juridiques avec les héritiers de Maurice Leblanc, c'est uniquement parce que le Japon est un pays lointain et, surtout, parce qu'il n'existe à l'époque dans l'archipel aucune loi concernant les droits d'auteurs étrangers et la propriété intellectuelle. C'est en 1972 que s'achève la première série de mangas mettant en valeur les caractéristiques « héroïques » de ce personnage hors du commun.

Cinq ans plus tard, le fanfaron revient en force dans une nouvelle série intitulée : *Shin Lupin Sensei*. Le style graphique s'est affiné. Cependant, les « mésaventures » de Lupin sont toujours aussi débridées. D'ailleurs, la plupart des épisodes animés à partir de ces tomes du manga vont gommer les traits les plus grossiers ébauchés par Monkey Punch pour revenir à la source de l'inspiration de Leblanc. Enfin, en 1997, une troisième série de mangas, qui imite le graphisme des serials animés, est publiée par Shusay et Takaguchi, deux artistes ayant souvent collaboré avec Monkey Punch.

Dès 1967, la TMS (Tokyo Movie Shinsha) acquiert les droits du manga de Kato Kazuhiko pour en réaliser une version animée. Initialement, il est prévu de produire un film avec la Toho. De grandes quantités de temps, d'argent et d'énergie sont donc investies dans la création d'un pilote (1969). Cependant, la Toho et la TMS ne parviennent pas à financer le projet pour transformer le pilote en long-métrage (à cette époque, l'industrie animée cinématographique nippone en est encore à ses balbutiements). Demeurant invisible de nombreuses années, le pilote est oublié au fond d'un tiroir (dont il ressortira en 1989 sous le nom de **Dossier secret**). Mais il est quand même décidé de faire de Lupin III un héros de série télé, et donc de lénifier légèrement le propos et la libido du personnage (un film « live » verra d'abord le jour, mais il ne rencontrera aucune gloire).

Lupin s'anime donc sur le petit écran (Canal Yomiuri) en 1971. À partir de cette époque, que cela soit sous forme de série TV, de téléfilms spéciaux, d'OAV ou de longs-métrages, le personnage de Lupin ne cessera de squatter les écrans nippons (sans compter les rediffusions, il y a au moins un téléfilm inédit diffusé chaque année à la TV japonaise depuis 1988).

Bien que les 228 épisodes de la série soient inégaux, certains ont cependant bénéficié du talent inestimable de Yasuo Otsuka (mentor de Miyazaki et de Takahata) qui fut directeur de l'animation sur les 23 sketches de la première série et sur plusieurs opus de la seconde. Il n'est donc pas étonnant que les meilleurs épisodes du show (il y en a plein) soient encore aujourd'hui au niveau des standards techniques usités par les séries TV modernes. Mieux, Hayao Miyazaki et Isao Takahata ont réalisé plusieurs aventures du cambrioleur farceur. Sont particulièrement à voir les mythiques épisodes 145 et 155 (de la seconde série), où Miyazaki déploie déjà toute l'envergure de son immense talent. D'autre part, on notera que l'épisode 99 de la seconde saison restera dans l'histoire de l'animation comme étant le premier DA nippon diffusé à la télévision en stéréo.



Quant aux longs-métrages, OAV et téléfilms mettant en scène Lupin, il est bien sûr conseillé de regarder tous ceux réalisés par Osamu Dezaki (**Bye Bye Liberty Crisis**, **Hemingway Papers**, **Le Dictionnaire de Napoléon** et **Bons baisers de Russie**), ainsi que **La Légende de l'or de Babylone**, **La Conspiration du clan Fuma** et l'épisode 0 (qui est en fait un téléfilm expliquant la rencontre des héros). Mais, le morceau de choix est évidemment constitué par le sublime **Château de Cagliostro** réalisé par Hayao Miyazaki. En tant que metteur en scène, il signe ici son premier chef-d'œuvre, tout en rendant un très bel hommage au **Roi et l'oiseau** de Paul Grimault. Initialement, le projet du **Château de Cagliostro** naît d'un défi insensé : réaliser en quatre mois un film d'animation de 90 minutes. Si l'on considère les ambitions sémantiques, esthétiques et techniques du projet, jamais un tel exploit n'a été (et ne sera plus) accompli. **Le Château de Cagliostro** est carrément la forteresse où va se forger le génie de Miyazaki !

À l'instar d'Astro Boy, Lupin est l'un des personnages clés de l'animation au Japon. Un référent chez lequel tous les grands réalisateurs locaux sont un jour ou l'autre allés puiser leur inspiration.

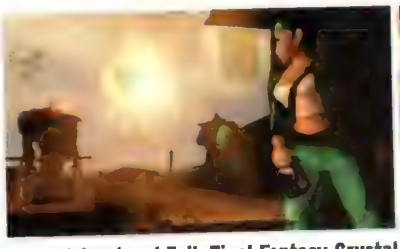
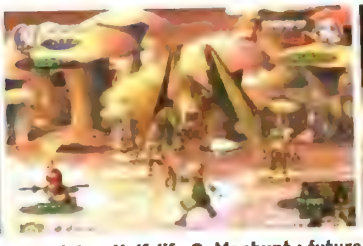
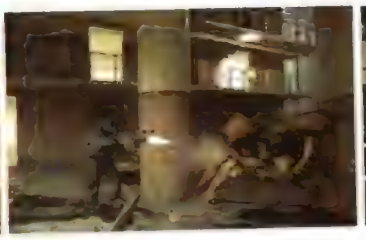
→ par Yannick DAHAN

Du neuf avec du vieux

PANORAMA DE QUELQUES TITRES À VENIR, SYMBOLES DE LA NOUVELLE ORIENTATION DU JEU VIDÉO : LA NÉCESSITÉ DE REVISITER SON HISTOIRE POUR ALIMENTER SA CRÉATIVITÉ.

On ne le répétera jamais assez : les révolutions conceptuelles passent, pour toute forme d'art, par une connaissance accrue de ses origines et de son histoire. Or, cette année 2003 aura prouvé, dans ce vivier de mixité, ce vortex d'influences qu'est le jeu vidéo, seul support à mêler depuis ses origines toutes les formes de fiction (ce que le monde du cinéma commence à peine à comprendre) que l'heure est à l'autopsie du passé, à l'introspection réflexive, au retour analytique sur la nature même du jeu vidéo, la notion de fiction interactive aux influences plurielles. Le jeu vidéo a connu une évolution si rapide, tant technique que conceptuelle, et jusqu'ici si dénuée de remise en cause qu'une interrogation presque philosophique, de la part des intéressés, était inévitable. Ce que l'année 2003 aura eu de significatif, c'est bien qu'au-delà d'un apparent recyclage (les séquelles se suivant de nouvelle console en nouvelle console), la redite inévitable de produits à dont les origines sont autant vidéo-ludiques que cinématographiques (car toute nouvelle forme d'art né d'une conscience des arts préexistants). **Metal Gear 2** et **Wind Waker**, si l'on suivait avec un minimum d'attention leur logique conceptuelle et narrative, abusaient de ce jeu de miroirs qui, désormais, caractérise de grandes œuvres à venir pour le moins prometteuses.

Beyond Good and Evil (PS2), le nouveau Marcel Ancel, nous plaçant dans la peau d'un reporter politique en quête de photo (à vous de jauger l'importance des images à capturer, et ce dans un monde revisitant, en multipliant les genres, l'histoire du jeu vidéo !!). **The Movies** (PC), le nouveau Peter Molyneux (**Black and White**), jeu de gestion dans lequel vous devez diriger un studio de cinéma sur un siècle de 1900 à 2001, gérant autant les évolutions technologiques que les attentes du public (et en cela métaphore d'un parallélisme hallucinant entre deux

Beyond Good and Evil, Final Fantasy Crystal Chronicles, Half-life 2, Manhunt : futures révolutions ?

succès s'est accompagnée d'un véritable remodelage des concepts, ou du moins d'une vraie réflexion idéologique. On en reviendra toujours à **Metal Gear 2**, **Vice City** ou **Zelda : The Wind Waker**, comme incarnations absolues de cette réalité, mais parce qu'en instigateurs d'une nouvelle tendance (et pour le coup, on omet volontairement l'avant-gardisme des développeurs de Square qui, dès **Chrono Trigger** en 95, par une manipulation ludique du joueur, questionnaient déjà son rapport émotionnel au jeu (1)), Miyamoto ou Kojima représentent les pionniers du post-modernisme vidéo-ludique, après avoir été des pionniers tout court ! Critique d'une forme de manipulation réac du joueur (**Metal Gear 2** stigmatise la croyance irraisonnée en l'image vidéo ludique, elle aussi victime de dérives idéologiques) ou remise en cause de ses attentes (Zelda et son château sous l'eau, comme preuve flagrante d'un jeu référentiel déstabilisant), ce post-modernisme passe aujourd'hui (dans certains titres, mais pas encore la majorité) par une redéfinition du statut de joueur. Plus d'induction sémantique (à savoir que les jeux se pensaient en fonction des attentes du joueur en termes d'identification), plus de vision unilatérale de l'avatar, mais avant tout un jeu de miroirs, tantôt ironique, tantôt pervers et cynique, où l'on contraint celui relié à la console par un fil d'Ariane, de remettre en cause son statut, ses attentes, sa capacité à décoder les images qui s'offrent à lui, en un tourbillon référentiel parfois vertigineux, et

Prince of Persia, Sands of Time, The Movies, Tron 2.0 : ou comment le jeu vidéo revisite son histoire et ses influences majeures.

industries). **Final Fantasy Crystal Chronicles** (GC) qui, l'air de rien, en exigeant du joueur une réelle coopération/communication (premier **Final** où plusieurs joueurs doivent s'entraider pour progresser), chamboule totalement la donne d'une saga pensée, depuis dix ans, pour un individu et non une communauté. Bref, à l'instar du cinéma, le jeu vidéo, en panne de réelles révolutions technologiques depuis l'avènement de la 3D, se retourne vers l'origine même de ses concepts ludiques, et leur quintessence, afin de les faire évoluer vers des directions jusqu'ici inexplorées : autopsie de l'histoire sous forme de jeux référentiels et mythologiques à des fins philosophiques (Miyamoto et Kojima en sont les chantres) mais aussi travail poussé sur l'interactivité (**Half-Life 2** nous apparaît juste HALLUCINANT à ce titre) ou sur le rapport émotionnel vis-à-vis d'avatars de plus en en plus atypiques et tout sauf identificateurs. Le projet le plus alléchant à ce niveau est sans conteste le titre top secret des gars de **Vice City**, intitulé **Manhunt** (selon leur propres termes *« inspiré de* **Marathon Man**, **L'Échelle de Jacob**, **Running Man** *et la Real TV »*), dans lequel l'avatar est un condamné à mort qui devient victime d'un jeu télévisé. Seul, faible, abandonné, il devra faire face à des chasseurs bien plus puissants que lui. Renversement des rapports de force qui en dit long sur ce que les développeurs essaient de créer en termes émotionnels. Paranoïa, schizophrénie, frustration et trouille bleue là où **Vice City** érigeait en modèle la puissance de l'immoralité.

Plus près de nous, toutefois, un titre qui vient de sortir se pose en trait d'union entre le concept, matrixien en diable, de **Metal Gear 2** (qui bouscule ouvertement les joueurs acquis à sa cause), et celui du futur **Prince of Persia, Sands of Time** par exemple, qui revisite avec brio un jeu pionnier (2) à des fins essentiellement ludiques : **Tron 2.0**, suite du célèbre nanar de Steven Lisberger, produit par Disney en 82. Un jeu que l'on aurait pu penser totalement débile dans l'idée et qui pourtant, non content de se poser en titre de qualité pour hardcore gamers, n'est pas si anecdotique que ça. Reproduisant fidèlement un univers minimaliste mais fondateur dans l'histoire des images de synthèse au cinéma (le fameux Glow), tout en l'upgradant en quelque sorte (avatar, décors, ennemis, missions sont remodelés) pour le faire correspondre aux diktats modernes d'un genre pionnier lui aussi (le First Person Shooter), **Tron 2.0** interpelle directement non seulement l'histoire de deux supports de fiction interdépendants, mais encore la nature des liens émotionnels que le joueur tisse avec cet objet hybride, à la fois nostalgique et post-moderne !! Sorte de prolongement sensoriel du film, uniquement construit autour des émotions suscitées par nos souvenirs, **Tron 2.0** marque frontalement, et sans sous-texte cette fois, l'avènement d'une seconde étape dans l'histoire du jeu vidéo : celle d'un art qui prend conscience de sa propre histoire, et de ses influences, pour mieux se libérer des codes qu'elle a depuis façonnés…

(1) Rappelez-vous la séquence du tribunal, dans laquelle on jugeait votre avatar en fonction de ses agissements antérieurs.

(2) **Prince of Persia**, programmé dès 1988 par Jordan Fechner, était le précurseur de la motion capture et du concept de jeu en temps limité.

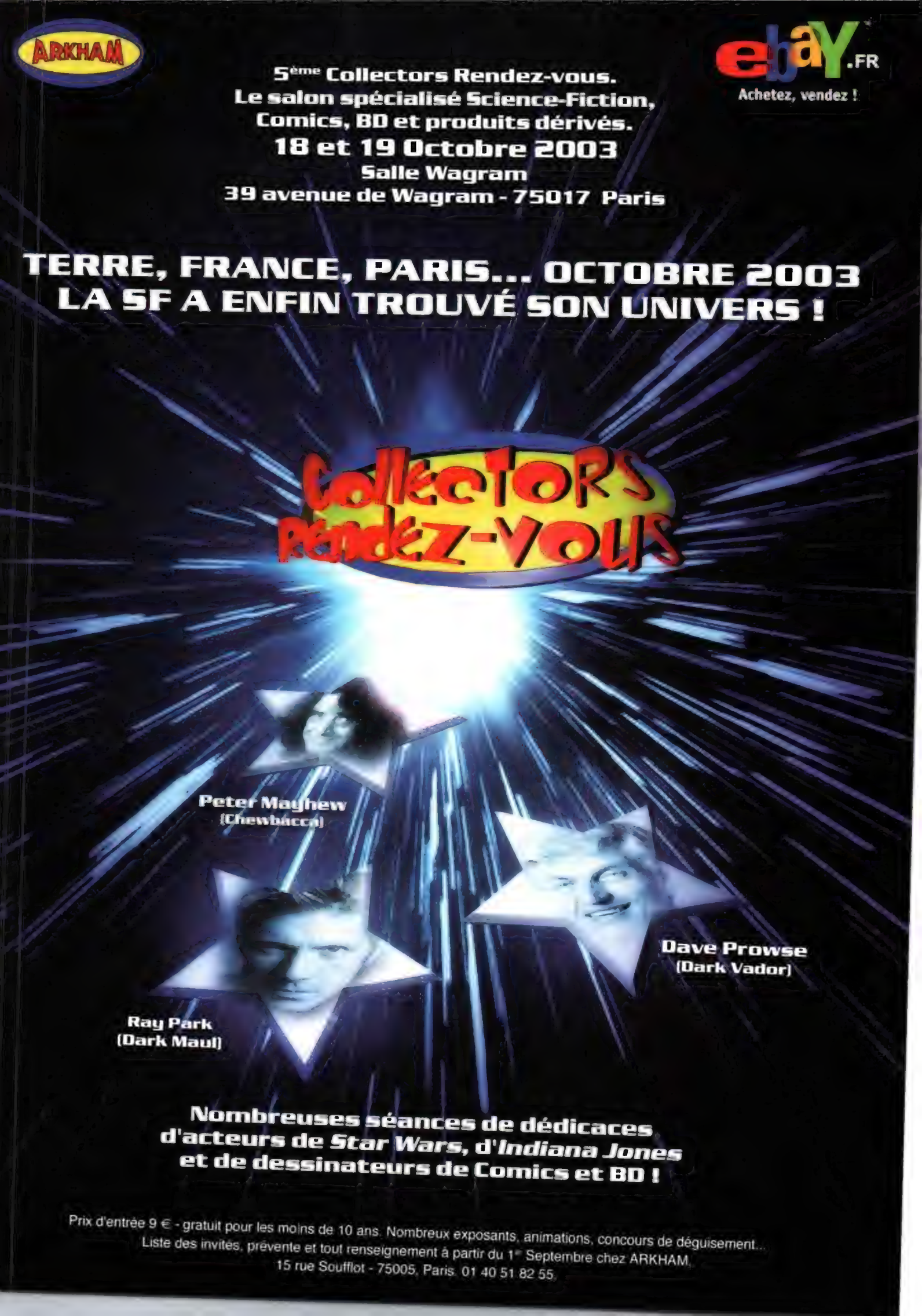
ARKHAM

ebay.FR
Achetez, vendez !

5ème Collectors Rendez-vous.
Le salon spécialisé Science-Fiction,
Comics, BD et produits dérivés.
18 et 19 Octobre 2003
Salle Wagram
39 avenue de Wagram - 75017 Paris

TERRE, FRANCE, PARIS... OCTOBRE 2003 LA SF A ENFIN TROUVÉ SON UNIVERS !

Collectors Rendez-vous



Nombreuses séances de dédicaces d'acteurs de *Star Wars*, d'*Indiana Jones* et de dessinateurs de Comics et BD !

Prix d'entrée 9 € - gratuit pour les moins de 10 ans. Nombreux exposants, animations, concours de déguisement...
Liste des invités, prévente et tout renseignement à partir du 1er Septembre chez ARKHAM,
15 rue Soufflot - 75005, Paris. 01 40 51 82 55.

→ par Cédric DELELÉE

Predator

ALAN SILVESTRI - VARÈSE SARABANDE

Annoncé par Fox Records en 93 puis annulé suite à la disparition du label, Predator est enfin édité par Varèse Club (soit en tirage limité pas donné), après qu'ait circulé pendant des années un CD « promotionnel » couplé au choix avec une suite de Blown Away (chouette !) ou de Arrête ou ma mère va tirer (et merde !). Avec une qualité sonore, qui écrase gentiment son prédécesseur, cet album officiel permet de redécouvrir à loisir un véritable chef-d'œuvre, un monument de sauvagerie belliqueuse et martiale. Avec Retour vers le futur (autre score qui mériterait une intégrale) et Le Retour de la Momie, il s'agit d'une des meilleures partitions de Silvestri, mais aussi et surtout de LA musique d'action des années 80, restée inégalée et fréquemment pompée. Même le frénétique Predator 2, malgré sa technique plus élaborée, n'atteint pas la puissance de son modèle, tout simplement parce que Predator fonctionne en permanence comme un direct à l'estomac. Thème viril, crescendos atomiques, percussions déchaînées, effets qui traduisent à la perfection la menace qui rôde avant d'être submergés par des attaques frontales d'un orchestre tout entier dévoué à transcender l'agressivité saignante du chasseur massacrant sa proie… Tout ça nous est envoyé en pleine poire avant que la partition ne vire carrément au grandiose pour illustrer l'affrontement titanesque qui oppose le Major Dutch Schaeffer à son ennemi. La scène où l'humain redevient bête pour se préparer au combat reste une des plus impressionnantes du cinéma épique, et la musique qui l'accompagne l'un des morceaux les plus exaltants, les plus férocement épidermiques de l'histoire de la musique de film, avec ses roulements de tambours scandés de salves de cuivres qui se déploient telles des poussées d'adrénalines fiévreuses marquées par une soif de sang purement animale *(reprends ton souffle, Cédric… – ndlr)*. Dans ces moments-là, le score de **Predator** atteint un niveau comparable à ceux de **Conan** et du **13e guerrier**, tout comme dans le passage où l'un des hommes du commando se sacrifie, arme blanche au poing, pour sauver ses camarades. Une scène mémorable qui constitue encore aujourd'hui l'une des plus belles symbioses entre l'image et la musique, et qui sanctifie à elle seule l'art du scoring. L'album est en outre inauguré par la fanfare de la 20th Century Fox dans la version entendue au début d'**Alien 3**, et arrangée par son compositeur Elliot Goldenthal (les notes finales partent en vrille désaccordée, constituant une brillante entrée en matière aux premiers instants du score de Silvestri, où l'on voit le vaisseau du Predator foncer vers la Terre sur une musique qui rend hommage à celle d'**Alien** tout en esquissant la thématique et les textures – qui seront développés par la suite). La chasse est ouverte. À vous d'agir rapidement, avant que tout le monde ne se soit emparé de ce gibier aussi jouissif qu'un sanglier arrosé de Cahors !

NEWS

● Souvenez-vous, Sony nous avait déjà fait le coup tordu de la soi-disant intégrale du **Danse avec les loups** de John Barry en sortant une « gold edition » contenant des versions pops des thèmes principaux (arrangées par Barry mais bon…) et le morceau New Age « Fire Dance », signé Peter Buffett. Cette fois, il semblerait qu'on ait enfin droit à une véritable « expanded edition », puisque Sony annonce pour octobre un album avec vingt minutes de musique supplémentaires. On espère très fort que la version complète du générique de début et le morceau de la chasse aux bisons y seront inclus, en espérant que les bonus tracks ne soient pas occupés par des chants indiens ou des poèmes lus par Kevin Costner…

Jeepers Creepers 2

BENNETT SALVAY - VARÈSE SARABANDE

Malgré la bonne tenue de la musique du premier opus, le score de la séquelle de **Jeepers Creepers**, toujours réalisée par Victor Salva, fait l'effet d'une bombe puisqu'il s'agit ni plus ni moins d'une des meilleurs partitions écrites pour un film d'horreur depuis des lustres. Fouillée, orchestrée avec un luxe de détails qui ravit les oreilles, **Jeepers Creepers 2** use de toutes les ressources d'un grand orchestre pour véhiculer l'angoisse, la violence et la bestialité. Si le motif associé au Creeper est brièvement repris, il ne s'agit pourtant pas d'un score thématique et encore moins mélodique, si l'on excepte quelques cuivres héroïques dans « The Big Battle ». Avec ses percussions mastocs et son rythme furieux, la musique fait surtout référence à **Predator** et au méconnu et très sombre **Batman : Mask of the Phantasm** de Shirley Walker, avec lequel **Jeepers** partage d'ailleurs quelques orchestrateurs.

Jusqu'ici, Salvay était pourtant inconnu du grand public : premiers pas avec la série ***Falcon Crest***, plusieurs épisodes de ***Providence***, deux autres films avec Victor Salva (**Nature of the Beast** et **Rites of Passage**)… En tout cas, rien qui ne l'ait prédisposé à une telle qualité de composition. L'absence de développement thématique du score risque d'ailleurs encore une fois d'alimenter le débat selon lequel tous ces newcomers de la BO se contentent de s'en remettre à leurs orchestrateurs (qui, eux, sont des pointures du métier). Une controverse encore récemment déclenchée par Brian Tyler (et notamment par son score pour **Nuits de terreur**, qui présente pas mal de points communs avec celui de **Jeepers** dans son côté rentre-dans-le-lard symphonique à la Chris Young). Mais c'est le résultat qui compte, et là, il est… méchamment impressionnant !

Tomb Raider : The Cradle Of Life

ALAN SILVESTRI - VARÈSE SARABANDE

Débarqué de **Pirates des Caraïbes**, Silvestri se venge et succède à Graeme Revell en signant pour la suite des aventures de Lara Croft un score d'action à la fois moderne et épique. Moderne par l'emploi de guitares électriques (assez discrètes) et parce que la majorité de la rythmique est électronique, sans être vraiment techno : on est plus proche de Craig Armstrong que de David Arnold. C'est tant mieux et ça n'a rien d'étonnant vu que justement, Armstrong s'est fait remercier par la production avant d'être remplacé par Silvestri. Épique parce qu'il ne faut pas oublier que Silvestri, c'est aussi **Le Retour de la Momie**. Grand orchestre, chœurs, thèmes accrocheurs à défaut d'être renversants, on en vient parfois à se demander si le compositeur n'aurait pas un peu utilisé ce qu'il avait commencé à écrire pour **Pirates des Caraïbes** (il avait déjà recyclé son score rejeté pour **Mission : Impossible** dans **L'Effaceur**). Les contrées que traverse Lara sont en outre l'occasion de quelques touches ethniques bienvenues qui enrichissent l'orchestre, qu'elles soient asiatiques ou africaines. L'album est d'autant plus satisfaisant qu'il propose une heure de musique. Par contre, la pochette est particulièrement laide et en plus illustrée de la photo d'une scène dont la musique (le seul morceau 100 % rock du film) n'est pas sur le CD… Un bel album, qui permet de patienter en attendant **Van Helsing**… et une éventuelle intégrale d'**Indiana Jones et le temple maudit** de John Williams, qui serait envisagée dans les mois qui viennent !

DVD zone 2 et zone 1 à prix réduits
neufs et occasions

K7 vidéos - 4 € le film

Photos de films

portraits d'acteurs
couleurs et N&B

MOVIES 2000

La librairie du cinéma

Affiches françaises
américaines et italiennes

revues et fanzines de cinéma
fantastique

les anciens numéros de
Mad Movies et Impact

et plus encore...

DVD zone 2 neufs

25 €

30 €

25 €

25 €

20 €

12 €

DVD zone 2 disponibles à partir de 6 € • DVD imports disponibles à partir de 10 €

DVD asiatiques neufs

25 €

25 €

25 €

25 €

25 €

35 €

La vente par correspondance est désormais assurée.
Appellez le 01 45 26 81 20

MOVIES 2000 achète vos DVD, revues de cinéma, affiches, photos, fanzines...

49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (METRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM
OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 13H30 À 19H30

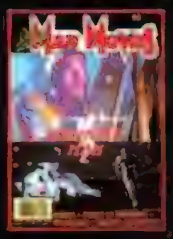
COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm** / **X-Tro** / «Les Demeures du fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups** / **Dune** / **Greystoke** / **Rocky Horror**

41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 **From Beyond** / **L'Invasion Vient de Mars** / **Poltergeist 2** / **Rencontres du 3ème Type** / «La préhistoire au



52 **Running Man** / **Hellraiser** / **Hidden** / **Prince des Ténèbres** / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer** / **Aux Frontières de l'Aube** / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

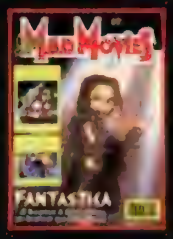
63 Avoriaz 1990 / **Simetierre** / **Leviathan** / **Society** / **Re-Animator 2** / **Halloween 4**...

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal** / *Freddy* TV / **Basket Case 2** / **Frankenhooker**...

74 **Evil Dead 3** / **Rocketeer** / **Freddy 6** / **Hellraiser 3** / **T2**...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2** / **Freddy 6** / **Le Sous-sol de la Peur**...

76 **Le Festin Nu** / **Nosk** / **Brain Dead** /



87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3** / **L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna...

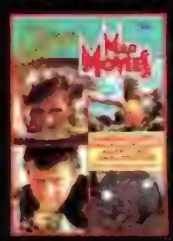
88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf** / **Tous les Hurlements** / **Body Melt**...

100 **SPECIAL N°100 LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES.** ***X-Files*** / **Toy Story.**

101 **Independence Day** / **Une Nuit en Enfer** / **Heavenly Creatures**...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers** / **Postman** / **Souviens-toi... l'Eté Dernier**...

112 **Vampires** / **Galtaca** / **Le Loup-garou de Paris** / **Dark City** / **Halloween 6**...



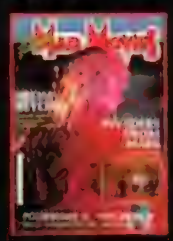
Picture Show / David Lynch / «Les Films après la Bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 **Gremlins** / **Phenomena** / **2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho-Kaléa» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

36 **Re-Animator** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Lifeforce** / **Planète Interdite** / «Le Péplum fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3** / **Legend** / dossier «Sang pour sang (gore)» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur** / **La Chair et le Sang** / **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** /



cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier **Aliens** / **Critters** / **Les aventures de Jack Burton** / «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Evil Dead** / ***Le Prisonnier*** / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche** / **From Beyond** / **Jason le Mort-vivant** / int. Stuart Gordon...

46 **King Kong 2** / **Street Trash** / **Démons 2** / **L'Exorciste** / «Les singes géants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2** / **Freddy 3** / **Indiana Jones** / **Le Sixième Sens** / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

54 **Bad Taste** / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du fantastique» / «**Vendredi 13**, l'hécatombe» / int. Peter Jackson...

55 **Chinese Ghost Story** / **Le Blob** / **Roger Rabbit** / **Bad Taste** / «Freddy, le mythe» / «Empire : grandeur et décadence»...

56 **Freddy 4** / **Beetlejuice** / **Willow** / **Aux Frontières de l'Aube** / **Elvira** / les FX d'**Evil Dead 2**...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob** / **Invasion Los Angeles** / **Hellraiser 2** / **Faux-semblants**...

58 **Invasion Los Angeles** / **La Mouche 2** / **Munchausen** / Cronenberg interview et dossier...

59 **Batman** / **Hellraiser 2** / **La Mouche 2** / la série TV *Freddy*...

65 **Total Recall** / **Akira** / **Tremors** / **Halloween 4** / Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2** / **Freddy 5** / **Highlander 2** / **Maniac Cop 2** / **Star Trek 5**...

67 **Total Recall** / **RoboCop 2** / **Dick Tracy** / **Sailor et Lula** / int. Verhoeven, Irvin Kershner...

68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja** / **Darkman** / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal** / **Henry** / **Highlander 2** / **Les Feebles** / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 **Predator 2** / **Edward aux Mains d'Argent** / **Massacre à la Tronçonneuse 3** / **Akira** / ***Twin Peaks*** (pilote)...

La Famille Addams / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3** / **Batman le Défi** / **Universal Soldier** / ***Indiana Jones TV*** / **Twin Peaks** / **Le Cobaye**...

78 Dossiers **Batman le Défi** & **Alien 3** / **Les Aventures d'un Homme Invisible** / **Star Trek 6**...

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula** / **Brain Dead** / **Candyman** / **Hellraiser 3** / **Evil Dead 3**...

82 **Fortress** / **Trauma** / ***Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... / **Body Bags** / **The Crow** / la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** / les séries ***X-Files***, ***Highlander*** et ***Batman*** / **Eraserhead**...

91 Dossier «Mangas» / **Wolf** / **Tetsuo** / **Mask** / **Ed Wood**...

92 **L'Étrange Noël de Mr Jack** / **Entretien avec un Vampire** / **Freddy 7** / Inoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate** / **L'Antre de la Folie** / **Freddy 7** / **Highlander 3**...

94 **Dellamore Dellamorte** / int. carrière Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood** / **Batman Forever** / **Freddy 7** / **Porco Rosso** / int. carrière de Fred Olen Ray...

102 **N° SPECIAL** ***X-Files*** / **Dangereuse Alliance** / **Planète Hurlante** / **Crash** / **Jiang-Shi...100 pages**

103 **Independence Day** / **Multiplicity** / **Starship Troopers** / Toni Hark...

104 ***X-Files*** / **Millennium** / **L.A. 2013** / **Disjoncté** / int. Carpenter, Martin Landau...

105 **Gérardmer 1997** / **Mars Attacks !** / **Fantômes contre Fantômes** / **Ghost in the Shell** / **Last Highway**...

106 **Star Wars édition spéciale** / **Le Maître des Illusions** / int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le 5ème Elément** / **Alien la Résurrection** /

113 **Godzilla** / **Dark City** / **Un Cri dans l'Océan** / **Wishmaster** / **Blade**...

114 **Scream 2** / **Armageddon** / ***X-Files*** / **Millennium** / **Las Vegas Parano** / **La Mutante 2**...

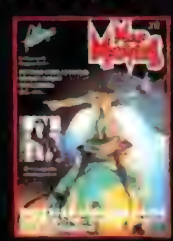
115 **Godzilla** / **X-Files le film** / **Truman Show** / **Small Soldiers** / «Rétro gore»...

116 **Blade** / **Halloween : 20 ans après** / ***Buffy*** / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1** / **Psycho** / **Virus** / **1001 Pattes**...

118 **Matrix** / **La Fiancée de Chucky** / **Cube** / **eXistenZ** / **Urban Legend** / dossier «Slashers»...

119 **Matrix** / **Wild Wild West** / **The Faculty** /



«Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

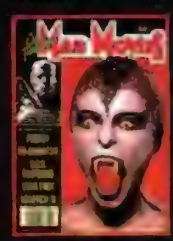
39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator** / **La Revanche de Freddy** / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 **Highlander** / **Re-Animator** / **Link** / ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** / «Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

49 **Hellraiser** / **Les Sorcières d'Eastwick** / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

50 **RoboCop** / **Hidden** / **Les Maîtres de l'Univers** / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

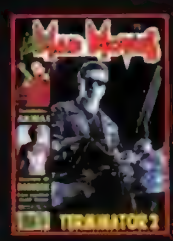
51 Avoriaz 1988 / **RoboCop** / **Opéra** / **Hellraiser** / **Hidden** / int. Paul Verhoeven...



60 **Freddy 5** / **Re-Animator 2** / **Society** / **Abyss** / «Les méchants du Fantastique»...

61 **Batman** / **Indiana Jones et la Dernière Croisade** / **Abyss** / «Le tour du monde des super-héros»...

62 «I.M. La grande illusion» / **Batman** / **Re-Animator 2** / **RoboForce**...



71 **Terminator 2** / **Akira** / **Hardware** / **Ça** / **La Nuit des Morts-vivants**...

72 **Les Feebles** / **RoboCop 3** / **Freddy 6** / dossier «**La Malédiction**» / int. Peter Jackson...

73 **Spécial Terminator 2** / **Rabid Grannies** / **Fisher King** / int. Terry Gilliam...

83 **Last Action Hero** / **Necronomicon** / **Body Snatchers** / **Phantasm 3**...

84 **Jurassic Park** / int. carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms***...

85 **Spécial Dinosaures : du Monde Perdu à Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man** / **Mask** / **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Accion Mutante**...

96 **Judge Dredd** / **Tank Girl** / **Congo** / **Le Village des Damnés** / **The Kingdom**...

97 **X-Files** / **Waterworld** / **La Mutante** / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files*** / **Johnny Mnemonic** / **Une Nuit en Enfer** / ***Hercule*** TV...

99 Gérardmer 1996 / **Seven** / **The Crow 2** / **L'Armée des 12 Singes**...

Hellraiser 4 / **Anaconda** / **Shining** TV...

108 **Men in Black** / **Scream** / **Batman & Robin** / «Rétro Godzilla» / int. Wes Craven...

109 **Volte/Face** / **Le Monde Perdu** / **Contact** / **Mimic** / **Vampires** / ***Millennium***...

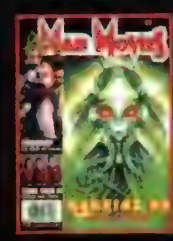
110 **Alien la Résurrection** / **Starship Troopers** / **X-Files le Film** / **Spawn**...

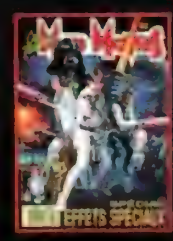
Mon Ami Joe / «La série Z à la française»...

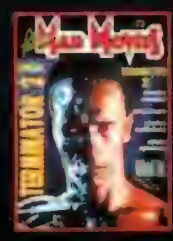
120 **La Momie** / **Wild Wild West** / **Le 13ème Guerrier** / **Blair Witch** / **Vorace**...

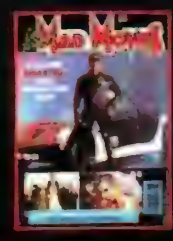
121 **Star Wars Episode 1** / **Hantise** / **Jin-Roh** / **Perfect Blue** / **Princesse Mononoke**...

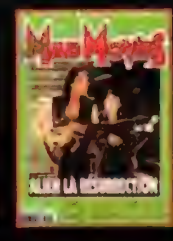
122 **Sixième Sens** / **La Fin des Temps** / «Les 25 meilleurs films de

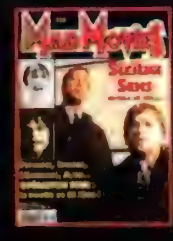










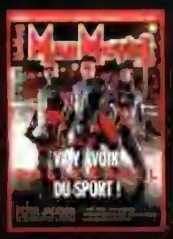


123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow** / Peur Bleue / Princesse Mononoke...

128 Blair Witch 2 / Donjons et Dragons / Planète Rouge / *San Ku Kai* / «Hommage à la Hammer»...

Tomb Raider / Les bombes sexuelles du fantastique / dossier Jet Li

133 Final Fantasy / Jurassic Park 3 / La Planète des Singes / A.I. / poster Final Fantasy...



137 Rollerball / Monstres et Cie / The One / Peter Jackson de Z à A

138 Dossier Le Seigneur des Anneaux / Les Autres / 13 Fantômes / Gérardmer 2002

141 Dossier Resident Evil / Le Voyage de Chihiro / Spiderman / Panic Room / «30 scènes inoubliables»

142 SPECIAL 30e ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINEMA FANTASTIQUE Star Wars Episode II /

144 Men in Black 2 / Le Règne de Feu / Brocéliande / Jeepers Creepers / Jason X / Arac Attack / Requiem / Mes chers voisins / «Nos 30 années assoiffées»

149 Dossier Gérardmer 2003 / The Matrix Reloaded / Brocéliande / Le Cercle / Gangs of New York / Le Château dans le ciel / int. carrière José Mojica Marins

150 Dossier Dark Water / X-Men 2 / Hulk / The

books rôlés / int. carrière Shinya Tsukamoto

152 Dossiers Evil Dead et Maléfique / X-men 2 / House of the Dead / Animatrix / Dreamcatcher / Destination finale 2 / Génération Evil Dead : le fantastique à l'économie / AFM 2003

Mars / dossier «Killers Superstars» / rétro Blair Witch

120 Le Seigneur des Anneaux / Le Couvent / Intuitions / dossier «Trash»...

124 X-Men / Le Pacte des Loups / Pitch Black / Destination Finale...

127 L'Homme sans Ombre / dossier «L'homme invisible» / The Cell / Scary Movie / Gemini / rétro Hellraiser...

134 La Planète des Singes / Vidocq / Avalon / Samourais / dossier Terry Gilliam

135 A.I. / From Hell / The One / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

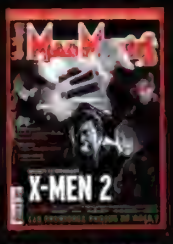
136 Dossier Ghosts of Mars / Battle Royale / Le Voyage de Chihiro / Harry Potter / Chevalier

139 Dossier From Hell / Spiderman / Versus / Donnie Darko / «Les visages de Jack l'éventreur» / «Tokyo Underground»

140 Dossier Avalon / Rollerball / Monstres & Cie / int. Dario Argento, Takashi Miike / «30 chefs d'œuvre oubliés»

int. Tobey Maguire, Kirsten Dunst / L'Ecchine du diable / Femme Fatale...

143 SPÉCIAL SUPER-HÉROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2. Dossier Spiderman / Dossier Blade 2 / Minority Report / Darkness / Metropolis / «L'esprit comic-book en 30 films»

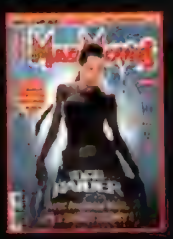


League of Extraordinary Gentlemen / Solaris / Cabin Fever / Leeches / Speed Demon / Darkness Falls / Scarecrow / Les fantômes japonais / int. carrière Larry Cohen

151 Dossier Daredevil / Terminator 3 / Black Mask 2 / Willard / Cypher / Traqué / Star Trek Nemesis / Les films comic

153 Dossier Les Événements de la rentrée : Kill Bill, Hero, Blueberry, Le Retour du roi, Freddy Vs Jason, Underworld... / Matrix Reloaded / Animatrix / Basic / X-Men 2 / 28 Jours plus tard

154 Dossier Hulk / Darkness / Haute Tension / Nuits de Terreur / Animatrix / Ong Bak / int. carrière Steve Wang



155 Dossier Terminator 3 / Les effets spéciaux de Matrix Reloaded / Abîmes / Narc / Les Enfants d'Abraham / Charlie's Angels 2 / Détour Mortel / The Eye / Pirates des Caraïbes / Tomb Raider 2 / int. carrière Sergio Martino

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies. 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad Movies* n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés). Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.
Hors-série n°1 Carpenter et n°2 Jackson. France : **7,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :

Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ..... PRÉNOM .....

ADRESSE .....

CODE POSTAL ..... VILLE .....

PAYS .....

|_|_|_|_| |_|_|_|_|_| |_|_| Date d'expiration |_|_|_| Mois/Année

Date et signature obligatoires

VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR www.mad-movies.com, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES										
29	32	33	34	36	37	38	39	40	41	42
43	44	45	46	47	49	50	51	52	53	54
55	56	57	58	59	60	61	62	63	65	66
67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77
78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88
89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99
100	101	102	103	104	105	106	107	108	109	110
111	112	113	114	115	116	117	118	119	120	121
122	123	124	125	126	127	128	129	130	131	132
133	134	135	136	137	138	139	140	141	142	143 couverture Spiderman
143 couverture Blade II	144	145	146	147	148	149	150	151	152	153
154										

❑ Hors série n°1 John Carpenter

❑ Hors série n°2 Peter Jackson

■ Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.

Après la Suède, Terra Incognita continue son tour du monde du rape-revenge et s'arrête à Hong Kong pour aborder deux films sortant des terrains battus et offrant une lecture intéressante du thème de la vengeance et de la place de la femme à HK.

Règlements de comp

Soyons clair, la situation de la femme dans la société chinoise est loin d'être un long fleuve tranquille et Hong Kong, bien que bénéficiant d'un passé différent de la mère patrie, n'a pas offert pour autant de grandes opportunités question libération féminine. Lorsque Angela Mao (star martiale des années 70, héroïne de classiques tels **Hapkido**, **Stoner**...) était présentée et perçue en Occident comme l'émanation de la femme combattante type MLF, celle-ci regardait avec des yeux ronds ses interlocuteurs, ne sachant pas vraiment de quoi il pouvait bien être question... En quelques mots, la femme dans la société chinoise vit toujours sous des principes confucianistes qui la force à n'exister que pour les hommes qui l'entourent (son père, son mari, son fils).

Sans grande surprise, le rape-revenge (voir épisode précédent dans le n°155) a donc pris dans l'industrie cinématographique locale une forme particulièrement machiste et exploitative. La série des **Raped by an Angel** (5 épisodes entre 1993 et 2000), produite par le tyrannique et ultra commercial Wong Jing (1), reste dans le domaine une magistrale démonstration de misogynie brutale et outrancière. Difficile de trouver aussi aberrant comme méthode de vengeance que d'accepter le viol afin de pouvoir refiler le SIDA à son agresseur. Chez Wong Jing, les femmes sont incapables de se rebeller et de se battre contre leur agresseur et ne peuvent, au final, que se servir de leur sexe pour gagner... Ces films témoignent malgré tout du (très) lent changement de perspective du rôle de la femme dans la société chinoise : énervés par son émancipation (de plus en plus de femmes travaillent et, dans quelques très rares cas, tiennent même des postes hauts placés), les hommes se défoulent en visionnant **RBAA**, qui leur permet de reconstruire un monde fantasmatique dans lequel la femme est réduite à sa plus simple expression. Wong Jing, toujours parfaitement conscient des demandes du public, n'a donc fait que livrer des produits qui comblent les frustrations de mâles, qui préfèrent leurs femmes serviles et dociles...

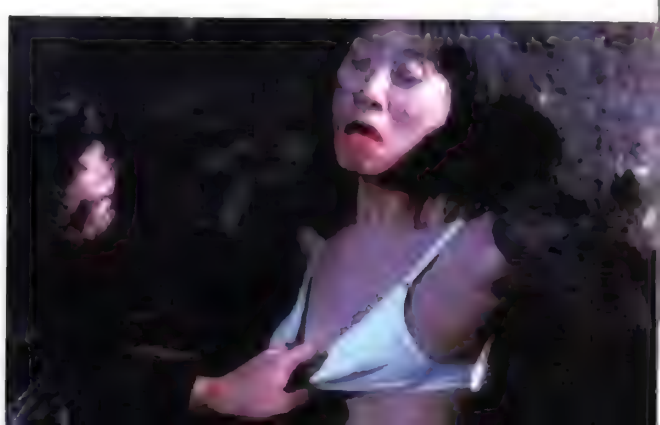
HORS DES SENTIERS BATTUS

Certains films ont pourtant osé aborder le sujet du viol et de la vengeance de façon bien différente. **Pour la peau d'une femme** (**Vengeance is Mine**, 1988) de Lee Chi-Ngai et **Her Vengeance** (1988) de Lam Nai-Choi sont deux petites productions qui ne cherchent justement pas à brosser le spectateur dans le sens du poil.

Dans **Pour la peau d'une femme** (que l'on avait pu découvrir en France dans la défunte collection vidéo Kara), Jane (Rosamund Kwan), une jeune infirmière, se fait violer en rentrant chez elle. Elle est secourue par un taxi (Derek Yee), qui lui propose de l'emmener au commissariat pour porter plainte. Mais Jane refuse. Quelques jours plus tard, elle se retrouve de nouveau face à ses agresseurs. Son petit-ami intervient mais se fait tabasser. Afin de le sauver, Jane attrape une planche et se met à taper sur l'un des voyous, jusqu'à ce que mort s'en suive. C'est l'escalade : Amy (Pat Ha Man-Chik), l'amie et colocataire de Jane, se fait à son tour violer par le même gang avant que le taxi ne se fasse tuer. Délaissées par un système judiciaire inepte, Jane et Amy décident d'appliquer elles-mêmes leur propre justice.

Vengeance is Mine témoigne d'abord d'une réalité bien concrète de la société chinoise : le fait que les victimes de viol ne portent plainte que rarement (bien moins qu'en France, d'après différentes enquêtes officielles). Une femme violée n'est plus, aux yeux de la population locale, « respectable ». D'ailleurs, différentes affaires l'ont montré, c'est souvent à la victime que l'on reproche de s'être fait agresser. Pour mémoire, il faut aussi se rappeler que le « viol conjugal » n'est pas reconnu par la loi à HK.

Après son viol et le meurtre, Jane est abandonnée par son richissime petit ami, suite à des pressions familiales. Si l'assassinat rentre peut-être en ligne de compte, on ne peut s'empêcher de ressentir que c'est ce qui est perçu comme une « souillure » par les parents de son fiancé qui est véritablement au cœur du problème. L'image que donne **Vengeance is Mine** de la société hong-kongaise n'est pas des plus reluisantes. Toutes les femmes du film (les deux héroïnes, mais aussi une



Ci-contre, de gauche à droite :
Her Vengeance.
Parce qu'elle a rembarré un groupe de petites frappes, Chieh-Ying (Pauline Wong) subit les derniers outrages.

Chieh-Ying, bien décidée à se venger de ses agresseurs.

Le châtiment final : personne n'en ressortira indemne.

te avec Confucius

proche du gang) sont victimes de la brutalité masculine, et sont dans l'impossibilité de faire respecter leurs droits les plus élémentaires. Tout du moins jusqu'à ce qu'elles se révoltent elles-mêmes, sans l'aide du moindre homme. Tant que Jane et Amy restent sous la coupe du taxi, elles sont incapables de faire face à ce qui leur arrive. C'est une fois qu'elles prennent leur destin en main, seules, que la situation change radicalement.

VIOL, CARNAGE ET AUTO-DESTRUCTION

Her Vengeance est un remake d'une production Shaw des années 70, **Kiss of Death**. Ici, une jeune femme, Chieh-Ying (Pauline Wong), se fait violer par un groupe de petits voyous après qu'elle ait refusé leurs « avances ». Traumatisée, elle découvre aussi très rapidement qu'elle est atteinte d'une MST mortelle. Conseillée par sa sœur aveugle, elle part à la recherche de Hsiung (Lam Ching Ying, le Mr Vampire), l'ancien fiancé de sa sœur, qui est handicapé et se déplace en chaise roulante. Malgré ses avertissements, Chieh-Ying décide de tuer un par un ses agresseurs…

Her Vengeance n'aborde la scène du viol que très brièvement pour s'attacher avant tout à la vengeance de l'héroïne. Une vengeance qui n'est pas anodine, car si elle est fatale pour les bourreaux de la jeune femme, elle l'est aussi pour celle-ci, qui va petit à petit se détruire, ainsi que son entourage, durant sa mission. Lam Nai-Choi (tout particulièrement connu pour son très gore **Ricky Oh**) remet en question les valeurs confucéennes de son pays (l'héroïne se fait violer parce qu'elle ose répondre à des hommes) tout en s'interrogeant sur le thème de la vengeance – sans jamais questionner les motivations de l'héroïne, les agresseurs étant, en plus du viol, longuement présentés comme des ordures finies, afin que le public sympathise totalement avec le personnage de Pauline Wong. Peut-on aller jusqu'au bout de son désir de vengeance, quitte à détruire son identité et celle de ses proches ? Lam n'apporte pas de réponses à cette question, mais le traitement de ce thème particulier est suffisamment parlant pour sortir le film du carcan habituel du rape-revenge.

VENGEANCE CONTRE L'HOMME

Dans ces deux films, le chemin de la vengeance qu'empruntent ces différentes femmes bafouées et maltraitées est loin d'être simple. La scène finale de **Pour la peau d'une femme** et le parcours auto-destructeur de l'héroïne de **Her Vengeance** montrent, outre les point sus-nommés, qu'une femme ne peut pas se retourner contre le « sexe fort » sans en payer le prix et en souffrir. Peut-être est-ce bien malgré tout une façon pour les réalisateurs de conforter un certain public masculin, qui ne pourrait accepter qu'une femme réussisse à se venger d'un homme, bien évidemment plus puissant qu'elle. Rien n'est jamais parfaitement établi dans le monde du rape-revenge et, plus que dans n'importe quel autre genre, un film peut se prêter à une interprétation particulière tout en énonçant son contraire absolu…

Julien SÉVÉON

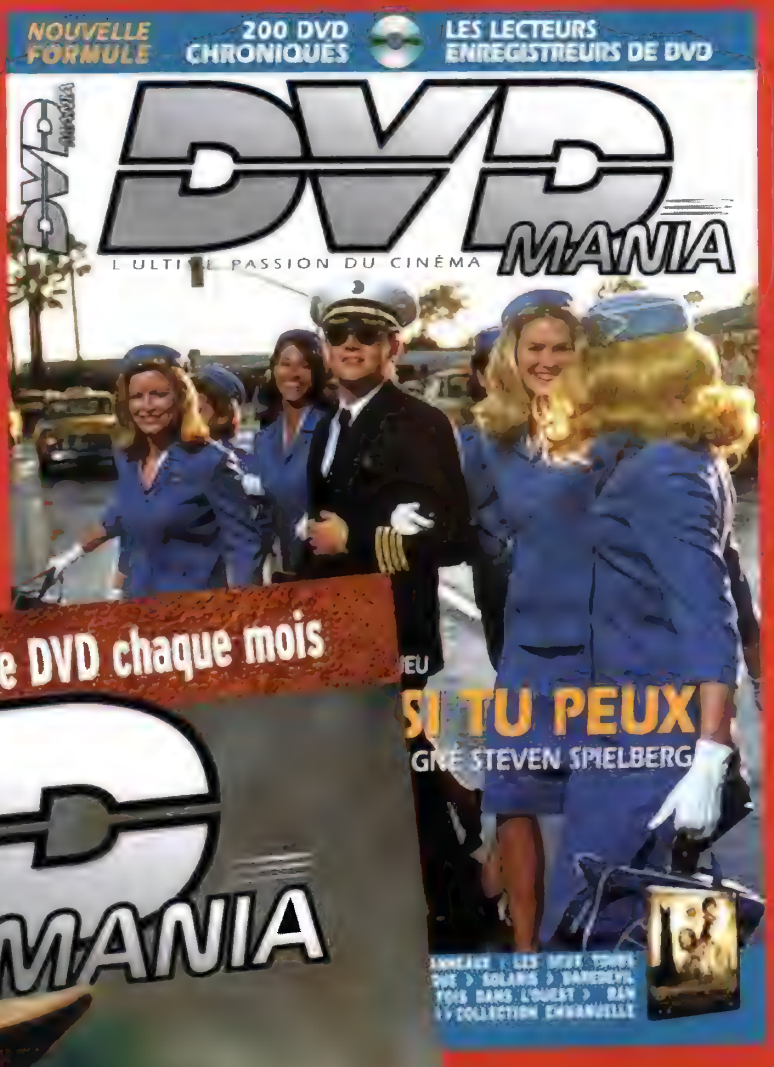
(1) Ces films, d'une rare violence et d'une rare misogynie ne sont en effet pas des productions underground mais des films mainstream ayant connus une large distribution dans les salles locales ainsi qu'un grand succès public. Difficile d'imaginer un tel phénomène actuellement en Occident…

Ci-dessus, de gauche à droite : Vengeance is Mine. Pour avoir soutenu son amie, Amy (Pat Ha) se fait à son tour agresser et violer.

La rédemption par le feu : une vengeance que l'on ne peut pas qualifier de froide.

Jane (Rosamund Kwan) est utilisée comme appât pour attirer sa colocataire Amy.

Tout savoir sur les nouvelles sorties de DVD chaque mois



Le magazine qui chronique le plus de DVD chaque mois
DVD MANIA
L'ULTIME PASSION DU CINÉMA
PLUS FORT QUE LES FILMS...
INDIANA JONES
LA TRILOGIE EN COFFRET
CHICAGO > XMEN II > DANSE AVEC LES LOUPS > POINT BREAK
COLLECTION CHAPLIN > COFFRET LA PANTHÈRE ROSE > LE ROI LION
CHOUCHOU > EVIL DEAD II > LE CERCLE / RING ZERO > WEST SIDE STORY
LOIN DU PARADIS > COFFRET COCTEAU > KIRIKOU (COLLECTOR) >
(COLLECTOR) > LOIN DU PARADIS > COFFRET COCTEAU > KIRIKOU (COLLECTOR) >
COLLECTION EMMANUELLE

Numéro 34 en vente chez votre marchand de journaux mi-octobre. Sera également disponible en série limitée avec le DVD "eXistenZ" de David Cronenberg

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 44

DAVID CARRADINE
l'homme qui voulait vaincre la force!
LE CERCLE DE FER
DAVID CARRADINE dans « LE CERCLE DE FER »
avec CHRISTOPHER LEE JEFF COOPER RODDY Mc DOWALL et ELI WALLACH
BRUCE LEE JAMES COBURN et STIRLING SILLIPHANT
STIRLING SILLIPHANT STANLEY MANN
RICHARD MOORE PAUL MASLANSKY et SANDY HOWARD

MODE D'EMPLOI

Les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). À l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long-métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans Mad Movies.

CEMETERY HIGH

1987. RÉAL.: GORMAN BECHARD. SCÉN.: GORMAN BECHARD, CARMINE CAPOBIANCO. INT.: TONY KRUK, DAVID COUGHLIN, DEBI THIBEAULT, LISA SCHMIDT, KAREN NIELSEN, MICHAEL CITRINITI. PROD.: KRISTINE COVELLO, GENETIC/TITAN. USA.

Gorman Bechard bidouille de mauvais films (**Psychos in Love, Galactic Gigolo**), mais il le fait dans la bonne humeur et ça change tout. Un script cornichon, des personnages ultra-niais, quelques scènes parodiques empruntées aux grands succès du moment, et le voilà parti, tandis qu'il semble nous dire *« Oui, c'est nul, mais rassurez-vous, je le fais exprès »* ! Ici, un groupe de bimbos délurées éliminent les mâles un peu trop machos et se baptisent « The Scumbusters » (sur fond de musique **Ghostbusters**…), hâtivement traduit dans la vidéo française par « Les anges de la terreur ». Reconnaissons-le, ça délire sec : le narrateur parle de façon prétentieuse avant de se faire descendre sous nos yeux, les protagonistes n'hésitent pas à interpeler le spectateur, lui réclamant son avis, ou bien une fille pousse sa copine à se déshabiller sous prétexte que, décidément, ça manque un peu de sexe cette affaire ! Mais le plus drôle n'est-il pas ce

"Surtout, ne les draguez pas, Elles vous passeraient sur le corps..."
Le "CLIN D'OEIL" de Catherine Falgayrac
"SANGRIA"
CEMETERY HIGH
LE COLLEGE DU CIMETIERE

« gore gong » placé avant chaque séquence (légèrement !) gore, ou bien le joyeux « hooter honk », un pouêt-pouêt sonore avertissant de l'imminence d'une scène érotique ? Un peu à court d'argument, Antarès Travelling trouvait pourtant le slogan qui tue lors de sa sortie vidéo : *« Croyez-m'en, vous ne serez pas déçus »* ! Mis à part le mémorable *« Ah, que c'est l'enfer »* sur l'affiche de **Creepshow 2**, difficile d'imaginer plus nigaud.

CENDRILLON

ASCHENPUTTEL. 1989. RÉAL.: KARIN BRANDAUER. TV. SCÉN.: MICHAEL SCHULZ. INT.: PETRA VIGNA, JEAN-MARC BORY, STEPHAN MEYERR-KOHLHOFF, CLAUDIA KNICHEL, KRISTA STADLER, ROSWITHA SCHREINER. ALLEMAGNE/FRANCE/TCHÉCOSLOVAQUIE.

Production cosmopolite et casting hétéroclite pour cette adaptation télévisée du conte bien connu. Dans cette histoire de la jeune fille aimable et effacée en butte aux vexations de sa belle-mère et à la jalousie de ses belles-sœurs, l'auteur y célèbre joyeusement la vertu et la résignation avec - comme récompense - la perspective d'un riche mariage. On ne compte plus les diverses adaptations du récit, de Méliès à Walt Disney (cf. illustration), ni d'ailleurs ses multiples détournements, qu'ils soient burlesques (**El Ceniciento, Cendrillon aux grands pieds**) ou érotiques (**Cinderella 2000**). On vit même, dans **Sinderella and the golden bra**, l'étourdie Cendrillon perdre, non plus sa pantoufle de verre (ou de vair, suivant les versions), mais bien son soutien-gorge doré, à charge pour son prince « charmé » de se livrer évidemment à de fiévreux essayages sur de nombreuses candidates dans l'espoir de la retrouver.

CENDRILLON AUX GRANDS PIEDS

CINDERFELLA. 1960. RÉAL. ET SCÉN.: FRANK TASHLIN. INT.: JERRY LEWIS, ED WYNN, HENRY SILVA, JUDITH ANDERSON, ROBERT HUTTON, COUNT BASIE, ANNA MARIA ALBERGHETTI. PROD.: JERRY LEWIS, PARAMOUNT. DISTR.: PARAMOUNT. USA

Avant le détournement audacieux du héros de Stevenson dans **Docteur Jerry et Mister Love**, le démonstratif Jerry Lewis transformait les caractères des personnages du conte de Perrault. Cinderella devient ainsi CinderFella, un naïf persécuté par sa belle-mère, qui prendra sa revanche en devenant le prince d'une nuit grâce aux bienfaits d'une bonne fée, elle aussi masculinisée (Ed Wynn en chapeau melon). Gags en série et séquences musicales alternent ainsi sous de rudes auspices, et sans grande maîtrise narrative, juste pour célébrer les grimaces et l'humour non-sensique de l'acteur/producteur. À voir cependant pour l'étonnante prestation d'Henry Silva dans le rôle du demi-frère super méchant, avec ces crispations de mâchoires et cet étrange rictus qui le rendront bientôt célèbre.

Cendrillon aux grands pieds : Jerry Lewis et Henry Silva.

CENDRILLON OU LA PANTOUFLE MERVEILLEUSE

1912. RÉAL. ET SCÉN.: GEORGES MÉLIÈS. PROD.: STAR-FILM/PATHÉ. FRANCE

Une féérie prestigieuse conçue par le magicien de Montreuil, qui avait déjà tourné en 1899 un premier **Cendrillon** d'une durée plus réduite avec sa compagne Jehanne d'Alcy. Cette seconde version date de la fin de sa carrière (la Star-Film fera faillite deux ans plus tard) et fait office de super-production avec ses trente tableaux et sa longueur de 615 mètres, inhabituelle pour l'époque. Dans des décors somptueux, Méliès insiste sur l'aspect fantastique du thème et se livre à de multiples transformations aux trucages toujours inventifs : apparitions de la fée, citrouille changée en carosse, rat devenu cocher, diables et lézards métamorphosés en domestiques, etc.

CENERENTOLA

1948. RÉAL.: FERNANDO CERCHIO. SCÉN.: JACOPO FERRETTI. INT.: GINO DEL SIGNORE, AFRO POLI, LORI RANDI, VITO DE TARANTO, ENRICO FORMICHI, FIORELLA CARMEN. PROD.: MARIO TROMBETTI. ARTISTI ASSOCIATI/OPERA FILM PRODUZIONE. ITALIE.

Le responsable de plusieurs comédies assez bouffonnes et de quelques péplums routiniers adapte à son tour le thème de Cendrillon, mais en s'inspirant plus du livret de l'opéra de Rossini que de l'œuvre de Charles Perrault. Un magicien remplace donc la bonne fée du conte, et la trame joue sur l'échange d'identité entre le prince et son valet. Tandis que les deux belles-sœurs, poussées par un père ambitieux, courtisent le domestique costumé en grand seigneur, le véritable prince découvre peu à peu les qualités morales de Cendrillon et finit par l'épouser dans le meilleur des mondes possible. Un beau mélange de burlesque, de ritournelles et de fantastique par l'auteur, tout aussi éclectique, d'œuvres populaires comme **Toto contre Maciste**, **Aphrodite déesse de l'amour**, ou encore un peu plus tard **Le Retour de Kriminal**.

EL CENICIENTO

1951. RÉAL.: GILBERTO MARTINEZ SOLARES. SCÉN.: GILBERTO MARTINEZ SOLARES, JUAN GARCIA. INT.: PEDRO DE AGUILON, MARCELO CHAVEZ, HECTOR GODOY, TITO NOVARO, JAIME FERNANDEZ, ALFREDO VARELO. PROD.: OSCAR J. BROOKS, FELIPE MIER, MIER Y BROOKS S.A. MEXIQUE.

Comédie mexicaine bâtie sur la trame du *Cendrillon* de Charles Perrault. Le réalisateur signa une vingtaine de films fantastiques, dont quelques Santo et Blue Demon, et même parfois les deux réunis, pour se spécialiser néanmoins dans le burlesque démonstratif, souvent avec son vieux complice German Valdes (le comique Tin Tan), qui tient ici un petit rôle. Né en 1906, Gilberto Martinez Solares devait succomber d'une crise cardiaque en janvier 1997.

THE CENTERFOLD GIRLS

1974. RÉAL.: JOHN PEYSER. SCÉN.: ROBERT PEETE. INT.: RAY DANTON, ANDREW PRINE, ALDO RAY, MIKE MAZURKI, JEREMY SLATE, DAN SEYMOUR, FRANCINE YORK, JENNIFER ASHLEY. PROD : CHARLES STROUD. USA.

Andrew Prine incarne le psycho killer total dérangé qui ne supporte pas l'exhibition de starlettes

nues dans les pages centrales des revues dites de charme. D'où l'intérêt de lâcher dans son espace vital quelques modèles bien délurées dont il va faire son ordinaire. Le casting vaut davantage que la minceur d'un tel sujet, réunissant d'authentiques playmates comme Ruthy Ross, Anneka de Lorenzo et Jennifer Ashley, s'étalant à l'époque dans les magazines Penthouse ou Playboy.

CENTIPEDE

2003. RÉAL. ET SCÉN.: GREGORY GIERAS. INT.: TREVOR MURPHY, LARRY CASEY, GEORGE FOSTER, STEVE HERD, MATTHEW POHLSON, MARGARET CASH. PROD.: EILEEN CRAFT, VICKY PIKE, MORRIS RUSKIN, SHORELINE. USA

Gregory Gieras, déjà l'auteur d'un certain **Little Insects**, passe à l'échelle supérieure pour ce **Centipede** tout aussi agressif. D'improbables mutants tenant à la fois du scorpion, de la langouste et du mille pattes y sèment mollement la panique auprès d'un petit groupe d'imprudents bloqués dans une caverne. La grande vogue des insectes géants semble nous revenir très fort après **Arachnia, Arac Attack** et les séries des **Mimic** et des **Spiders**. Comme autrefois dans les années cinquante, reste plus qu'à prévoir le fly-tox en conséquence…

CENTIPEDE HORROR

WU GONG ZHOU. 1987. RÉAL.: KEITH LI. SCÉN.: AMY CHAN, SUET MING. INT.: MUI KUI WAI, WANG LEI, STEPHAN YIP, LEI WANG, DING LONG LEE, MARGARET A. LI. PROD.: STEPHEN C.K. CHAN. HONG KONG.

Classique film de sorcellerie asiatique avec affrontement de bons et mauvais sorciers autour d'un cas de possession démoniaque aggravée par la morsure d'un curieux insecte. Lors d'un exorcisme assez poussé, la victime vomit, puis réingurgite, force scorpions, scolopendres et vers visqueux. Une scène particulièrement éprouvante qui laisse volontiers rêveur sur la détermination de certaines actrices à assumer leur rôle.

CENTRAL PARK DRIVER

GRAVEYARD SHIFT. 1986. RÉAL. ET SCÉN.: GÉRARD CICCORITTI. INT.: SILVIO OLIVIERO, HELEN PAPAS, CLIFF STOKER, NEIL CLIFFORD, DAN ROSE, FRANK PROCOPIS, DORIN FERBER. PROD.: MICHAEL BOCKNER, CINEMA VENTURES. DISTR.: LES FILMS JACQUES LEITIENNE. USA.

Nouvelle tentative de modernisation du thème vampirique, comme le voulait alors la mode, après les sorties successives des **Prédateurs, Vamp, Aux**

Central Park Driver : le vampire à la recherche de l'âme sœur.

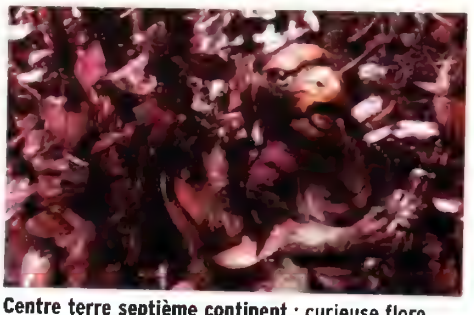
frontières de l'aube ou encore **Génération perdue**. Le vampire se fait cette fois prolétaire et circule en taxi pour agresser ses clientes et confondre au passage une police impuissante. À travers de belles images et une photographie dans les magnifiques tons bleu nuit, l'auteur décrit la solitude existentielle du vampire, sa compassion furtive pour quelques jeunes femmes de rencontre, et aussi sa recherche de l'âme sœur au fil des siècles. Comme quoi, vampire ou pas, la vie peut sembler dure dans nos modernes cités.

CENTRE TERRE SEPTIÈME CONTINENT

AT THE EARTH'S CORE. 1976. RÉAL.: KEVIN CONNOR. SCÉN.: MILTON SUBOTSKY, KEVIN CONNOR, D'APRÈS EDGAR RICE BURROUGHS. INT.: PETER CUSHING, DOUG MCCLURE, CAROLINE MUNRO, CY GRANT, GODFREY JAMES, KEITH BARRON. PROD.: JOHN DARK, MILTON SUBOTSKY, MAX J. ROSENBERG, AMICUS. DISTR.: WARNER COLUMBIA. GB

Science-fiction à la papa sous les influences multidirectionnelles du Cycle de *Pellucidar* (Edgar Rice Burroughs), du *Voyage au centre de la Terre* (Jules

Verne), et surtout du **Sixième continent**, qui, deux ans plus tôt, avait créé la surprise au box-office. Doug McClure aide un savant farfelu (Peter Cushing) à traverser la roche grâce à une taupe foreuse rappelant fort la phallofusée du libidineux **Flesh Gordon**. Ils « centraterrissent » donc bientôt aux abords d'une contrée hostile dirigée par les Mahars, sorte de perroquets géants télépathes, assistés de leurs esclaves, les Sagots, geôliers super moches des rares humains vivant sur la région. La présence de Caroline Munro, en jolie primitive, et de quelques monstres « craignossoïdes » maintiennent un pâle intérêt, avant les prochains **Continent oublié** et **Les Sept cités d'Atlantis** du même Kevin Connor, à la découverte d'autres mondes perdus apparemment très prisés à l'époque.



Centre terre septième continent : curieuse flore, méchante faune.

LE CERCLE

THE RING. 2002. RÉAL.: GORE VERBINSKI. SCÉN.: EHREN KRUGER, D'APRÈS LE ROMAN DE KOJI SUZUKI ET LE SCÉNARIO DE HIROSHI TAKAHASHI. INT.: DAVID DORFMAN, MARTIN ANDERSON, BRIAN COX, NAOMI WATTS, LAURA HERRING, RACHAEL BELLA. PROD.: WALTER F. PARKES, LAURIE MCDONALD, DREAMWORKS PICTURES. DISTR.: UIP. USA.

De mystérieuses vidéocassettes circulent montrant des programmes indéchiffrables, puis, au terme de la diffusion, un appel téléphonique chez le spectateur vient lui annoncer qu'il lui reste une semaine à vivre. Naomi Watts dans le rôle de la journaliste parente d'une victime mène l'enquête et découvre une des fameuses cassettes qu'elle s'empresse de regarder. Bientôt, le téléphone se met à sonner. **The Ring** version Verbinski participe de ce besoin de traduire plus simplement un concept original et lucratif mais pas immédiatement perceptible pour des mentalités américaines. Ce qui revient souvent à dépeindre tout en charge certaines subtilités des œuvres originales (ici, les personnalités radicalement différentes de la Sadako nippone et de Samara, sa réplique américaine). Malgré un budget plus conséquent, un respect de certains cadrages originaux et des trucages plus élaborés, **The Ring**, le remake, n'atteint jamais la force transgressive, le climat morbide et l'inventivité de son modèle.

LE CERCLE DE FER

CIRCLE OF IRON, THE SILENT FLUTE. 1978. RÉAL.: RICHARD MOORE. SCÉN.: STIRLING SILLIPHANT, STANLEY MANN, D'APRÈS BRUCE LEE, JAMES COBURN. INT.: DAVID CARRADINE, ANTHONY DELONGIS, ERICA CREER, CHRISTOPHER LEE, JEFF COOPER, RODDY MCDOWALL. PROD.: PAUL MALANSKY, SANDY HOWARD. DISTR.: AMLF. USA

Le Cercle de fer combine l'Héroïc-Fantasy et les arts martiaux à travers la quête philosophique d'un

Le Cercle de fer : David Carradine, très décidé !

sous-**Conan** à la recherche du grand livre de la sagesse. Un dialogue ciselé dispense quelques subtilités essentielles dans le genre « *Le sage entrave un éléphant avec des fils d'araignée* », ou encore « *Apprends à écouter ce qui n'a pas été dit* », tandis que la morale de l'histoire ne recule devant aucun sacrifice, qui nous montre les pages du livre sacré comme autant de miroirs censés nous renvoyer notre propre image. Roddy McDowall et Christopher Lee traversent l'écran sans grande conviction, David Carradine assure quatre rôles, dont celui de l'aveugle guerrier joueur d'une flûte que seul le héros peut entendre (avec nous, hélas !), et Jeff Cooper, le héros monolithique à souhait, promène sa béatitude satisfaite sur les chemins on ne peut plus hasardeux de la connaissance.

LE CERCLE DE SANG

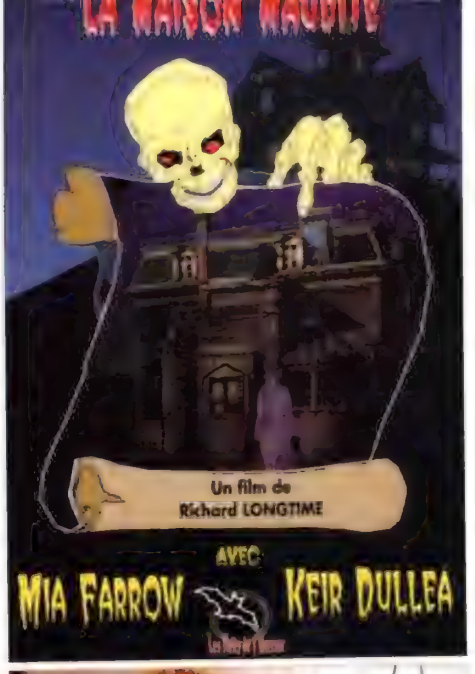
BERSEK, OU **CIRCUS OF BLOOD**. 1967. RÉAL.: JIM O'CONNELLY. SCÉN.: ABEL KANDEL, HERMAN COHEN. INT.: TY HARDIN, BOB STERN, TED LUNE, JOAN CRAWFORD, MICHAEL GOUGH, MILTON REID. PROD.: ROBERT STERN, HERMAN COHEN, COLUMBIA. DISTR.: ETOILE DISTRIBUTION. GB.

« Whodunit » fébrile dans les coulisses d'un cirque dirigé par une Joan Crawford sur le retour et par l'acteur Michael Gough, alors la vedette de maints films fantastiques (plus tard devenu Alfred dans la saga cinéma des **Batman**). Une série de crimes sanglants ponctue de dangereux numéros sur piste, ce qui réduit à chaque fois la liste des suspects potentiels pour nous révéler au final l'identité de l'assassin, un personnage dont on ignorait jusque là l'existence. Très fort ! Jim Connelly cerne au plus près son modèle, l'estimable **Le Cirque des horreurs**, de Sydney Hayers, et insiste volontiers sur la cruauté des meurtres : clou fiché dans la nuque, acrobate empalé sur une rangée de lames, femme coupée en deux (comme il s'agit de la grassouillette Diana Dors, il en restera toujours assez...). Présenté à la première Convention du Film Fantastique (et futur Festival du Rex), en mai 1972.

LE CERCLE INFERNAL

FULL CIRCLE. 1977. RÉAL.: RICHARD LONCRAINE. SCÉN.: DAVE HUMPHRIES, D'APRÈS PETER STRAUB. INT.: KEIR DULLEA, MIA FARROW, SOPHIE WARD, SAMANTHA GATES, TOM CONTI, ROBIN GAMMEL, PETER SALLIS. PROD.: ALFRED PARISER, PETER FETTERMAN, CLASSIC FILM INDUSTRIES/FETTER PRODUCTIONS DISTR.: SNC IMPERIA. GB/CANADA.

En tentant de sauver sa fillette qui s'étouffe, une jeune femme la tue en pratiquant une trachéotomie sommaire au couteau. Marquée par cette tragédie, elle perçoit des signaux d'outre-tombe que lui adresse une autre enfant, apparemment elle aussi décédée sur les lieux. Richard Loncraine entretient là un climat feutré, dominé par une musique au piano envoûtante, tandis qu'il brouille les pistes



Le Cercle infernal : Mia Farrow, tour à tour inquiétante ou émouvante.

pour mieux amener le spectateur à sa propre vérité. Mia Farrow illumine l'écran de sa présence. Émouvante ou inquiétante tour à tour, elle fait tout passer par son regard, et de là naît l'ambiguïté que l'auteur voulait pour son récit. S'agit-il d'une histoire de possession, d'un phénomène de transfert, d'une démarche auto-punitive ? Tout paraît possible dans cette histoire négligeant les effets faciles pour mieux dispenser cette poésie si troublante qui lui rapporta le Grand Prix du Festival d'Avoriaz en 1978. Ressorti plus tard en vidéo sous le titre de **La Maison maudite** (réalisé par Richard Longtime !!!).

LE CERCUEIL VIVANT

THE OBLONG BOX. 1969. RÉAL.: GORDON HESSLER. SCÉN.: LAWRENCE HUNTINGTON, D'APRÈS EDGAR ALLAN POE. INT.: VINCENT PRICE, CHRISTOPHER LEE, CARL RIGG, HILARY DWYER, UTA LEVKA, ALISTER WILLIAMSON, PETER ARNE, HARRY BAIRD PROD.: AIP ANGLO EMI, DISTR.: CINÉMAS ASSOCIÉS. GB.

Un exemple radical de la façon dont les scénaristes investissent l'univers d'Edgar Poe pour mieux le détourner à leur profit. Seule la présence de Vincent Price et Christopher Lee au générique agrémente cette histoire de vengeance à retardement infligée par un sorcier vaudou après la mort accidentelle d'un enfant noir. À part une scène

Le Cercueil vivant : Christopher Lee offre à boire...

bien orientée pour souligner la référence, rien à voir avec *The Premature burial* pourtant à l'origine du script, alors que défilent en revanche quelques clichés typiques de l'horreur à l'anglaise. Le prometteur Michael Reeves (**Le Grand inquisiteur**, **La Sorella di Satana**) devait décéder sur le tournage, laissant la place à son successeur moins inspiré, Gordon Hessler.

CEREMONIA SANGRIENTA

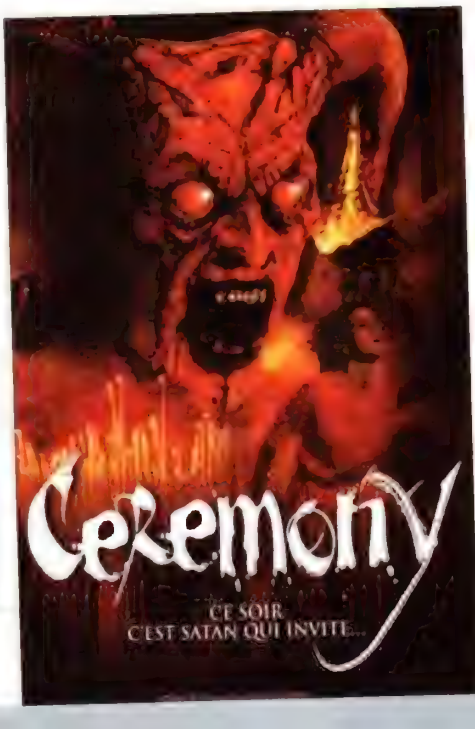
1972. RÉAL.: JORGE GRAU. SCÉN.: JORGE GRAU, JUAN TELAR, SANDRO CONTINENZA. INT.: LUCIA BOSE, EWA AULIN, ESPARTACO SANTONI, SILVANO TRANQUILLI, ANNA FARRA, ANGEL MENENDEZ. PROD.: JOSÉ MARIA GONZALEZ SINDE, X FILMS/LUIS FILMS. ITALIE/ESPAGNE.

Vieux projet pour Jorge Grau de relater l'histoire d'Erzebeth Bathory, dont les bains répétés dans le sang de jeunes filles lui rendait paraît-il une hypothétique jeunesse. « *Je proposais le sujet à la Hammer Films, qui ne se montra guère intéressée, avant de tourner quand même en 1970 un* ***Countess Dracula*** *tout à fait similaire.* » répond le réalisateur aux critiques l'accusant de plagiat pur et simple. Mais, si l'on retrouve dans les deux films des scènes en effet semblables (la première goutte de sang révélant l'effet régénérateur, la découverte du monceau de cadavres, la cruelle conclusion), **Ceremonia Sangrienta** l'emporte cependant sur son modèle britannique - très « opérette viennoise » - par une certaine crédibilité naturaliste, une approche originale du vampirisme (légende ou maladie pure ?), des images somptueuses, une musique lancinante et une lenteur toute poétique. Jorge Grau récidivera allègrement deux ans plus tard en signant sa propre imitation du premier film de Romero, le très référentiel **Massacre des morts-vivants**.

CEREMONY

1994. RÉAL.: JOE CASTRO. SCÉN.: R. E. BALLI II, JOE CASTRO. INT.: DON SHORT, FORREST J. ACKERMAN, STEVEN R. DIEBOLD, EMILIE TALBOT, AMY ROHREN, MAHBUB SHANSAH. PROD.: HICKOK CASTRO PRODUCTIONS. USA.

Un ange déchu chasse sur Terre ceux qui ont perdu la foi. Jadis, un groupe de sauveurs avaient bien réussi à le capturer et l'enfermer dans une horloge (!!!), mais au prochain millénaire, l'horlo-



ge libèrera ce démon résolu à s'emparer du monde. De nos jours, une descendante des sauveurs réunit donc quelques solides chrétiens chez elle afin d'assister en direct à l'ouverture de l'horloge et renvoyer le monstre en Enfer. Joe Castro tente des choses assez bien venues sur le plan visuel, limitées hélas par la quasi absence d'effets spéciaux. Pourtant, la bête immonde impressionne, un coup sous la forme d'un genre de bonne sœur, un coup parfaitement nue, un coup en démon femelle ailé poussant des cris surhumains. Il n'empêche, malgré une durée relativement restreinte, les minutes comptent double, d'autant que les acteurs jouent comme des pelles, à réciter des dialogues parmi les plus banals jamais entendus à l'écran.

CENE SLUNCE

(THE BLACK SUN). 1979. RÉAL.: OTAKAR VAVRA. SCÉN.: OTAKAR VAVRA, JIRI SOTALA, D'APRÈS KAREL KAPEK. INT.: RADOSLAV HRZOBOHATY, MAGDA VASARYOVA, JIRI THOMAS. PROD.: STUDIO BARRANDOV TCHÉCOSLOVAQUIE

Le sujet adapte le roman d'anticipation *Krakatit* de l'écrivain tchèque Karel Capek, inventeur des robots en 1921 avec son *Rossum's Universal Robots (R.U.R.)*. Un savant découvre une arme terrifiante dont tout le monde veut s'emparer, quitte à lui offrir en échange le pouvoir absolu. Mais, apparemment encouragé par Dieu lui-même, il renonce à son invention et va désormais se consacrer à des recherches plus pacifiques. Il s'agit là d'un second essai du même réalisateur, après un **Krakatit** tourné en 1948, où intervenait carrément un messager venu des Enfers. Le Studio Barrandov produisit pour sa part de nombreux films fantastiques dans l'ancienne Tchécoslovaquie, signés des meilleurs réalisateurs locaux : Juraj Herz, Oldrich Lipsky, Vaclav Vorlicek, Jiri Svoboda, Vera Chytilova, Jindrich Polak, ou encore le prolifique et talentueux Karel Zeman.

LE CERVEAU D'ACIER

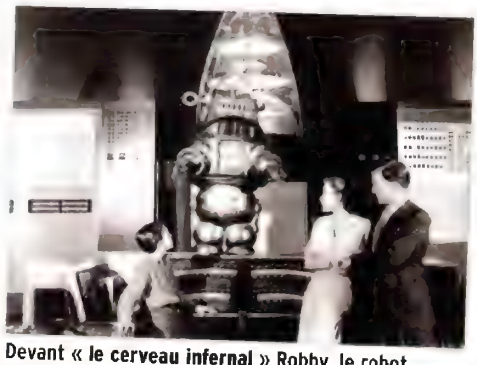
THE FORBIN PROJECT, OU **COLOSSUS THE FORBIN PROJECT**. 1970. RÉAL.: JOSEPH SARGENT. SCÉN.: JAMES BRIDGES, D'APRÈS D. H. JONES. INT.: ERIC BRAEDEN, SUSAN CLARK, GORDON PINSENT, GEORGE STANFORD BROWN, WILLIAM SCHALLERT. PROD.: STANLEY CHASE, UNIVERSAL. DISTR.: UNIVERSAL. USA.

Prise de pouvoir de la machine dans cette adaptation du *Colossus* de D.F. Jones (parue en France chez Albin Michel). Colossus, le computer géant, supervise les systèmes de défense américains puis, en accord avec son homologue soviétique, nommé Guardian, il décide d'écarter tout facteur humain des grandes décisions politiques pour le bien même de la civilisation. **Le Cerveau d'acier** prolonge de façon inquiétante le titre suivant, **Le Cerveau infernal**, pour décrire assez finement la différence de pensée entre l'homme et la machine tellement plus logique, jusqu'à l'absurdité... Et une fois l'humanité assujettie, l'ordinateur peut annoncer son programme d'une simplicité désarmante : « *La liberté n'est qu'illusion. Obéissez pour vivre, ou bien mourrez.* ». Heureusement, l'ordinateur sait aussi manier l'humour, quand il règle le temps nécessaire aux activités sexuelles, ou nous livre soudain la recette d'un bon cocktail Martini. Finalement, tout n'est pas perdu !

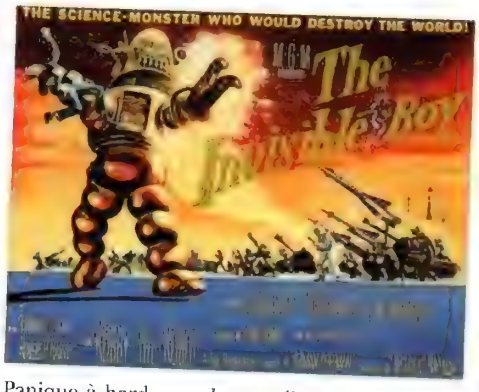
Le Cerveau d'acier : les computers engagent la conversation, puis dirigent le monde.

LE CERVEAU INFERNAL

THE INVISIBLE BOY. 1957. RÉAL.: HERMAN HOFFMANN. SCÉN.: CYRIL HUME, D'APRÈS UNE HISTOIRE D'EDMUND COOPER. INT.: RICHARD EYER, PHILIP ABBOTT, HAROLD J. STONE, GAGE CLARK, DIANE BREWSTER. PROD.: NICHOLAS NAYFACK, M.G.M. DISTR.: M.G.M. USA.



Devant « le cerveau infernal » Robby, le robot... beau !



Panique à bord quand un ordinateur géant rêve soudain de dominer le Monde, une ambition d'ailleurs assez vaine puisqu'il parle en même temps de supprimer toute vie organique sur notre planète. Le fils de son concepteur, aidé de Robby, le robot de **Planète interdite** revenu du futur (!), va rapidement déjouer cette menace à la satisfaction générale. Le ton varie entre la comédie, avec les farces du gamin devenu invisible, l'anti-communisme primaire (on apprend ainsi que « *La seule façon d'inventer pour les Soviétiques consiste à voler l'idée des autres.* » !), et le récit d'anticipation pessimiste des années cinquante, où politique, scientisme sauvage et psychose guerrière se retrouvent intimement liés. La naïveté l'emporte néanmoins, car le scénariste n'a pas trop voulu exploiter son thème de la révolte des machines, beaucoup mieux traité plus tard dans **Le Cerveau d'acier** (voir plus haut), **2001, l'Odyssée de l'espace** et, bien sûr, la série des **Terminator**.

CERVEAUX DE RECHANGE

THE MAN WHO CHANGED HIS MIND. 1936. RÉAL.: ROBERT STEVENSON. SCÉN.: L. DU GARDE PEACH, SIDNEY GILLIAT, JOHN LLOYD BALDERSTON. INT.: BORIS KARLOFF, JOHN LODER, ANNA LEE, FRANK CELLIER, CECIL PARKER, DONALD CALTHROP. PROD.: MICHAEL BALCON, GAINSBOROUGH/GAUMONT BRITISH PICTURES. GB.

Boris Karloff explore encore l'imperceptible frontière entre la démence et le génie dans cette histoire de transfert des âmes pratiqué avec une facilité surprenante. L'acteur porte le film à lui tout seul, passant du savant idéaliste au vieux chercheur aigri, puis du meurtrier envieux au moribond repentant. L'aspect macabre du sujet n'empêche d'ailleurs pas une ironie omniprésente. Karloff s'inquiète de la bonne santé d'un patient avant d'y transférer son esprit, un de ses cobayes commet une série de gaffes une fois parvenu dans un corps fraîchement investi, sans oublier la nouvelle assistante qui, avant de se pencher sur ses éprouvettes, attaque gaillardement la vaisselle en arrivant. Normal pour ce cinéaste anglais qui, dans sa période américaine, alignera les comédies fantastiques avec une ponctuelle régularité : **Darby O'Gill and the Little People**, **Monte là-d'ssus**, **Après lui le déluge**, **Le Fantôme de Barbe-Noire**, **L'Apprentie sorcière**, etc. Le film devait sortir aux USA sous le titre **The Man who Lived Again** (cf. illustration).

Cerveaux de rechange : Boris Karloff (à droite) et Donald Calthrop.

L'Homme au masque

RÉSUMÉ :
New York, 1900. Henry Jarrod (Vincent Price), un artiste passionné dont l'existence est entièrement vouée à la création de statuts de cire, est laissé pour mort dans l'incendie de son atelier, sinistre déclenché par l'homme d'affaires véreux qui finançait son travail, dans le but de toucher l'assurance. Gravement blessé, Jarrod refait pourtant surface trois mois plus tard et ouvre un splendide musée des horreurs, constitué de statuts de cire retraçant de nombreux événements historiques macabres. Entre temps, son mécène est retrouvé suicidé, et la maîtresse de ce dernier est étranglée dans son lit par un individu mystérieux...

Pile-poil un an après la mort du grand André de Toth, et juste au moment où Charles Bronson vient de nous quitter, double hommage ce mois-ci dans le film décrypté, avec cet HOMME AU MASQUE DE CIRE important à plus d'un titre.

En 1933, la Warner produit **Masques de cire** en technicolor bichrome (voir encadré), une technologie révolutionnaire pour l'époque. Vingt ans plus tard, quand elle met en chantier un remake du film de Curtiz, elle décide d'en faire le véhicule d'une nouvelle avancée technique : la 3D, un gadget visuel qui permet d'impliquer encore un peu plus le spectateur. **L'Homme au masque de cire** lancera la mode du film en relief (reprise dès l'année suivante dans **L'Étrange créature du lac noir**), une tendance qui ira peu à peu en s'amenuisant pour finalement devenir un pauvre gimmick susceptible de relancer les franchises en perte de vitesse (**Les Dents de la mer 3D**, **La Fin de Freddy**).

LA 3E DIMENSION

Le plus étonnant dans cette histoire, c'est qu'un film en relief ait été réalisé par l'un des plus fameux metteurs en scène borgnes de Hollywood (avec Raoul Walsh, John Ford et Fritz Lang) : André de Toth. Contrairement à ses illustres collègues susnommés, De Toth entretenait un flou mystérieux et ironique autour de la perte de son œil (*« J'ai regardé par le mauvais trou de la serrure… »* disait-il). En attendant, il n'en reste pas moins que le fait de confier la réalisation d'un film en relief à une personne qui n'avait aucune perception de l'effet en question peut paraître déplacé. Et pourtant, quand il ne s'en tirait pas par une pirouette (*« Eh quoi ?! Beethoven, il était pas sourd ? »*), De Toth parlait de sa gestion du relief en ces termes : *« J'ai voulu, dans ce film en 3D, effrayer sans jeter d'objets sur le public. J'ai travaillé avec de grands spécialistes de l'optique afin de définir médicalement, scientifiquement, une progression plastique qui pouvait utiliser les avantages du relief en mettant peu à peu en valeur certains aspects d'un décor. »*. En effet, mis à part la séquence (pas effrayante pour un sou et totalement gratuite) du joueur de jokari qui envoie sa balle vers la caméra, **L'Homme au masque de cire** se sert rarement de la 3D comme d'un gadget permettant d'envoyer dinguer une foultitude d'objets à la gueule du spectateur. Au contraire, De Toth se sert de cette technique pour investir ses décors de manière enrichissante, travaillant avant tout sur la profondeur de champ et sur le surgissement surprenant d'éléments inquiétants dans le champ de sa caméra (comme notamment dans la scène du musée plongé dans la pénombre, à la fin du film). Fan inconditionnel du réalisateur, Martin Scorsese a d'ailleurs écrit que « **L'Homme au masque de cire** *possède les effets 3D les plus beaux et les plus aboutis qui aient jamais été faits.* ».

TROMPE L'ŒIL

André de Toth, cinéaste hollywoodien d'origine hongroise, faisait partie de ces artistes à fortes personnalités qui investirent le cinéma populaire américain d'après-guerre et travaillèrent pour les studios tout en ne manquant jamais d'apposer leur propre patte aux différents projets qu'ils abordaient, bref, ce que Martin Scorsese désigne sous le nom de *« contrebandiers »*. Et là encore, **L'Homme au masque de cire**, outre ses qualités de film d'épouvante, détonne, à l'époque, par son ton nihiliste et son humour noir appuyé. Ainsi, dans la scène de la morgue, l'un des employés, surpris par l'un des cadavres qui se redresse, se voit rassuré par son collègue : *« T'inquiètes pas*

de cire

c'est le fluide d'embaumement qui fait réagir les cadavres de cette façon. Là, c'est une suicidée : les femmes veulent toujours avoir le dernier mot. ». Ce sens du comique macabre est toutefois toujours inscrit de manière cohérente dans une vision pessimiste de l'être humain (1). Mis à part le couple classique de jeunes premiers, De Toth nous décrit un monde d'arrivistes et de gens aigris : le mécène de Jarrod est un immonde profiteur, sa fiancée est une femme vénale et manipulatrice, les flics apparaissent davantage comme des machines que comme des fonctionnaires habités par leur devoir... Et les idéaux premiers de Jarrod (célébrer la beauté) ne tarderont pas à venir se fracasser contre le mur de la réalité, entraînant un changement à 180° dans la démarche de l'artiste, qui désormais s'emploiera à servir la vérité dans tout ce qu'elle a de plus horrible.
Ou du moins ce qu'il imagine être la vérité. Car **L'Homme au masque de cire** joue constamment avec la fragilité des apparences et s'amuse à tromper son spectateur, d'une part par la confusion entretenue autour des œuvres de Jarrod (statues de cire ou cadavres embaumés ?), mais aussi par une prolifération de tromperies visuelles qui viennent parasiter sporadiquement le déroulement de l'histoire, comme ces visiteurs du musée dont l'immobilité passagère laisse croire un temps qu'ils sont en fait des statues ou bien ce cadavre qui se dresse sous son linceul, dévoilant finalement le vengeur masqué et non un nouveau macchabée dopé au fluide d'embaumement. Cette dénonciation des apparences et cette désillusion vis-à-vis de la société des hommes, au cœur de tous les films de De Toth, ne relève pourtant pas d'une vision poseuse et cynique mais bel et bien d'un constat amer qui appelle une exigence de vérité sans compromis.

UN ENRAGÉ DERRIÈRE LA CAMÉRA

De même qu'il s'employait à montrer l'homme à nu, De Toth exigeait de ses collaborateurs une implication totale au service de la vérité de son film. Sur **L'Homme au masque de cire**, il obligea ainsi le jeune Paul Picerni, dans la scène où il manque de se faire décapiter, à glisser sa tête sous une vraie guillotine, d'où les techniciens devaient l'extraire rapidement au moment même où la lame s'abattait. Mis en garde par les cascadeurs du film, Picerni s'engueula vertement avec le réalisateur, qui le congédia aussitôt. Jack Warner intervint et De Toth rappela Picerni, fit construire une guillotine beaucoup moins dangereuse et selon la volonté de l'acteur, mit la scène en boîte en une seule prise. Au-delà de l'anecdote, on ne peut s'empêcher de voir en De Toth le pendant de Jarrod, un artiste perfectionniste qui ne croit pas en l'homme mais qui pense que l'art est encore la seule chose digne d'intérêt.
Résultat des courses : **L'Homme au masque de cire** fut un carton mondial (rien que sur les États-Unis, il rapporta 5 fois sa mise de départ !), inaugura donc une longue série de films en relief, lança la carrière horrifique du grand Vincent Price, jusqu'ici dévolu aux rôles de lavettes et de personnages historiques, et révéla un jeune débutant nommé Charles Bronson dans le rôle d'un artiste brutal et sourd-muet.

Arnaud BORDAS

(1) « *La vie est une trahison perpétuelle. Tout le monde s'est renié, un jour ou l'autre dans sa vie. Il faut avoir les tripes de l'admettre.* » déclarait André de Toth. Pour mieux connaître ce personnage haut en couleurs, lire son autobiographie Fragments, publiée en France chez Actes Sud, dont la dédicace vaut à elle seule le détour : « *À mes 19 enfants et leurs mères, où qu'ils soient. Au frère aîné de ma mère, un vrai fils de pute. Il me donna l'exemple de ce qu'il ne fallait pas devenir. Je lui en suis reconnaissant. À Jack Warner, pour avoir laissé un bougre réaliser un film en relief...* ».

HOUSE OF WAX. USA. 1953. RÉAL.: ANDRÉ DE TOTH. SCÉN.: CHARLES BELDEN ET CRANE WILBUR. DIR. PHOT.: BERT GLENNON ET PEVERELL MARLEY. MUS.: DAVID BUTTOLPH. PROD.: BRIAN FOY POUR WARNER BROS. INT.: VINCENT PRICE, FRANK LOVEJOY, PHILLIS KIRK, CAROLYN JONES, PAUL PICERNI, ROY ROBERTS, ANGELA CLARKE, PAUL CAVANAGH, DABBS GREER, CHARLES BUCHINSKY... DUR.: 1H30. SORTIE USA LE 25 AVRIL 1953.

L'ORIGINAL ET LA SECONDE COPIE

Réalisé en 1933 par le génial Michael Curtiz (**Casablanca**), **Masques de cire**, avec Lionel Atwill (**To Be or Not to Be**) et la criante Fay Wray (**King Kong**), raconte à peu près la même histoire que son remake, si ce n'est que le héros est plus pathétique que son homologue incarné par Vincent Price. De plus, Curtiz y mélange les genres, exploitant à fond les possibilités du technicolor bi-chrome dans la séquence d'incendie, versant dans un expressionnisme renvoyant aux grandes heures du cinéma allemand dans la scène finale du labo (avec décors dépouillés aux angles bizarres et ombres portées), et se permettant même de rajouter une touche de « screwball comedy » quand il décrit les rapports du jeune couple.
On signalera aussi, en 1997, **Le Masque de cire**, avec notre Robert Hossein national. Écrit par Dario Argento, cette très bonne variation sur un mode gore devait être mis en scène par Lucio Fulci, qui décéda hélas dès le début du tournage, et fut donc réalisé par le maquilleur Sergio Stivaletti.

Sur ces deux pages, de gauche à droite et de haut en bas : Igor (Charles Bronson), l'âme damnée de Jarrod, tente de guillotiner le trop curieux Scott Andrews (Paul Picerni).

Henry Jarrod (Vincent Price) présente son projet de musée des horreurs au bienveillant Sidney Wallace (Paul Cavanagh) sous le regard inquiétant d'Igor.

Jarrod contemple avec effroi sa plus belle création, une Marie-Antoinette plus vraie que nature, en train de se consumer.

Un mystérieux personnage écume les morgues de la ville, à la recherche de cadavres satisfaisants. Une image archétypale de la culture « pulp ».

À noter : le film d'André de Toth est bel et bien filmé en « Warnercolor », contrairement à ce que pourraient faire croire les photos disponibles, qui sont toutes en noir et blanc.

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES. 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

■ Je vends, achète et échange de nombreuses affiches de cinéma et des jeux de photos d'exploitation complets des années 50 à aujourd'hui. La liste d'une centaine de pages peut vous être adressée contre 5 € en timbres. Béatrice Naudin, 13 avenue du Gal de Gaulle, 78125 Gazera,

■ Vds Mad Movies n°54 à n°154 (1,50 € pièce). Vds 40 n° de Strange, 14 n° de Spidey, 16 n° de Titans et encore d'autres comics de la Marvel. Contacter Samuel au 06 07 59 18 90.

■ Propose 400 CD de B.O. de films et séries TV des années 50/70 : ***Au-delà du réel***, **La Mouche noire**, **Quo Vadis**, **Les 7 samouraïs**, **Rencontre du troisième type**, ***Thunderbirds***, **On l'appelle Trinita**... Liste détaillée sur demande : Ronan Queau, 4 Chemin du stade, 29100 Le Juch.

■ Vds DVD horreur version intégrale US, Europe : **Elmer le remue méninge**, **I Spit on Your Grave**, **Nightmare City**, **Hurlements**, **La Chute de la maison Usher** et d'autres. Contact : Stéphane au 02 40 51 24 77 (le soir).

sur Sylvester Stallone. Mr Bauchet Francis, 6/4310 avenue G. Pompidou, 59200 Tourcouing.

■ Recherche correspondants pour discuter fantastique (livres/BD/ciné/tous supports) aussi bien que n'importe quel sujet *(comme par exemple « notre ministre des finances ressemble-t-il vraiment à John Wayne ? »)*. Écrire à Coustard Bertrand, 44 Foulle, 86 340 Nievil L'espoir.

■ Collectionneur propose, nombreuses séries TV, en vidéo, années 60 à nos

Naschy, G. Scott... ainsi que quelques Z1 et Z2. Frédéric Kuta, 30 bis rue de Lille, 59136 Wavrin.

■ Vds DVD all zone numéroté **Battle Royale** Spécial édition-Unrated (2 DVD, boîtier métal) : VO japonaise DD5.1 (sous-titres anglais) et suppléments. Faire offre. Pas sérieux s'abstenir. Stéphane : 02 32 28 21 12.

■ Recherche posters : **L'Antre de la folie**, **Orange mécanique**, **Scarface**, **Massacre à la tronçonneuse**. Aussi VHS ou DVD : **L'Antre de la folie**, **I Spit on Your Grave** et **Cannibal Holocaust**. Stéphane, tél. : 06 69 31 33 74. Seigneurdesfous@aol.com.

■ Recherche photos de Kim Director dans **Blair Witch 2** ainsi que le film **Strangeland** avec Dee Snider. 06 60 11 11 20. pussybat@antisocial.com

■ Collectionneur propose nbx films rares de SF/Fantastique : **Tarentula**, **La Chose surgie des ténèbres**, **La Galaxie de la terreur**, **La Forteresse noire**, **Le Village des damnés**, **La Marque**, **La Guerre des mondes**, **L'Homme qui rétrécit**, **Le Choc des mondes**, **Le Météore de la nuit**, **La Nuit des morts-vivants**, **L'Étrange créature du lac noir** (en 3D), etc. Importante liste contre 4 timbres à Daniel Vanleene, 315 rue Taffin, 62730 Les Attaques.

■ Recherche désespérément DVD zone 2 **Fantômes contre fantômes** de Peter Jackson. Salin Sébastien, 61 rue François Rabelais, 45200 Amilly.

■ Passionnée par le cinéma fantastique, j'aimerais correspondre avec d'autres personnes pour en discuter et créer des nouvelles. J'adore **Le Seigneur des anneaux**, **Stigmata** et **Les Autres**. Je recherche tout sur ces films en échange de ce que vous désirez *(vraiment ? voyons voir, ton prénom, c'est Gabrielle avec deux l, c'est bien ça ?... hum...)*. Blin Gabrielle, 80 rue Edgard Laubry, 59970 Fresne-sur-Escaut.

■ Vds 30 photos rares (18x13) cartonnées de **Terminator 1** et 40 de **Terminator 2**. Tél. : 06 14 79 17 95

LE TITRE MYSTÉRIEUX

Le mois dernier, Bordas avait un kyste dans le dos. Dahan, qui est fils de pharmacien, s'est écrié en le voyant : « Putaing ! Mais t'es ouf de garder un truc pareil ! Faut te le faire enlever tout de suite ! ». Du coup, Bordas est allé voir un dermato et on a pu prendre une photo au moment où ce dernier a incisé le kyste en question. Terrible, non ? À vrai dire, le père Bordas, il devrait arrêter de bouffer n'importe quoi...

Les cinq premiers à trouver le titre du film où nous sommes allés pêcher cette photo recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Dans le n°156, il fallait reconnaître le film **Psychos in Love** (USA - 1987) de Gorman Bechard. Bravo à Carine Tari, Benjamin Banon, Stéphane Gresles, Claudine Leduc et Bertrand Franck.

■ Vds nombreuses revues de cinéma (Starfix, E.F, La Revue du cinéma, Image et Son), les numéros de l'Avant-Scène Cinéma consacrés à **Freaks** et **Aguirre ou la colère de Dieu**, plusieurs livres sur le cinéma fantastique, photos de films... Liste complète sur demande à : Philippe Rège, 6 avnue Pastur, 63400 Chamalières.

■ Vds plus de 30 000 jaquettes SF, fantastique-gore-horreur, etc. Prix intéressant. Demander Jean-Claude au 03 22 74 05 90 ou 06 13 24 30 97.

■ Vds quelque 900 VHS tous styles confondus : horreur, fantastique, SF, Hammer et un grand choix de bis italien et giallo. Prix intéressants. Liste sur simple demande contre un timbre à Perrin Francis *(Salut Francis ! T'es un habitué maintenant, vas-y, fais comme chez toi, installe-toi, prends un verre...)*, 30 av. du pré de foire, 73600 Moutiers.

■ Recherche films et série TV en DVD Fantastique et Science-Fiction (**Planète Interdite**, **L'Homme qui rétrécit**, ***La 4ème dimension***, ***Star Trek*** ancienne série). Vds ou échange K7/VHS films et série TV fantastique et Science-Fiction (**Le Jour où la Terre s'arrêta**, **La Machine à explorer le temps**). Liste sur demande contre 1 timbre. Philippe Urbaniak, 159 route Nationale, Appt 40, Bâtiment A, 62660 Beuvry. Tél. : 06 65 09 66 17

■ Recherche VHS originales, fantastique et horreur : **La Dernière maison sur la gauche**, **Paperhouse**, **Maniac**, Jean Rollin... Prix attractifs, liste contre 1 timbre. Carine Tari, 68 rue Jean Jaures, 83000 Toulon.

■ Vds affiche de films : **L'Incroyable Hulk** (1977), **Hulk Revient** (1978). Vds DVD Z2 : **Les Maîtresses du Dr Jekyll** *(c'est Mister Hyde qui va être jaloux...)* réalisé par Jesus Franco. Recherche photos

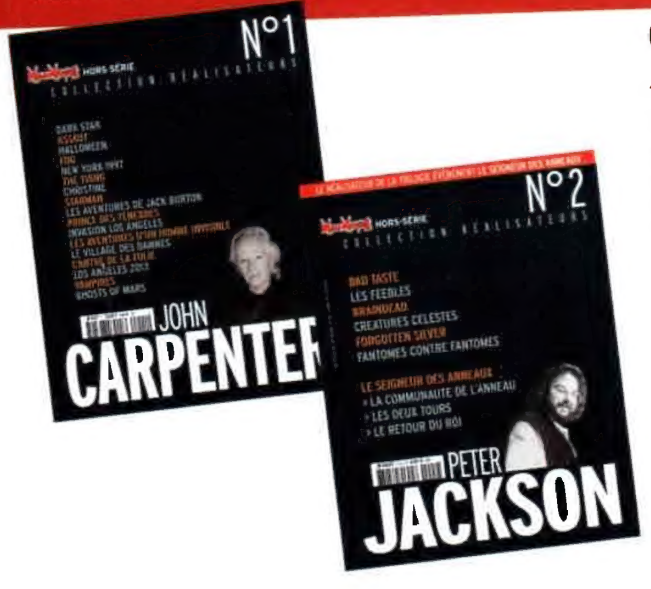
jours, collection privée : liste contre 3 timbres à 0,50 € non collés et propose également, DVD et vidéos érotiques, imports USA + série **Girl Power**, collection privée : liste contre 3 timbres à 0,50 € non collés + photocopie de votre carte d'identité, pour preuve de majorité (photocopie rendue), discrétion assurée *(mmm, ben dans ce cas-là, moi je recherche des photos de caniches ou de bergers allemands en tenue SM, mais chut hein, faut pas le dire...)*. Écrivez à : M. Ramousse Arnaud, Les Cèdres 23 bis Val de Gorbio, 06500 Menton.

■ Recherche ex-fan, fan de Will Smith et Mark Dacascos, et autres personnes pour échanger ou acheter des magazines, posters, documents, photos... sur ces deux stars. Liste gratuite. Verza Gabriel, 18 rue d'Hargeville, 78580 Jumeauville.

■ Vds K7 originales diverses (horreur, giallo, western, péplums...). Fulci,

LES HORS SÉRIES MAD MOVIES

INTERVIEW EXCLUSIVE DES RÉALISATEURS SUR LEUR CARRIÈRE, TOUS LEURS FILMS DÉCRYPTÉS ET BIEN PLUS ENCORE.



Oui, je commande

___ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER**

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

___ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°2 PETER JACKSON**

Prix unitaire pour l'Europe : 8 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 10 € (frais de port compris)*

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante :

D.I.P., MAD MOVIES HORS SÉRIE - 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____

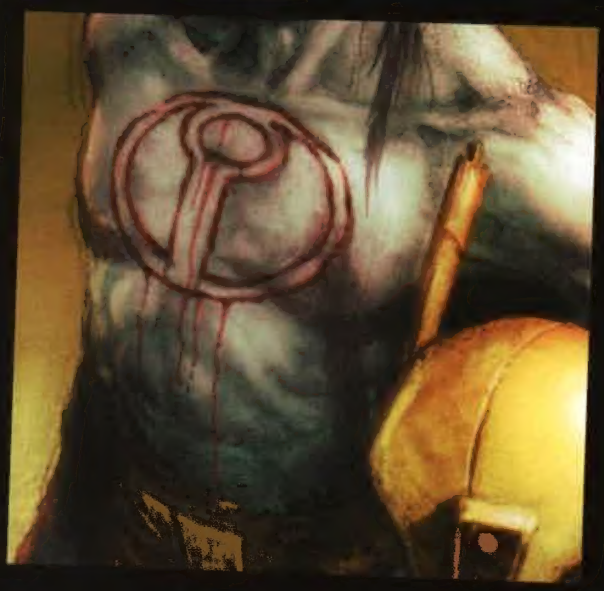
Adresse _____

Code Postal _____ Ville _____ Pays _____

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

Le rituel du Ta'lissera.

Pour un Fire Warrior, c'est le plus grand honneur, accordé seulement aux plus braves combattants.



Vous êtes Kais, un Fire Warrior.

Les prochaines 24 heures vont être un enfer.

WARHAMMER 40,000

FIRE WARRIOR

WWW.FIREWARRIOR.COM

PlayStation.2

THQ

www.thq.fr

GW

CINE FX

RTL 9

POWERED BY gamespy

Kujo

PC CD ROM

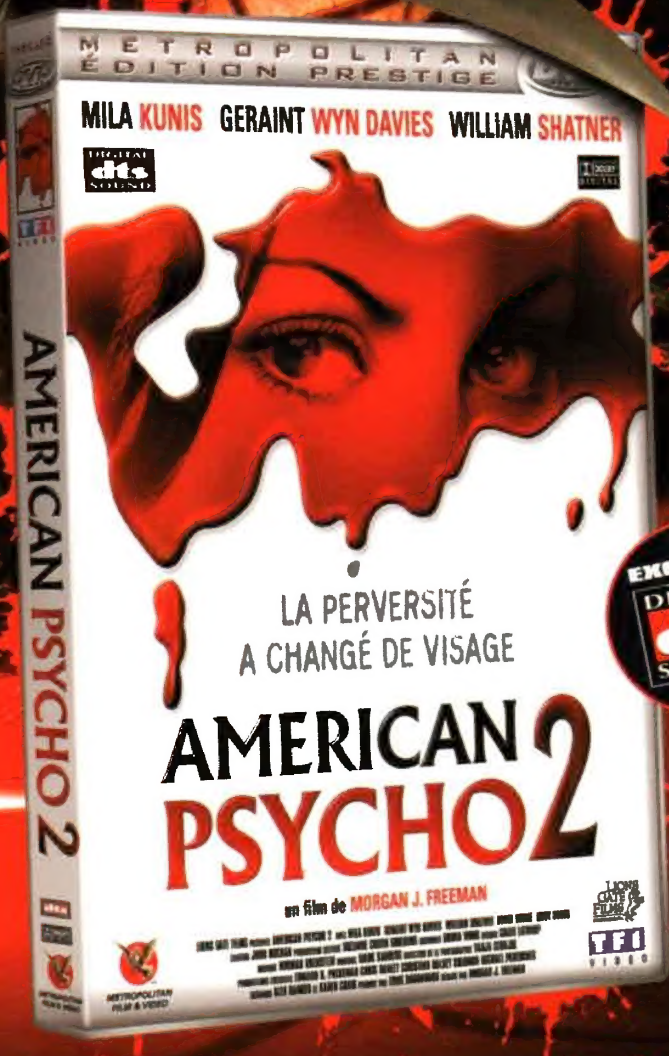
Games Workshop Ltd 2003. Game and Software © 2003 THQ Inc. All Rights Reserved. Fire Warrior, the Fire Warrior logo, the GW logo, the Games Workshop logo, Space Marine, Space Marine chapter logos, Tau, the Tau caste designations, Warhammer, Warhammer 40,000 and all associated races, race insignia, marks, names, characters, illustrations and images from the Fire Warrior game and the Warhammer universe are either ® or ™ and/or © Games Workshop Ltd 2000-2003, variably registered in the UK and other countries around the world. GameSpy and the "Powered by GameSpy" design are trademarks of GameSpy Industries, Inc. All rights reserved. GameSpy and the "Powered by GameSpy" design are trademarks of GameSpy Industries, Inc. All rights reserved. THQ and the THQ logo are trademarks and/or registered trademarks of THQ Inc. All Rights Reserved. All other trademarks, logos and copyrights are property of their respective owners. "PS" and "PlayStation" are registered trademarks of Sony Computer Entertainment Inc.

LA PERVERSITÉ A CHANGÉ DE VISAGE

LA SUITE DU FILM
LE PLUS DÉRANGEANT
ET LE PLUS TERRIFIANT
DE CES DERNIÈRES ANNÉES !

DVD EDITION PRESTIGE

- LE FILM EN VF DOLBY DIGITAL 5.1 ET DTS
- LE FILM EN VOST DOLBY DIGITAL 5.1
- LE COMMENTAIRE AUDIO DU RÉALISATEUR (vost)
- LES SCÈNES COUPÉES (vost)
- LES BANDES-ANNONCES
- LES FILMOGRAPHIES
- LE LIEN INTERNET
- LE BONUS CACHÉ



EXCLUSIF DIGITAL dts SOUND V.F.

METROPOLITAN FILM & VIDEO

mcm

EN VHS ET DVD LE 9 OCTOBRE

LIONS GATE FILMS

TF1 VIDEO